

IMPACT
42
DRACULA
la fièvre dans le sang
+ jean-claude van damme / brandon lee / jeff speakman / steven seagal / dolph lundgren / sasha mitchell...
M 3226 - 42 - 20,00 F -RD
Belgique : 146 FB - Espagne : 550 Pts
Suisse : 6,50 F - Canada : $ 5,75 - RCI : 1520 CFA

SOMMAIRE



RAPID FIRE : P. 24.

IMPACT 42, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/ MAD MOVIES** **rédaction** 4 rue Mansart, 75009 Paris
directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec
secrétaire de rédaction Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** Bérénice Balta - Bill George - Cyrille Giraud - Guy Giraud - Jack Tewksbury **correspondants** Emmanuel *Los Angeles* Itier - Marc *Montmartre* Toullec
maquette Vincent Guignebert
composition Mansart Art Graphic **photogravure** AXES **impression** Jean Didier **distribution** NMPP **dépôt légal** Décembre 1992 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°42** tiré à 70 000 exemplaires
remerciements Michèle Abitbol-Lary - Cat's - Jim Chaparas - Carole Chomant - David Chute - Clarice Coufourier - Françoise Dessaigne - Jérôme Jouneau - Christopher Jouvet - Anne Lara - Gabrielle Mairesse - Olivier Margerie - Elizabeth Meunier - Chris Perry-Melish - Sandrine Meunissier - Multimédia Promotion - Gilles Polinien - Joelle Rameau - Serge Samson - Lisa Skrzyniarz - George Tan - Tova

ÉDITO

HARD TARGET : P. 16.

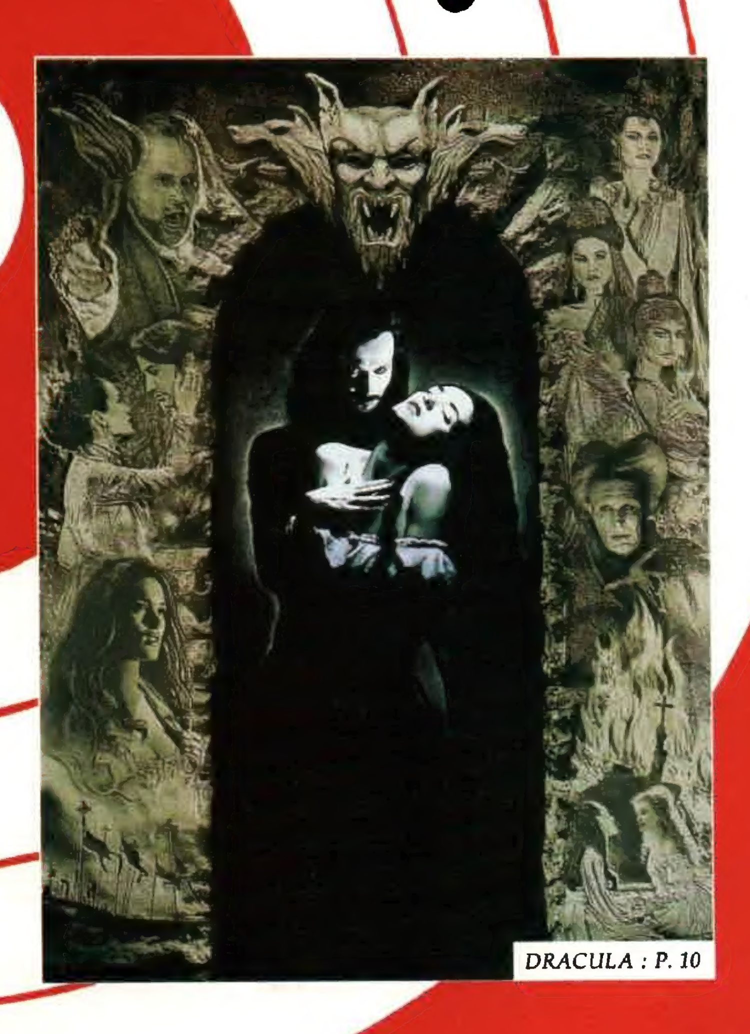
Manquerait-on d'enthousiasme ? N'y aurait-il plus sur les écrans de quoi polémiquer, s'emporter ? Naviguerait-on dans les eaux tièdes ou saumâtres du passable, du "pas mal ouais" prononcé du bout des lèvres ? On dirait camarade, on dirait. L'année 92 aura été, à ce niveau, très forte, très forte en matière de déceptions, de films pas vraiment bons, pas vraiment nuls non plus. A deux ou trois exceptions près (**Hook**, **L'Arme Fatale 3**), pas de quoi s'indigner. Oublions, effaçons-les de notre ardoise magique pour souligner à quel point **Impitoyable**, **Reservoir Dogs**, **C'Est Arrivé Près de chez Vous**, **Le Dernier des Mohicans**, **Sans Rémission**, **Batman le Défi** détonnèrent dans une année marquée par la morosité, par un nivellement vers le bas, par le manque d'audace, la prudence. Et surtout une pénurie d'histoires, de scénarios. Suffit qu'un scénariste mitonne un plat chaud, légèrement épicé, qu'un cinéaste le suive fidèlement dans ses gentils débordements, pour que tout Hollywood s'enflamme et mette en chantier une foule de thrillers érotiques. 1993 comptera beaucoup de petits **Basic Instinct** qui partent d'abord de pulsions plutôt vénales.

Ici, à *Impact* (et *Mad Movies* par la même occasion), on trépigne, on s'impatiente, on s'enthousiasme à l'avance à l'approche du jour J., le jour où sortiront ENFIN les films de John Woo. C'est imminent, courant avril. ENFIN des polars dignes de ce nom, survitaminés, beaux et romantiques au-delà du raisonnable. Ce sont **Hard Boiled** (qui ridiculise **Piège de Cristal** et les productions Joel Silver), **Bullet in the Head** (une saga digne de Sergio Leone) et le must absolu, l'œuvre ultime de référence du cinéma de Hong Kong, **The Killer**, bloqué jusqu'ici en France par un ayant-droit douteux et capricieux. Suivra vers novembre **Hard Target**, la première incursion de John Woo à Hollywood. Rien que pour John Woo, 1993 sera une année incroyable, une année revigorante, une année cinématographique qui restera.

Il y a d'autres raisons d'espérer. D'abord parce que **Cliffhanger**, d'après tous les échos, marque le retour thriomphal de Stallone après un long passage à vide. Ensuite parce que Arnold Schwarzenegger retrouve le réalisateur de **Predator**, John McTiernan, pour un toujours énigmatique **The Last Action Hero** qui ne peut être un simple film d'action bêta où ça pète beaucoup. Même Van Damme, qui partage le public sur ses qualités d'acteur, devrait mettre tout le monde d'accord. Il a choisi de miser sur John Woo pour **Hard Target**. Optimiste, on se risque même à penser que Steven Spielberg, après la déconfiture artistique (mais pas financière) de **Hook** regrimpera une pente savonneuse grâce aux dinosaures en balade en cette fin de 20ème siècle du **Parc Jurassique**. On ose même prédire à **The Bad Lieutenant**, le film poisseux et camé de Abel Ferrara, un immense succès à humilier les 800.000 entrées Paris/périphérie de **L'Arme Fatale 3**. Trêve de délire, **The Bad Lieutenant** arrêtera ses comptes bien avant.

Si, trop souvent, 1992 fut l'année-hospice de beaucoup, 1993 part sous les meilleurs auspices.

Marc TOULLEC



DRACULA : P. 10

Expresso

■ par **Jack TEWKSBURY** & **Emmanuel ITIER** ■

■ *Mel Gibson dans FOREVER YOUNG* ■

Roulez Jeunesse !

Hollywood frappé du syndrome *Vivagel* ? Alors que Stallone s'apprête à hiberner dans **The Demolition Man**, Mel Gibon joue lui aussi les "givrés" dans **Forever Young**, anciennement titré **The Rest of Daniel**, une réalisation Steve Miner (**House**, **Warlock**). En 1940, un groupe de scientifiques congèlent un pilote de chasse (Mel Gibson), lequel se réveille cinquante plus tard, dans le monde agité des années 90. En grande forme et intact, le miraculé peut même filer le grand amour avec la belle Jamie Lee Curtis. Mais attention, la jeunesse du militaire n'est pas éternelle... Evidemment, le jeune homme de 78 ans ne s'adapte pas facilement à son nouvel environnement, surtout qu'il doit se balader dans un petit véhicule pour échapper à l'érosion du temps !

Le Flic de l'Air



■ *Wesley Snipes dans PASSENGER 57* ■

Chouette ! Les amateurs du **Shaft** des années 70 vont se régaler, car **Passenger 57** renoue avec les bons vieux clichés du film de "black exploitation" d'antan. Dans le rôle du flic John Cutter, Wesley Snipes reprend le flambeau autrefois tenu par Richard Roundtree et montre qu'il peut aussi bien incarner les maquereaux/dealers/ assassins (**New Jack City**) que les policiers. Ce flic audacieux, circulant sur une grosse moto, appartient à une brigade spécialisée dans la sécurité des avions. Autrefois expert dans la lutte anti-terroriste, John Cutter forme aujourd'hui les gardes du corps, vigiles et gardiens de tout poil. Il reprend du service à la demande d'un ami travaillant pour le compte d'une importante compagnie aérienne. Illico, il tombe sur un os, Charles Rane, un pirate de l'air intelligent, rusé, charismatique et extrêmement dangereux. A son actif : plusieurs détournements, plusieurs explosions d'appareils en plein vol. Après quelques déboires, le flic embarque dans un avion dont Charles Rane compte aussi parmi les passagers...
Réalisé par Kevin Hooks, la petite révélation d'une gentille comédie inédite (**Stritckly Business**), ce **Passenger 57** remporte un joli succès aux États-Unis, preuve que la "black exploitation" fonctionne toujours à merveille. ■



○ **Piège de Cristal** vient de faire un petit, **Interceptor**, son pendant aérien. Avec de faibles moyens et beaucoup de stock-shots d'avions, le réalisateur Michael Cohn ficelle adroitement un suspense plutôt costaud. Des mercenaires à la solde d'une puissance étrangère mal intentionnée menés par l'impitoyable Phillips (Jürgen Prochnow) investissent très ingénieusement un avion-cargo de l'US Air Force. A l'intérieur : deux avions furtifs dotés d'un gadget électronique d'un genre révolutionnaire à base d'images virtuelles. Mais les pirates de l'air, parfaitement organisés, n'ont pas prévu la présence d'un certain Capitaine Christopher Winfield, un as du manche à balai. En compagnie de la ravissante Major Janet Morgan (Elizabeth Morehead, le sosie de Patsy Kensit), le vaillant militaire affronte l'affreux terroriste dans un duel aérien mille fois mieux que les loopings de **Top Gun** & cie... Un sens bien consommé du suspense, une mécanique classique qui tourne rond, un vilain à la hauteur et une love-story entre militaires réduite au strict minimum... Bref, **Interceptor**, c'est de la série B, mais de la toute bonne, amoureusement mitonnée.

EXPRESSIMO

● Près de vingt ans après **Le Canardeur**, **Paradise Junction** marque les retrouvailles de Clint Eastwood et de Michael Cimino. Ce ne sera pas un polar pur et dur, mais une comédie picaresque dans laquelle trois bons copains décident de monter une arnaque contre la Mafia, laquelle n'apprécie pas vraiment l'entourloupe.

● Denise DiNovi, productrice de Tim Burton pour **Edward aux Mains d'Argent** et **Batman le Défi**, s'attèle à un drôle de western, **Outlaws**. Des femmes hors-la-loi y écument le far-west, liquidant les pistoleros mâles, pillant diligences et banques. Calamity Jane à la puissance dix !

● Les scores fracassants de **Under Siege** au box-office viennent de faire une victime : **Die Hard III**, la deuxième séquelle au **Piège de Cristal** de John McTiernan. En effet, le script prévoyait d'envoyer Bruce Willis dans les Caraïbes à l'abordage d'un paquebot de croisière investi par des pirates. Du coup, le scénario de cette suite ressemblerait plutôt à un plagiat du Steven Seagal. *20th Century Fox* lance un SOS à ses scribouillards tandis que le metteur en scène, Richard Rush (**Le Diable par la Queue**), demeure toujours à la barre contre vents et marées.

● Désormais, toute la famille Schwarzenegger se met au turbin. Mme Arnold, Maria Shriver, héritière du clan Kennedy, vient de proposer au mauvais Ivan Reitman (**Jumeaux**, **Un Flic à la Maternelle**) une comédie politique dans laquelle un conservateur républicain convole en noces avec la fille d'une riche famille démocrate. L'affrontement Clinton/Bush au creux de l'oreiller en somme. Avant de concrétiser cet hilarant projet, le père Reitman aura eu le temps de massacrer les Marx Brothers dans une biographie de leur vie privée pour *Universal*.

● Maintenant, on fait du Van Damme sans Van Damme. Pratique et pas cher. Après **Kickboxer II** & **III** (meilleurs que l'original), les producteurs avides se lancent dans **Bloodsport II : The Next Kumité** tourné par Mark DiSalle, co-réalisateur du premier **Kickboxer** et promoteur de **L'Arme Parfaite**. Le remplaçant du Belge se nomme Daniel Berhardt. **Cyborg 2**, c'est également pour bientôt. Mise en scène par Michael Schroeder, cette séquelle n'entretient que peu de rapport avec l'original. On y trouve des amants hors-la-loi (un humain et une androïde) traqués par des tueurs dans un monde dévasté. Ne serait-ce pas plutôt une sorte de **Blade Runner 2** ?

● Du nouveau sur **Le Fugitif** d'après la célèbre série télé. Ce n'est plus son scénariste, David H. Towhy, qui réalise, mais Andy Davis, très sollicité après le triomphe de **Under Siege**, le dernier Steven Seagal. Harrison Ford, pantouflard dans **Jeux de Guerre**, demeure la vedette. Quant à David Twohy, dépossédé, il se console en préparant **Shockwave** pour un budget de 35 millions de dollars.

● Encore un méga-budget à l'actif des studios américains. Pour fêter le nouvel ordre mondial, *Warner* mise 60 millions de $ sur **Benya the King**, une fresque se déroulant pendant la révolution russe de 1913 et contant les aventures d'un héros populaire en butte au pouvoir totalitaire. Kevin Costner pourrait être la vedette de cette imposante production.

● Puisque *Carolco* ne peut assurer le financement de **Spiderman**, et puisque l'échec autant financier qu'artistique de **L'Esprit de Caïn** rend tout projet lié à la multiplication des personnalités chez un seul homme vraiment trop risqué, James Cameron abandonne, pour l'instant du moins, et **Spiderman** et **The Mind of Billie Milligan**. Soudain oisif, il opte pour un remake de **La Totale**, une comédie d'espionnage bien française, de Claude Zidi, avec Thierry Lhermitte, Eddy Mitchell et Miou Miou. Le sujet : la vie cachée d'un technicien des télécoms, en fait agent de la DST confronté à un dragueur (Michel Boujenah !) se faisant passer pour un espion. On imagine mal, mais vraiment très mal, le cinéaste des **Terminator** dans pareille entreprise. En tête d'affiche : Arnold Schwarzenegger, lequel vient d'achever le tournage de **The Last Action Hero** de John McTiernan, annoncé comme un mélange de **Superman** et de **La Rose Pourpre du Caire** !

● Pour avoir dit beaucoup de mal de l'Amérique, d'Hollywood (à juste titre d'ailleurs), la chanteuse chauve Sinead O'Connor ne sera pas Jeanne d'Arc dans le film que prépare actuellement Kathryn Bigelow. Winona Ryder, l'égérie de Tim Burton (**Beetlejuice, Edward aux Mains d'Argent**) reprend le flambeau et grillera donc sur le bûcher.

● Richard Dreyfuss et Emilio Estevez, les flics facétieux de **Etroite Surveillance**, reprennent du service dans... **Etroite Surveillance 2** que prépare actuellement l'inévitable John Badham !

● Des retrouvailles en perspective pour Steven Seagal et Andy Davis, le duo gagnant de **Nico** et, surtout, de **Under Siege**. Les deux hommes envisagent de se retrouver sur un projet encore opaque où il serait question du contentieux de l'Iran Gate, affaire où des armes auraient été échangées par la Maison Blanche contre des otages détenus par les Iraniens.

● Tout va bien pour Joe Eszterhas, le scénariste très convoité de **Basic Instinct**. Non seulement Phillip Noyce vient de finir **Sliver** avec Sharon Stone, mais *Paramount* lui signe un chèque de 2,5 millions de dollars pour **Jade**, un croisement entre **Chinatown** et **Basic Instinct** justement. Il s'agirait des rapports fiévreux d'un triangle amoureux. Suspense et érotisme sont au menu. Egalement dans l'emploi du temps du sieur Eszterhas, **Layer of Skin**, dont l'héroïne est une détective lesbienne. Sacrément tordue la libido de ce Golden Boy.

● Super booké le père Lambert pour l'année 93. Elle débute par le tournage de **Highlander III : The Magician** où McLeod tire son fils des griffes d'un prestidigitateur diabolique. C'est encore et toujours Russell Mulcahy qui réalise, revenant ainsi sur sa décision de ne plus mettre en images des scripts crétins. Là-dessus, Christophe Lambert enchaîne sur **Pursuit** du revenant Elliott Silverstein (**Un Homme Nommé Cheval, Enfer Mécanique**). Son personnage : un génie de l'informatique coursé par des agents du gouvernement. Après quoi, le comédien au grand front et atteint de strabisme changera radicalement de registre avec un western écologiste fleurant bon et **Danse avec les Loups** et **Le Dernier des Mohicans**. Titre de la chose : **Tashunga**.



L'Enfer du Décor



■ *Larry Fishburne dans DEEP COVER* ■

Rage in Harlem de Bill Duke n'avait convaincu qu'à moitié. Trop rigolard sans doute, pas assez culotté pour carburer au premier degré. **Deep Cover**, en revanche, plonge profond, très profond, dans la violence, le glauque, le dégueulasse. Le climat est poisseux, l'atmosphère incommodante, les protagonistes ambigus... Le flic héros se nomme Russell Stevens (Larry Fishburne), devenu le dealer John Hull pour infiltrer de l'intérieur le cartel Gallegos. Stevens se prend à ce point au jeu qu'il perd de vue sa mission, qu'il goûte à la drogue, qu'il tue, qu'il s'identifie totalement à sa "couverture". Il se fait même un copain en la personne de l'avocat des trafiquants David Jason (Jeff Goldblum dans l'un de ses meilleurs rôles, sinon le meilleur)... Meurtres abominables et réalistes, laboratoire de raffinement de la dope, malfrats hommes d'affaires, épaves humaines, perte progressive d'une identité, shoot le nez dans la cocaïne... Comme jamais film ne l'a fait, **Deep Cover** exhale une sensation unique, un parfum putride et enivrant. Au terme de la projection, une expression vient à l'esprit : avoir traversé l'enfer !

Madsen en Folie



■ *Michael Madsen & Patricia Arquette dans TROUBLE BOUND* ■

Trouble Bound est un road-movie comme on les aime. Un ancien taulard sympa (Michael Madsen, le coupeur d'oreille de **Reservoir Dogs**) gagne une magnifique voiture à une partie de poker. Il ignore que le coffre contient un cadavre, que le cadavre possède une clef, et que cette clef ouvre un autre coffre, fort celui-là et bourré de dollars. Un ennui n'arrivant jamais seul, notre homme croise le chemin d'une Miss Catastrophe (Patricia Arquette, mille fois mieux que sa sœur Rosanna), laquelle, serveuse de saloon, a d'un coup de révolver privé un gangster de trois doigts. Le malfrat étant revanchard, il course la mignonne... La désinvolture magnifique d'un Michael Madsen se la jouant à la Robert Mitchum, le charme acide d'une Patricia Arquette mutine, des personnages secondaires cocasses, le désert, des motels, du blues... Un bon petit film réalisé par un certain Jeffrey Reiner. Plus illustre est le co-producteur et co-scénariste, Francis Delia, connu pour ses pornos classieux et surréalistes (**Café Flesh, Night Dream**) et un psycho-killer mystique, **Freeway**. Michael Madsen encore. Très demandé, il tourne frénétiquement. Dans **Almost Blues** de Keoni Waxman, il incarne un "saxophoniste charismatique" amoureux d'une mystérieuse inconnue ; dans **Inside Edge** de Warren Clark, il est un flic dur à cuire opposé au chef de gang Richard Lynch. Sont également prévus pour 1993 : **A House in the Hills**, un thriller érotique de Ken Wiederhorn et **Light Out**, de Nigel Dick, l'histoire d'un flic coriace sur la piste d'un tueur dingue qui boxe ses victimes jusqu'à ce que mort s'ensuive !

TV

○ Jeremy Irons est le héros d'un téléfilm produit pour *American Playhouse* intitulé **Tales from Hollywood**. Il a accepté le rôle uniquement parce sa femme jouera à ses côtés, ainsi qu'Alec Guiness (mais c'est pas pareil), et que le tournage se déroulera près de chez lui. Irons virerait-il pantouflard ?

● Les Jacksons en téléfilm. ***The Jacksons : an American Dream*** est une mini-série de 4 heures diffusée dernièrement sur *ABC*. Cette biographie romancée du début de carrière des enfants terribles du disco-pop a été approuvée par Janet et Michael. Yeah !

○ Peut-être inspiré par l'hilarante série du jeudi soir sur *TF1* (***Jap***, avec Carlos en juge de choc), Dustin Hoffman produit pour *Fox* le pilote d'une éventuelle série concernant un juge d'application des peines d'origine latino-américaine. Il n'est pas question pour l'instant que Dustin Hoffman en soit le héros. Ni Carlos d'ailleurs !

● Nouveau venu du côté des super-héros de *Marvel*, Tomorrow Man va déjà connaître les honneurs d'une adaptation en série télé. Quant aux X-Men, le dessin animé fait un malheur chez les jeunes Américains puisque la série est actuellement la plus regardée le samedi matin Outre-Atlantique.

● Ceux qui en ont vu les premières images disent déjà beaucoup de bien de ***Matrix***, une série mi-policière mi-fantastique où un tueur à gage, interprété par Nick Mancuso, est abattu lors d'une rixe. Avant de mourir, il change de corps et passe du côté des gentils. La diffusion du premier épisode est prévue pour le 4 janvier aux Etats-Unis.

● Krusty, le clown revêche des ***Simpsons***, pourrait avoir très bientôt sa propre série télé. On lui souhaite bonne chance...

EXPRESSIMO

● Depuis **La Légende du Saint Buveur**, Rutger Hauer ne tourne plus que des nanars. Après des choses aussi ineptes que **Le Sang des Héros** et **Wedlock**, il entend bien relever un peu la tête et perdre les kilogrammes qui rendaient ses déplacements pas vraiment photogénégiques. Dans **Blind Side** du néo-zélandais Geoff Murphy (**Utu**, **FreeJack**), il incarne un psychopathe expédiant des lettres anonymes à un jeune couple (Rebecca de Mornay & Ron Silver). Le courrier ne constitue évidemment qu'une première étape dans l'agression. Là-dessus, Rutger Hauer rejoindra le casting de **Dancing with the Devil** auprès de Theresa Russell. Mis en images par John Irvin (**Hamburger Hill**, l'"autre" **Robin des Bois**), ce film, inspiré du naufrage du Batavia au 17ème siècle, isole sur un atoll du Pacifique 300 personnes. La soif de pouvoir d'un seul homme enflamme la petite colonie et déclenche une véritable guerre à échelle réduite... Prometteur.

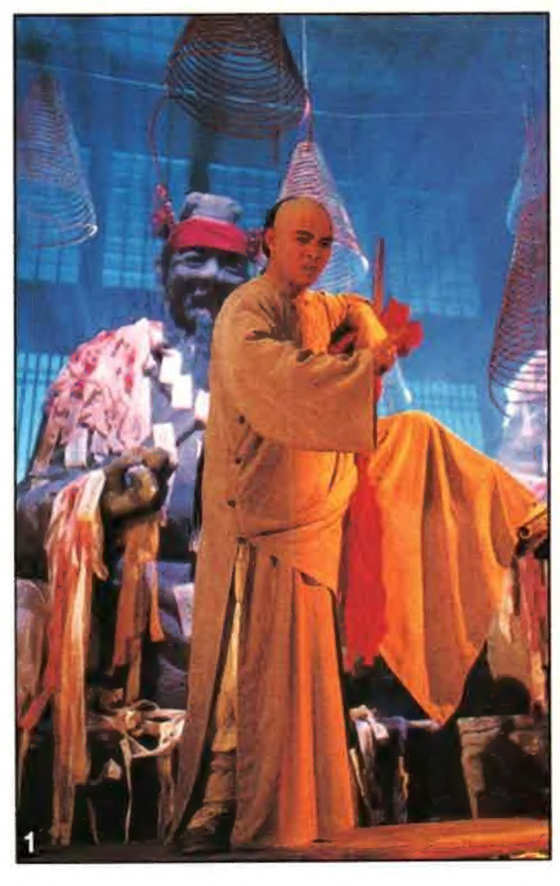
● Après deux scénarios destinés à Tony Scott et John Woo, le génial Quentin Tarentino (**Reservoir Dogs**) annonce deux nouveaux projets : **Natural Born Killer & Dusk Till Dawn**. Le premier conte les déboires d'un couple de tueurs psychopathes starifiés par les média tandis que le second semble parti pour bouleverser les conventions du film de vampire.

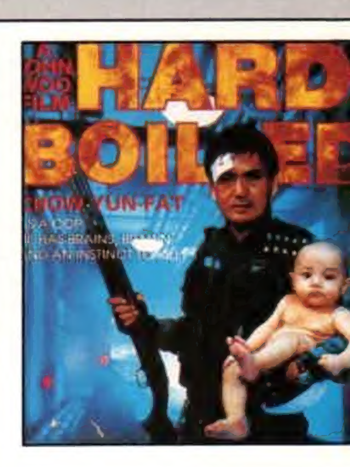
● Pas enthousiasmé à l'idée de réaliser des **Maniac Cop** toute sa vie, William Lustig abandonne l'agent Matt Cordell le temps de **Brute Force**. Le point de départ est simple : à la suite du meurtre de sa fille, un colonel des Marine's recrute une poignée de parents et amis éplorés pour dérouiller les assassins. Cela sent bon le **Vigilante** des familles !

● Grandi par le succès de **Under Siege**, Steven Seagal peut désormais imposer ses quatre volontés au tout Hollywood. C'est ainsi qu'il mettra en scène et interprètera **The Rainbow Warrior** au printemps prochain. Tourné dans le Grand Nord, **The Rainbow Warrior** conte les aventures d'un employé d'une compagnie pétrolière d'Alaska qui se rebelle contre son patron lorsque celui-ci décide un plan de prospection ambitieux risquant de provoquer la dérive du continent nord-américain. Steven Seagal doit la concrétisation rapide de ce projet suite à l'abandon d'un film *Fox*, **Man of Honor**, qui n'avait pu regrouper les 32 millions de dollars nécessaires. C'était avant que ne sorte **Under Siege** dont la séquelle est déjà en préparation chez *Warner*.

HONG KONG : L

Malgré l'épée de Damoclès qui tombera sur la tête de ses habitants en 1997, Hong Kong continue à produire ses 130 films annuels. La plupart ne quitteront jamais l'Asie, mais quelques privilégiés entendent bien, par divers moyens, percer le blindage des préjugés occidentaux...


1





Avant de quitter Hong Kong pour tourner **Hard Target** à Hollywood, John Woo a atteint le sommet de son art. **Hard Boiled** marque ainsi la quintessence de son style, l'apogée d'un cinéma parvenu à son stade terminal. Aujourd'hui, après une décennie de polars ultra violents, dynamisés par la peur du "rouge" en provenance de Pékin et qui prendra possession de Hong Kong en 1997, John Woo pousse le genre dans ses derniers retranchements. **A Better Tomorrow 1 & 2** et **The Killer** étant déjà allés très loin dans la violence romantique, le cinéaste prend le taureau par les cornes. Après **Hard Boiled**, il sera impossible de pousser le curseur plus loin. Il sera impossible d'atteindre cette dimension propre, non plus aux thrillers, mais aux films de guerre, au cinéma catastrophe. D'un guet-apens tendu par des flics à des malfrats dans un restaurant au siège d'un hôpital dont le sous-sol renferme une cache d'armes, le cinéaste boucle un chapitre entier de sa filmographie par la démultiplication. Pas une surenchère bêta genre **L'Arme Fatale**. Démultiplication de l'action, sidérante de virtuosité, de concision, redonnant un tonus absolument inédit à des affrontements qu'on croyait pourtant épuisés jusqu'à la dernière douille. Là, comparer **Hard Boiled** aux fleurons américains du polar tourne à l'avantage écrasant de John Woo. John Woo : celui par qui l'action, le spectacle de la violence, de la mort, atteint un point de non-retour lors de l'incroyable séquence de l'hôpital. Imaginez James Cameron filmant Waterloo et vous aurez une idée du résultat ! Visez donc... Des nourrissons pris en otage, des troupes d'assaut de la police évacuant les bébés sous le feu de tueurs postés aux fenêtres, des handicapés exterminés par un chef de gang, des flics luttant à un contre cent, abattant des hommes sortant de partout. Et cela dure quarante minutes, quarante minutes pendant lesquelles le scénario continue à s'enrichir, à progresser, pendant lesquelles le flic incorruptible sauve le flic corruptible, perdu entre crime et justice, de toutes ses incertitudes. Bien sûr, comme tous les grands films d'action, **Hard Boiled** ne se repait pas uniquement de carnages, de cratères creusés dans la chair, d'exploits pyrotechniques ; il va au-delà des apparences pour tailler dans le marbre des figures de héros mythologiques, cornéliens, dont la foi assure l'invincibilité face aux escadrons de la mort.

Après **Hard Boiled**, il est difficile de goûter aux délices frelatés de **Full Contact**, un film traumatisé par le cinéma de John Woo. Le réalisateur Ringo Lam, un amoureux du cinéma chic et toc de Luc Besson, n'en retient que la surface. **Hard Boiled**, c'est du diamant, **Full Contact** de la verroterie. Mais Ringo Lam sait vendre sa soupe. Il recrute Chow Yun Fat, l'acteur fétiche de John Woo (et héros de **Hard Boiled**), lui met sous les fesses une grosse moto, lui coupe les cheveux en brosse. Et voilà donc débouler Jeff, gentil bandit trahi par son cousin Sam et le méchant Judge, gangster gay jamais en manque de vestes roses et d'éphèbes sur les genoux. Dans la bande, y'a aussi Virgin, une salope nymphomane, portant la jupette au ras de la moule, ponctionnant le mâle à la moindre occase. Y'a encore Dino, un culturiste abruti, hargneux, évidemment sadique et libidineux. Une équipe aussi fine que le film de cette canaille de Ringo Lam, éboueur des poubelles des grands du cinéma chinois. Et il en rajoute dans la violence, flingue les innocents, n'en finit plus de cadrer le fessier de sa vulgos Virgin, de réduire ses personnages à des caricatures arrosant de plomb tout ce qui passe de vivant dans le champ de la caméra, d'additionner les danses érotico-exotiques dans une ambiance disco surannée. Le pire : on marche à fond les manettes car le bougre connaît la musique, sait parfaitement cadrer un tromblon envoyant la sauce, un type perforé par une balle savamment filmée dans sa course. Si **Full Contact** se distingue, c'est justement par une drôle de scène où le réalisateur suit les projectiles depuis le canon de l'arme jusqu'à la plaie béante. Un gadget de luxe pour un film dont l'outrance confine à la parodie.

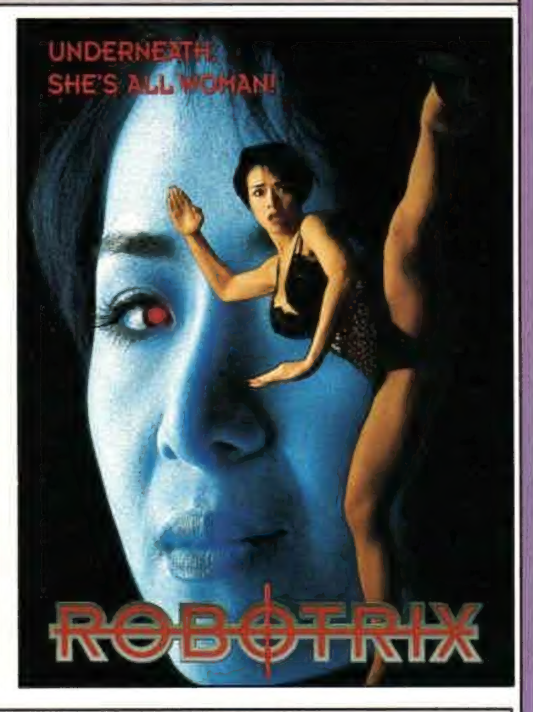
En comparaison, le dernier Jackie Chan, **Police Story 3**, est presque zen. Le casse-cou numéro 1 du cinéma de Hong Kong s'était juré de ne plus risquer sa vie. Il revient sur son voeu pour prendre la partie arrière d'un hélicoptère en pleine poire. Si **Police Story 3** démarre douceusement, c'est pour appuyer énergiquement sur le champignon dans la seconde moitié. C'est ainsi que le flic de Hong Kong et sa partenaire de Chine Populaire (Michelle Khan), sur la piste de trafiquants de drogue, se lancent dans une poursuite à faire pâlir le plus téméraire des James Bond. Faut voir Jackie Chan lesté à un hélicoptère se livrant à des pirouettes sur Kuala Lumpur, l'hélicoptère se posant sur un train en marche,

...e Salaire de la Peur









*1 - Wong Fey Hong (Jet Lee), personnage symbole et politique pour le Hong Kong de 1997 (**Once Upon a Time in China II**).*

*2 - Jeff (Chow Yun Fat), le héros kitsch destroy de **Full Contact**.*

*3 - Un bûcher à la (dé)mesure du cinéma de Hong Kong (**Zen of Word**).*

*4 - **Saviour of the Soul** : un esthétisme flamboyant pour un produit pourtant standard.*

Michelle Khan au guidon d'une moto atterrissant elle aussi sur le train... Et s'ensuit une bagarre anthologique. Bien sûr, les vilains sont d'ignobles crapules, Jackie Chan introduit un zeste de vaudeville pour tempérer l'action et égratigne au passage une Chine Populaire décrite arriérée, dogmatique et envoyant encore ses détenus casser du caillou dans des carrières. Mais la santé décidément infaillible de Jackie Chan, l'énergie et le charme de Michelle Khan, l'audace des scènes d'action assurent à ce **Police Story 3** une haute tenue.

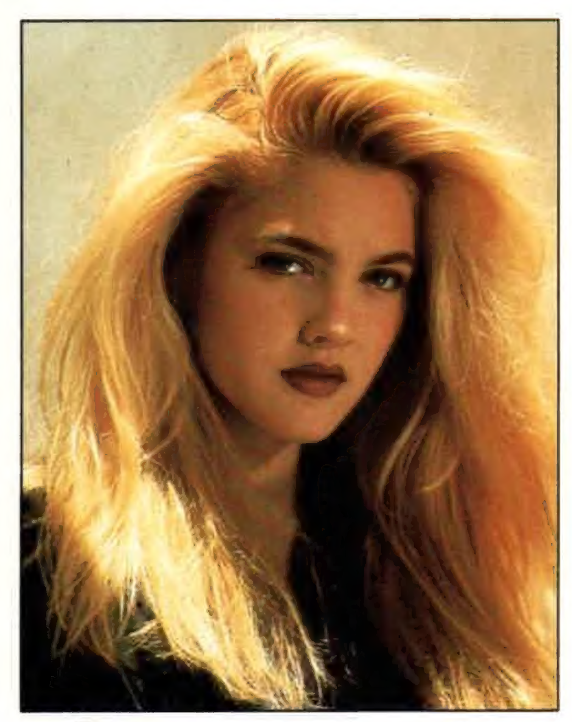
On demeure encore très haut sur les cimes du cinéma de Hong Kong avec le couplé **Swordsman II** et **Once Upon a Time in China II**, deux productions Tsui Hark dont rien n'entame l'activité frénétique. Mis en scène par le fidèle disciple Ching Siu Tung (les 3 **Histoires de Fantômes Chinois**), **Swordsman II** trépasse allégrement les bornes. Sur un tempo d'enfer, sans cesse pressé par son producteur, le cinéaste enfile les morceaux d'anthologie. Ici, on tranche les adversaires, et leurs montures, de bas en haut ; des Ninjas déversent des centaines de scorpions sur des assiégés ; les feuilles des arbres deviennent des armes mortelles ; les combattants arrachent du sol des pans entiers de terre pour se les envoyer dans les gencives... Et on ne compte plus les duels aériens dont les belligérants supplantent les super-héros de *Marvel* en matière de pouvoirs déments. Mais **Swordsman II** possède aussi cette indispensable dimension lyrique en la personne de l'androgyne Fong, leader de la secte Sun Moon, tour à tour femme et homme, fée des eaux et despote cruel, amoureuse fragile et bretteur invincible. Bâti autour de la possession d'un manuscrit renfermant le secret des Arts Martiaux, **Swordsman II** tourne la tête, enivre. Plus radical que cinq bolées d'alcool de riz.

De facture moins extrémiste, **Once Upon a Time in China II** poursuit les aventures historiques de Wong Fey Hong en 1895, alors que la Chine est sous le joug des puissances occidentales. Derrière la caméra, Tsui Hark (producteur-scénariste-réalisateur) résiste aux sirènes du toujours plus. Son héros, une légende de la Chine indépendante et un grand maître des arts martiaux, se bat magistralement, mais pas aussi abondamment que dans le premier tome de ses aventures. D'un film à l'autre, Wong Fey Hong devient donc protecteur des Anglais, harcelés par les fanatiques de la secte du Lotus Blanc. La parabole est transparente ; Tsui Hark regrette déjà le passage de Hong Kong dans le giron de Pékin (les hommes du Lotus Blanc commandés par un usurpateur) au détriment de la gestion britannique de la colonie (la présence de Londres est le moindre mal). Au-delà de l'aspect politique, **Once Upon a Time in China II** s'offre quelques combats dont le clou, dans le temple du Lotus Blanc, consiste à envoyer au sol un gourou installé au sommet d'un assemblage branlant de petites tables. Avec, dans le rôle principal, Jet Lee, la nouvelle superstar de toute l'Asie ; il est aussi la vedette de **Swordsman II**.

Bien en deça des **Hard Boiled, Once Upon a Time in China II** & cie, la production de Hong Kong livre toujours des produits exotiques bien standardisés, dépaysants uniquement pour ceux qui ignoreraient encore l'existence de **Histoires de Fantômes Chinois**. Ainsi, **Zen of Sword** de Yu Meng Sang réchauffe tous les ingrédients des classiques du film de sabre. Une flûte de jade donnant accès à un trésor bien caché motive cette intrigue alambiquée à base de traîtrises, de conspirations. Couleurs criardes, combats en apesanteur, douces romances... Tout y est. En bonus : Cynthia Khan, passée à la postérité avec la série **Le Sens du Devoir**, dans les costumes chamarrés de la princesse-guerrière. Elle est vraiment très belle. On descend encore d'un cran avec **Saviour of the Soul** de Yuen Kwai et David Lai. Plastiquement très léché, ce budget modeste en met, au départ, plein les mirettes, lors des assauts du Renard d'Argent contre une prison où il coupe la tête à tous les gardiens. Montage sec, speed. Puis bavardages dans des décors vides, abstraits. Action à nouveau : le chasseur de primes Kenny est tué par le Renard d'Argent en venant au secours de sa sœur, une combattante émérite. S'ensuit du blabla, et quelques gags amenés par une gourde insupportable. **Saviour of the Soul** aurait pu décoller si les réalisateurs n'avaient à ce point tenu à introduire des éléments aussi dissuasifs que la gaudriole et l'idylle style *Harlequin*. Restent quelques beaux moments et une bataille finale où le Renaud d'Argent inhale des capsules de substances fluorescentes pour se transformer en démon blond aux yeux bleux. Trop inégal.

Robotrix de Jamie Luk, quant à lui, est intégralement nul et c'est très bien ainsi. Yamamoto, un savant fou, transplante son âme dans le corps d'un cyborg musculeux. Le cyborg se met dès lors à forniquer allègrement, jusqu'à crever ses partenaires. Trois beautés au service du bien, dont une femme-flic androïde, coursent le vicelard électronique en compagnie d'une bande de policiers idiots. Science-fiction ringarde, arts martiaux délirants, effets spéciaux réduits à l'essentiel, psychologie primaire... On est bien en présence d'un nanar hautement jouissif. Et très bandulatoire dans la mesure où le réalisateur, rigolard, aligne les scènes de cul. Voyeur, il ne manque jamais une occasion de montrer que les Chinoises, elles aussi, savent porter d'imposantes poitrines. Quand elles arborent de magnifiques sous-tifs et slips dorés en acier inoxydable, on grimpe illico au Nirvana ; ça aussi c'est du cinéma chinois. Pas zen, mais chinois ! ■

La Grande Famille



■ *Drew Barrymore dans POISON IVY* ■

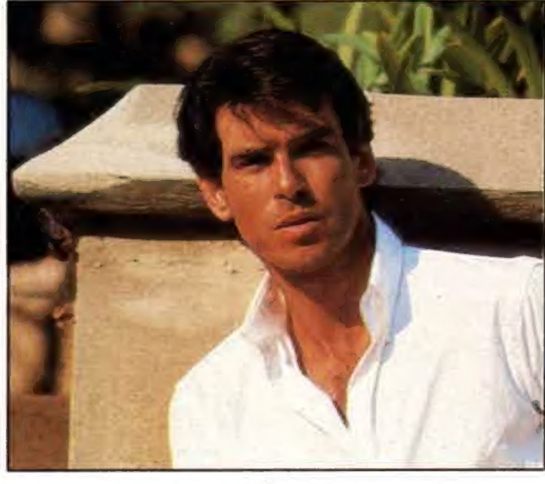
Drew Barrymore en avait assez de jouer les poupées de porcelaine bien potelées, gentilles jusqu'à l'écœurement. La voici vilaine, vicieuse et salope dans **Poison Ivy** de Katt Shea Ruben, une jolie réalisatrice formée à l'école Roger Corman. Belle, blonde et porteuse d'un tatouage sur la cuisse, Ivy fait irruption dans une petite ville. Etudiante, elle traumatise un maximum la famille de sa consœur Cooper. Doucement d'abord, car elle devient membre à part entière de cette famille dont le père Darryl (Tom Skerritt) broie du noir à cause d'une carrière en perte de vitesse, et la mère (Cheryl Ladd) agonise des suites d'une maladie incurable... A la fois sœur, confidente, fille et maîtresse, Ivy investit la place, séduit, et assassine. Son but ? Posséder une famille. Tout simplement. A Drew Barrymore de prêter son joli minois et sa blondeur à la machiavélique Ivy, de se donner à fond dans quelques séquences érotiques tout à fait raisonnables. Sympathique et amorale, cette Drew-là n'est réellement plus la petite fille de E.T. Désormais, elle mord jusqu'au sang !



■ *VICE ACADEMY 3* ■

Elles sont de retour, Holly & Candy, les duettistes de la saga **Vice Academy** du sous-doué Rick Sloane. De retour pour un opus 3 d'aventures aussi déplorables que désopilantes au 10ème degré. C'est simple, en comparaison, **Police Academy** (le modèle, l'œuvre maîtresse), c'est du Buster Keaton, du Charlie Chaplin, du comique culturel. A grand renfort de mâles lubriques, de déhanchements chaloupés et de corsages généreusement aérés, Ginger Lynn Allen (une hardeuse reconvertie) et Elizabeth Kaitan (une scream-queen en rupture de films d'horreur) mènent leur petite enquête. Cette fois encore, elles sauvent l'humanité du désastre. A la suite de fuites toxiques, la ville de Malathion subit de tels dommages qu'elle en devient un danger pour la société et l'environnement : sous son influence, toutes les déviances sexuelles peuvent exploser au grand jour et s'exprimer librement. Une alternative séduisante, mais nos poulettes endigueront le fléau... Bonjour le niveau et bonjour les gags qui feraient pâlir les élèves les plus faillots de *La Classe* !

Terrain Miné



■ *Pierce Brosnan dans LIVE WIRE* ■

Panique aux States ! Des terroristes internationaux assassinent méthodiquement des sénateurs américains. Leur arme de prédilection : des explosifs judicieusement placés, y compris dans une réplique robotisée de Madonna ! Pour éliminer tous les politiciens de sa liste noire, le cruel Mikhail Rashid ne recule en effet devant rien. Mais tout plastiqueur a son nemesis, en l'occurrence Danny O'Neill, un agent du FBI spécialisé dans le désarmorçage des bombes. Une pointure certes, mais son ménage bat de l'aile suite à la mort accidentelle de sa fille. Cette nouvelle affaire le remet en quelque sorte sur les rails. Il doit non seulement sauver la prochaine victime sur la liste, mais aussi éviter que Rashid balance ses engins dans les lieux publics... Apprenti sorcier dans **Le Cobaye**, Pierce Brosnan continue de jouer avec le feu. Promu artificier, il officie sous les directives d'un spécialiste en la matière, Christian Duguay, réalisateur de **Scanners 2 & 3**. Un cinéaste en passe d'être labellisé "souffre & dynamite" !

Western News

Le western marche fort actuellement. **Le Dernier des Mohicans** et **Impitoyable** ayant obtenu de gros succès, les producteurs n'hésitent plus à y investir des billes. Walter Hill, par exemple, revient au genre douze ans après **Long Riders**. A partir de février prochain, il tournera **Géronimo** sur un scénario de John Milius. En manque de succès (son **Ange ou Presque** fut un bide monstrueux), Paul **Crocodile Dundee** Hogan s'y met lui aussi, mais évidemment dans l'outback australien. Dans **To Be an Outlaw**, il sera donc un pilleur de banques qui, à l'aube du XXème siècle, doit se moderniser, changer d'armement et de moyen de transport ! Mario Van Peeples (**New Jack City**) interprète et réalise **Posse : The Revenge of Jessee Lee** qui met en scène une bande de six pistoleros blacks. Avec la participation du vétéran Woody Strode qui fut le **Sergent Noir** de John Ford en 1960 et le tireur à l'arc des **Professionnels** de Richard Brooks. Avec également Melvin Van Peeples (papa de Mario), Jim Brown et Isaac Hayes. Du western black encore avec Eddie Murphy qui apprend à enfourcher un canasson ! Dans ce projet proposé à *Paramount*, Eddie Murphy incarnerait un petit commerçant de New York s'en allant aider son frère, en Georgie, victime d'une bande de confédérés vicelards !



■ *POSSE : THE REVENGE OF JESSEE LEE* ■

La télé américaine se met au diapason du cinéma. Tandis que David Carradine amorce un retour rhumatisant dans un nouveau ***Kung Fu***, que la blonde Cynthia Rothrock prépare sa propre série policière pour la chaîne *CBS*, *Columbia/Tri-Star* tente l'aventure avec le pilote d'une série possible, ***Raven***. Dans ce pilote, connaissance est faite avec Jonathan Raven (Jeffrey Meek), un jeune spécialiste des arts martiaux élevé au Japon et dont les parents ont été assassinés par la secte des Dragons Noirs. A force de courage et d'endurance, il devient le premier occidental à triompher de toutes les épreuves que cette honorable confrérie de tueurs fait passer à tous les prétendants. Contraint de quitter l'Archipel et d'abandonner la femme qui attend de lui un fils, Raven retrouve ses ennemis d'antan, et un pote, Herman "Ski" Jablonski (cette vieille baderne de Lee Majors), ex-détective alcoolo, ancien des Forces Spéciales, avec qui il va faire le coup de main contre les immondes Dragons Noirs...

■ *Jeffrey Meek dans* ***Raven*** ■

OUVREZ-LA !

gros colomb

Je suis allé voir **1492**, surtout pour Ridley Scott, et pas vraiment pour l'autre chevelu. J'ai dû retenir 5 minutes intenses : l'arrivée sur la plage, un Indien jaillissant des flammes et la scène d'ouragan. Il reste 2 h 30 d'images carte-postale et de blabla qui ne font que servir l'évolution de l'action. Passons sur les personnages à la limite de la caricature pour que tout le monde puisse comprendre. Seule la musique reflète, momentanément, l'ampleur du projet...

Etienne Ley

*Ceux qui ont trouvé **1492** nul et chiant peuvent jeter un œil en vidéo sur **Christopher Colombus** (de John Glen), un film très drôle, et encore plus nul !*

l'histoire sans fin

Je ne peux résister un mois de plus à l'envie de répondre à l'angoissante question qui monopolise une partie du courrier des lecteurs depuis quatre mois : d'où vient le foutu cheval blanc de **Twin Peaks** ? On apprend dans "Le Journal de Laura Palmer" (*Presses Pocket*) que le 22 juillet 1984, Laura a reçu pour son anniversaire un poney. Plus tard, croyant bien faire, celle-ci l'a relâché pour lui rendre sa liberté. C'est le shérif Truman qui retrouvera l'animal, mais dans un tel état qu'il sera obligé de l'abattre. Bien sûr, ça n'explique pas l'apparition de ce cheval (fantôme), bien sûr, le poney n'était pas un cheval et n'était pas entièrement blanc, mais ça vaut bien le "coma/sommeil" de Nicolas Herscouici, non ?

Thierry Allié

L'affaire du cheval blanc est relancée, nous attendons toujours vos interprétations, même si celle-là est légèrement tirée par les crins...



■ *Reservoir Dogs* ■

on est des cons

Après avoir lu votre édito du numéro 41, il m'est impossible de ne pas réagir à vos interrogations : en effet, vous semblez être étonné par le succès de **L'Arme Fatale 3**. Il faut vous rendre compte que le public français n'est pas plus intelligent que n'importe quel autre public. Il n'est pas composé que de cinéphiles, mais aussi et surtout par le public du samedi soir qui ne cherche que du gros divertissement où l'on n'a pas à réfléchir pendant deux heures. Il ne faut donc pas s'étonner de retrouver des merdes comme **L'Arme Fatale 3**, **Hook** ou **Beethoven** dans le haut du box-office. **Impitoyable** et **Reservoir Dogs** sont trop sombres, trop bien faits pour ce public-là. Espérons qu'ils saisiront la deuxième chance qui leur sera offerte par la sortie vidéo.

David Jayet

*Le succès de **L'Arme Fatale 3** ne nous surprend pas, il nous déçoit ! Comme de nombreux cinéphiles, nous crachons rarement sur un film qui remplit les salles le samedi soir, et ceci pour deux raisons : 1) les films qui marchent renflouent les caisses de l'industrie cinématographique, 2) comme tout autre spectateur, nous savons déconnecter pour nous marrer franchement quand l'occasion se présente (Rallouch, un homme sain d'esprit pourtant, adore **Beethoven**, par exemple). Nos papiers sur **L'Arme Fatale 3** nous ont valu de vives réprimandes de lecteurs outrés. Sur ce coup-là, nous n'étions pas vraiment sur la même longueur d'onde !*

le messie est revenu

On assiste à la résurrection du film noir grâce au jeunot Quentin Tarantino. Gloire à lui ! **Reservoir Dogs**, plus qu'un polar, est une leçon de cinéma. Pour la maîtrise de la mise en scène, pour ce script minutieusement huilé, pour la tension qu'il instaure, pour son rythme lent, moite et noir, pour les spasmes d'émotion que j'ai ressentis, pour Harvey Keitel et Michael Madsen qui ne se contentent pas de jouer mais vivent leur personnage, pour le gunfight final digne de John Woo, pour... **Reservoir Dogs**, c'est LE film, à des années lumière de **Alien 3**, **L'Arme Fatale 3**, **La Main sur le Berceau**, **Obsession Fatale** et cie..., sans oublier les conneries post-Van Damme. **Reservoir Dogs**, la grande gifle au ciné US actuel, et qui se classe d'emblée comme un film culte. Le choc cinématographique de cette décennie et des autres !!!

Thierry Rodriguez

erratum

Rémy Vié n'est pas l'auteur de la "lettre" publiée dans le numéro précédent, c'est ce que nous explique son père dans un courrier récent. Confirmation reçue par l'aveu spontané d'un rigolo anonyme qui doit sacrément se faire chier dans son patelin pour jouer de la provoc ainsi. Nos basses excuses à Rémy, donc, pour les insultes qui ne lui étaient pas destinées.



■ *Dracula (Gary Oldman), un vampire au look précieux, un peu efféminé* ■

LOVE-GOTHIC

DRACULA

Dracula surgit une fois de plus du tombeau. Une fois de plus ? Pas vraiment, car il n'est plus question ici de donner dans le smoking, la cape et les canines proéminentes. Exit le Dracula d'Epinal, exit le vampire satanique saignant allègrement des pelletées de vierges. Le Dracula nouveau, humain au fond, ne recherche qu'une compagne pour l'éternité. Une très louable intention...

Dracula toujours vivant, Dracula, mythe souverain du cinéma, de la littérature fantastique. Dracula, figure immortelle, régulièrement revue, réadaptée, modernisée, dépoussiérée. Dracula, monstre, grand saigneur et seigneur, aristocrate hautain, arrogant, suave, ironique, sardonique... Dracula, l'amant, le séducteur des ténèbres, l'hypnotiseur, celui qui défie les lois de la nature et les commandements divins, celui qui traverse les siècles, qui s'alimente et se régénère du sang des hommes. Dracula...

Au départ, l'annonce d'un **Dracula** par Francis Coppola ressemble à un gros canular. Pensez donc, le réalisateur de **Rusty James**, de **Apocalypse Now** et du **Parrain**, embrassant une mythologie si éloignée de ses thèmes de prédilection. Un mariage impossible, contre-nature. Mais qui sait que Francis Ford Coppola est un fervent lecteur de Bram Stoker, que Dracula l'intéresse au même titre que Napoléon, un projet qui remonte à longtemps ? Francis Ford Coppola allait-il démonter le mythe, le démembrer, le rationaliser, le détourner de sa signification première ? Non. Respectueux du mythe, le cinéaste se prend au contraire au jeu du gothique, du décor classique un tantinet chargé comme un intérieur bourgeois. Il se prend aussi au jeu des images les plus évocatrices du cinéma fantastique. Le château sinistre perché au sommet d'un pic rocheux, les intérieurs remplis d'ombres inquiétantes, l'abbaye abandonnée, le jardin anglais, les meubles et tentures typiques de l'ère victorienne... Un look *Hammer*, la maison de production qui confère à Dracula une nouvelle vitalité dans les années 60 sous l'impulsion du réalisateur Terence Fisher. Là où Fisher commande à Christopher Lee d'incarner un Dracula certes aristocratique, mais agissant avant tout comme un prédateur, une créature avare de mots, quasi muette, inspirant la terreur, Francis Ford Coppola se prend d'affection pour le Prince des Ténèbres. Dracula a des excuses, des circonstances atténuantes. De son vivant, il est encore Vlad Tepes, Vlad l'Empaleur, celui qui occit avec zèle l'envahisseur turc, musulman. Mais le Ciel l'abandonne et sa compagne se jette dans le vide. Fou de douleur, il renie l'Eglise, défie Dieu. Vlad Tepes, le chrétien, devient Dracula, le vampire, le symbole même de l'hérésie, du péché à l'état brut. Le destin, la fatalité et la passion amoureuse supplantent le vieux coup de croc dans la jugulaire, la malédiction transmise d'un vampire à l'autre. Si Dracula franchit les siècles, c'est uniquement par amour, afin de trouver la réincarnation de celle qui l'a quitté.

■ *Dracula, emporté par son instinct, lèche le rasoir ensanglanté de Jonathan Harker* ■

Faire le mal pour le mal se saurait le motiver, siroter des litres d'hémoglobine chaud ne le transporte pas de satisfaction. Son amour retrouvé sera Mina Murray (Winona Ryder), une jeune Anglaise de la haute bourgeoisie avec qui il noue des rapports ambigus faits de compassion, de terreur, et, évidemment, de passion. Mais Mina préfère néanmoins la sécurité, une relation conventionnelle, niaise, avec ce falot de Jonathan Harker (Keanu Reeves, transparent), miraculé du château transylvanien de Dracula. Dracula, c'est en quelque sorte le dernier amant romantique, un amoureux transi. Il arrive à ce séducteur ténébreux de se métamorphoser en grosse chauve-souris humanoïde, en loup, de vieillir subitement, d'adopter diverses apparences, mais rarement de montrer les crocs ou d'ouvrir grand des yeux injectés de sang. Un peu de grand-guignol, de clichés horrifiques dans ce **Dracula**, mais pas trop, ces artifices n'ayant plus l'efficacité d'autrefois. Aux effets spéciaux, rares mais beaux, Francis Coppola préfère les effets de caméra folles à la Sam **Evil Dead** Raimi. Et les images évocatrices : l'arrivée de Anthony Hopkins/Van Helsing chez Lucy Westenra évoque Max Von Sydow arrivant devant la maison de **L'Exorciste**, les bras sortant du mur et tenant des chandeliers renvoient à **La Belle et la Bête**... Le cinéaste ponctue le récit d'incrustations inspirées du **Europa** de Lars Von Trier. Un soupçon de cinéma expérimental dans un univers gothique, un fait unique. Coppola décrit même les balbutiements du cinématographe lors de la première visite de Dracula dans les rues de Londres pour un spectacle coquin de porno soft de l'époque.

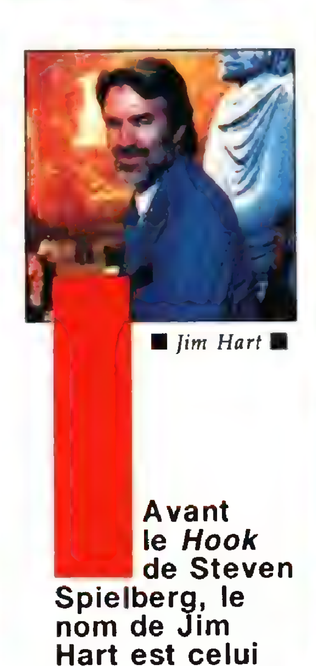
Néanmoins, **Dracula** assure le grand spectacle, judicieusement confiné dans des décors de studio pour mieux saisir l'atmosphère gothique indissociable du mythe. Moins lyrique que le **Dracula** de John Badham emporté par une musique de John Williams, moins percutant dans la séquence de l'asile où Renfield avale ses mouches, moins extravagant dans la scène du bateau battu par la tempête, le **Dracula** de Coppola repose néanmoins sur les mêmes valeurs. Le monstre s'efface au profit de l'être humain, meurtri, devenu un paria par désespoir. Mais dans le romantisme, le désir d'amour, le **Dracula** de Coppola va plus loin encore. Il réhabilite le vampire, lui interdit toute gratuité dans la violence. Violence qui vire souvent à la sensualité, à de profonds soupirs féminins car toutes les femmes ici se languissent de l'approche de Dracula, de la proximité de son souffle. Les hommes, quant à eux, passent leur temps à se questionner, à comploter, à haïr, à implorer le Ciel, à courir après le vampire à travers toute l'Europe. Goinfre sur les bords et porté sur la bouteille, Van Helsing, à mille lieues de la rigueur et de l'austérité fanatique d'un Peter Cushing, est le seul à manifester une quelconque compréhension vis-à-vis de Dracula. On aboutit finalement à cette conclusion : Dracula compte sans doute parmi les premiers militants du M.L.F.. Dracula, la plus féministe des grandes figures du folklore fantastique car, de harcèlement sexuel, il n'en est pas question dans le film. Ce que Dracula donne, en fait, les femmes le demandent. Magnanime, il le leur accorde généreusement dans un mortel baiser, une étreinte éternelle.

■ **Marc TOULLEC** ■

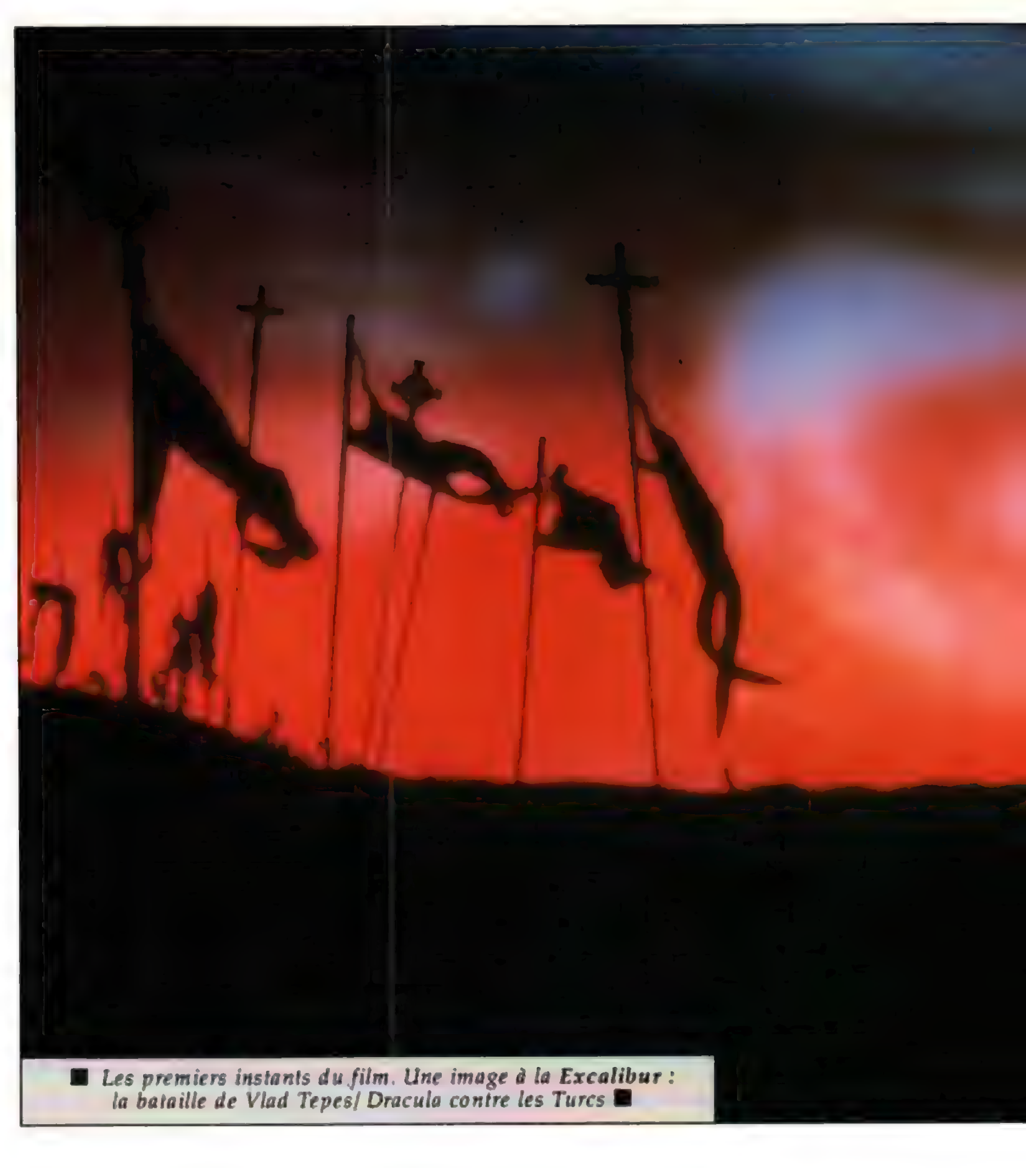
Columbia/ Tri-Star présente Gary Oldman - Winona Ryder & Anthony Hopkins dans une production **American Zoetrope/Osiris Films/Columbia Pictures DRACULA (BRAM STOKER'S DRACULA - USA - 1992)** avec Keanu Reeves - Richard Grant - Cary Elwes - Bill Campbell - Sadie Frost - Tom Waits **photographie de** Michael Ballhaus **musique de** Wojciech Kilar **effets spéciaux visuels de** Ramon Coppola **effets spéciaux de maquillage** de Creg Cannom **produit par** Francis Ford Coppola - Fred Fuchs & Charles Mulvehill **scénario de** Jim Hart d'après le roman de Bram Stoker **réalisé par** Francis Ford Coppola

13 janvier 1993 **2 h 10**




■ Jim Hart ■

Avant le *Hook* de Steven Spielberg, le nom de Jim Hart est celui d'un illustre inconnu dont l'expérience cinématographique se réduit à quelques films universitaires. Après *Hook*, il devient du jour au lendemain une célébrité, une personne très convoitée. Lauréat d'un diplôme d'économie et de finances, Jim Hart s'impose aujourd'hui comme un restaurateur de mythes. Il ravale la façade à Peter Pan et au Capitaine Crochet, injecte un sang neuf au Prince des Ténèbres et, maintenant, reconsidère la démarche mécanique du monstre de Frankenstein...


■ *Les premiers instants du film. Une image à la Excalibur : la bataille de Vlad Tepes/ Dracula contre les Turcs* ■

A quand remonte votre découverte de Dracula et des vampires en général ?

J'ai seulement découvert le livre de Bram Stoker en 1977 dans l'avion pour Paris. J'ai immédiatement été bouleversé par l'histoire et les qualités littéraires de l'ouvrage. C'est un roman vraiment très différent de toutes ses adaptations plus ou moins fantaisistes. Il n'avait rien à voir, ou presque, avec tous les films consacrés aux vampires que j'avais vus jusque là. Ayant grandi au Texas, je voyais beaucoup de films dans les drive-in. C'était de petites séries B horrifiques à la Roger Corman. A la lecture du "Dracula" de Bram Stoker, j'ai mesuré à quel point la différence entre son roman et tout ce que le cinéma avait pu en tirer était grande. Le livre repose sur une histoire épique, élégante, à la David Lean. La personnalité de Dracula ne se limite pas à celle d'un monstre, d'un vampire suçant le sang des vivants. Quelques années après la découverte du bouquin, j'ai assisté à une représentation de son adaptation théâtrale pour Broadway, avec Frank Langella qui donnait de Dracula une idée très originale par rapport à tout ce que je connaissais. Son vampire était séduisant, sexy, et ses rapports avec Lucy et Mina particulièrement chauds. Durant le passage où Dracula vampirise Lucy dans son lit, une femme assise près de moi a dit à voix basse : "Je préférerais passer une nuit avec un Dracula mort plutôt que le reste de ma vie avec mon mari vivant". Cette boutade a fait tilt ; c'est à partir de ce moment-là que je me suis décidé à adapter Bram Stoker, à matérialiser le désir, l'amour des femmes envers Dracula. Les femmes aiment vraiment Dracula.


■ *Mina/ Dracula : la love-story* ■

Et les hommes le pourchassent, le haïssent, lui trouvent toutes les tares. Bref, ils le jalousent. On ressent très fort ce sentiment dans le film de Francis Coppola...

Oui, mais c'était déjà dans le livre. Bram Stoker, dans son roman, se repose surtout sur deux personnages féminins, Mina et Lucy, tandis que les hommes justifient leur présence par la protection des femmes contre l'emprise du diabolique vampire qui essaie de leur piquer leurs compagnes. Dans la plupart des films mettant en scène Dracula, les héroïnes ne sont que des victimes et les hommes de preux héros venant terrasser le monstre. A la lecture du livre, mon interprétation des faits s'est considérablement écartée de ce point de vue manichéen, simpliste. Bram Stoker décrit d'abord une sexualité féminine débridée, libérée, ce dont tout homme a encore peur aujourd'hui. Il touche là à quelque chose de fondamental, de très profond, une peur commune à tous les mâles et, également, à une énergie, une vitalité que chaque femme recherche. A partir de cette constatation, j'ai appréhendé **Dracula** d'un point de vue féminin, abandonnant le machisme trop souvent de règle. Je pense que les hommes tentent d'anéantir un pouvoir qu'ils ne possèdent pas, mais dont ils aimeraient bénéficier. Dracula libère, révèle la passion sexuelle de ses maîtresses. Même Bram Stoker avait peur de cela ; entre les lignes du roman, il décrivait en fait ses propres peurs face à la sexualité féminine.



A cette époque, la fin du siècle dernier, en pleine ère Victorienne, les maris appréciaient leurs épouses lourdement apprêtées, en corset... Flanquées de tout cet attirail, elles étaient comme protégées. Les hommes les voulaient ainsi et fustigaient les femmes libérées. Celles-là, ils allaient les voir aux Folies Bergères. Voilà pourquoi Dracula est arrivé comme un pavé dans la mare, montrant aux femmes le pouvoir de leur sexe. Ce n'est pas un hasard si tous les protagonistes masculins du livre s'empressent de détruire le vampire ; c'est la seule réponse qu'ils connaissent au danger que représente Dracula.

Tout ça demeure encore d'actualité. Pour la gent féminine, Dracula symbolise la séduction...

Le roman de Bram Stoker reste encore aujourd'hui une histoire très moderne. Lorsqu'il l'a écrite, le 19ème siècle allait sur sa fin. Sévissait alors la syphilis, un fléau qui décimait des milliers d'hommes et de femmes. Bram Stoker est d'ailleurs mort de cette maladie sexuelle, de cette maladie du sang. En cette fin de 20ème siècle, nous avons un équivalent, le sida. Sans vraiment le vouloir, du moins consciemment, "Dracula" détaille une facette obscure qui nous est à tous commune, ce désir sensuel, sexuel qui nous pousse à flirter avec le danger, la mort. Il serait presque nécessaire de mettre un préservatif au vampire pour éviter la contagion. Mais, cependant, tout dans le **Dracula** de Coppola ne provient pas du livre de Bram Stoker. J'ai pris le parti de développer l'histoire d'amour entre Mina et Dracula. Latente chez Bram Stoker, elle s'épanouit totalement dans le film. J'ai donc pris cette liberté vis-à-vis de l'œuvre originale.

En règle générale, dans une assemblée, les femmes connaissent bien mieux les histoires de vampires que les hommes. Elles apprécient les romans d'Anne Rice, connaissent bien Dracula. Les hommes, même de nos jours, réagissent à l'image des héros de Bram Stoker, par le dégoût d'abord. Il était donc vital, pour ce nouveau Dracula, d'adopter le regard et les sentiments d'une femme. De ce point de vue, le récit prend tout son sens. A la fin du livre, Mina donne naissance à un bébé. Je me questionne encore sur la réelle identité du père. Est-ce Jonathan Harker ou Dracula ?

Vous prenez parfois pas mal de latitude par rapport au roman original. Votre Van Helsing, par exemple, paraît plus dingue que le personnage inventé par Bram Stoker...

Relisez le livre et vous verrez qu'il n'en est rien. Même selon Bram Stoker, Van Helsing est un dément. Il part d'un rire de fou, parle toujours brutalement, sans tact. Il ne se soucie jamais des blessures morales que peuvent occasionner ses propos. Cependant, il se montre charmant avec les femmes. Le Van Helsing d'origine et mon Van Helsing sont donc très proches l'un de l'autre. Selon moi, Anthony Hopkins s'impose également comme le comédien le plus solidaire de Bram Stoker. Il s'avère tout aussi diabolique, manipulateur et dangereux que Dracula. Dans le livre, on apprend que sa femme est folle à lier, qu'il souffre encore de la perte d'un fils. L'écrivain apporte de nombreux détails au personnage et Anthony Hopkins a su en tirer parti. Son portrait de Van Helsing innove. C'est un docteur vieillissant, un peu taré et ripailleur qui finit même par manifester un certain respect envers Dracula. Anthony Hopkins tape dans le mille ; il restitue la véritable essence de Van Helsing.

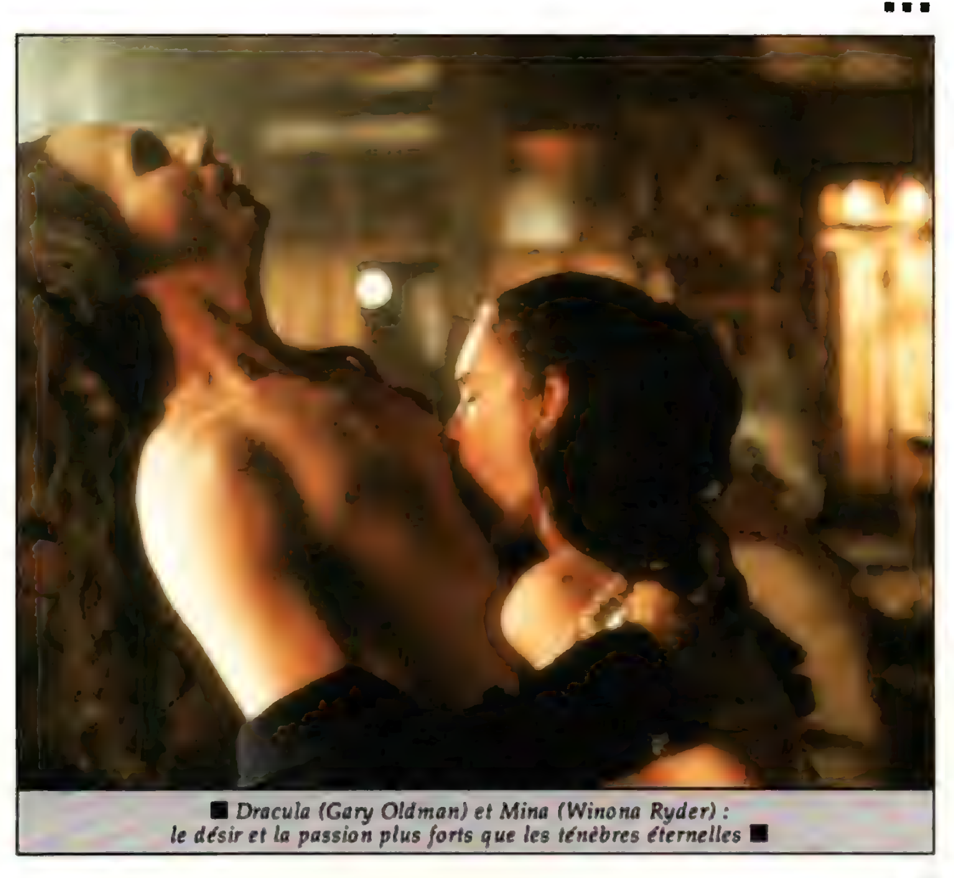
Vous prenez une sacrée initiative dans les dix premières minutes du film. Vous inventez un passé à Dracula avant que celui-ci ne devienne un vampire...

Je tenais, dès les premières minutes, à montrer que Dracula n'est pas un vampire comme les autres, qu'il n'est pas l'ultime victime d'une morsure au cou. Pas question de mettre en scène un type en smoking qui dort dans un cercueil. Pour éviter tout ce folklore, ce grand-guignol, il me fallait relier Dracula avec la figure historique dont Bram Stoker s'est inspiré pour le créer. A l'origine, Dracula est un héros national, un chevalier de Dieu, une sorte de croisé. Il fait vœu de défendre l'Eglise. Il sauve son pays, la Roumanie, de l'invasion turque. Tout tyran sanguinaire qu'il est, il demeure un héros national. C'est également parce que sa compagne s'est suicidée qu'il renie l'église. J'explique ce geste par un message falsifié de l'ennemi turc. Rapidement, le chapitre qui manque au livre s'est reconstitué dans mon imagination. Il n'y avait qu'à relier les faits, les événements, trouver les pièces manquantes : pourquoi Dracula rejette l'Eglise, pourquoi il se venge d'elle ? Dracula se comporte en fait comme Satan chassé du paradis. N'oubliez pas qu'avant d'être banni, de devenir le Diable, Satan était le meilleur des anges. Pour la première fois, Vlad Tepes est associé au mythe de Dracula, ceci dans un souci narratif, rationnel, expliquant la love-story à venir avec Mina.

De manière assez évidente, vous avez tenu à donner une tonalité très western à certaines des séquences du film, notamment l'attaque de la diligence. Et puis, il y a ce personnage, Quincey, un cow-boy du Texas...

Quincey est dans le roman. Je suis également originaire du Texas. Lorsque j'ai vu ce cow-boy au centre d'une histoire de vampires située dans l'Angleterre victorienne, cela m'a non seulement surpris mais aussi flatté. Généralement, Quincey ne figure pas dans les adaptations de Bram Stoker. Les scénaristes le virent systématiquement. Bram Stoker imagina ce personnage pour rendre hommage à un ami texan qu'il fréquentait à l'époque. La poursuite finale est, de même, un hommage aux westerns de John Ford. Une fois de plus, cette séquence existe dans

■■■



■ *Dracula (Gary Oldman) et Mina (Winona Ryder) : le désir et la passion plus forts que les ténèbres éternelles* ■

■■■

le livre, mais personne ne l'avait jamais mise en images avant Francis Coppola. Cette poursuite à travers l'Europe, par voie ferrée, avec les bohémiens, est issue de l'univers du western. D'ailleurs, sur le plateau, nous l'appelions la scène John Ford. En fait, le livre de Bram Stoker inclut romance, aventure, terreur, érotisme, étrangeté, vie et mort. Il fallait juste s'y prendre le plus adroitement possible pour tout restituer à l'écran.

Porter l'intégralité du récit de Bram Stoker à l'écran ne vous a-t-il pas posé quelques problèmes ? Son livre est touffu, son style de narration pas très linéaire...

Ce challenge m'a demandé quinze ans. Recouper les différents segments du roman, tracer une ligne narratrice pour en tirer un scénario adaptable sur deux heures de projection fut un travail long et fastidieux, surtout que le livre compte pas moins de 400 pages. Mais dès que je me suis décidé à adopter un point de vue féminin à travers Mina et Lucy, l'écriture du script s'est accélérée. A partir de là, tout s'est mis en place. Parallèlement, j'ai essayé de respecter la chronologie des événements relatés par Bram Stoker à travers différents journaux intimes, lettres, témoignages de sources diverses. Francis Coppola et moi avons ainsi travaillé le scénario de manière à préserver le style littéraire de Bram Stoker.

Vous vous dites très fidèle à Bram Stoker. Pourtant, vous avez modifié l'apparence physique de Dracula...

Dans le livre, Dracula a de longs cheveux noirs, une longue moustache blanche. Il est roumain, ses origines sont donc turco-mongoles. Il annonce même que le sang d'Attila coule dans ses veines. Tout naturellement, Francis Coppola a tenu à souligner son héridité à travers l'apparence physique. De cette héridité, Bram Stoker en parle, mais il n'est pas allé plus loin. Toutefois, les différentes phases de transformation de Dracula sont dans le roman.

Pour élaborer la personnalité de Dracula, vous avez également eu recours aux services de l'universitaire Leonard Wolf...

Leonard Wolf est la première personne que j'ai rencontrée après m'être décidé à écrire **Dracula**. Professeur d'université, historien et théologien, il est l'auteur de l'ouvrage "The Annotated Dracula" qui ressort en février prochain sous le titre "The Essential Dracula". Leonard Wolf, qui est certainement le plus grand expert mondial des versants les plus sombres de la Psyché humaine, décrit Dracula comme quelqu'un *"d'élégant, charismatique et tragique"*. Dans son livre, il manifeste beaucoup de sympathie pour le vampire. "The Annotated Dracula" est une bible pour tous ceux qui désirent pénétrer plus profondément le roman de Bram Stoker ; il éclaire la personnalité de Dracula, de Vlad Tepes, et son rôle dans l'histoire de la Roumanie. Leonard Wolf est d'ailleurs originaire de Transylvanie. En étroite collaboration avec lui, j'ai travaillé sur plusieurs versions du scénario, mais, ensemble, nous ne sommes jamais parvenus à un résultat satisfaisant. Néanmoins, il a été notre consultant numéro un sur le tournage du film, une sorte de conseiller technique. Leonard Wolf occupera le même poste sur le **Frankenstein** que je prépare avec Francis Coppola à la production et Kenneth Brannagh à la mise en scène. Il prépare également une étude sur le mythe de Frankenstein et un livre sur Gilles de Rais qui a connu une existence encore plus haute en couleurs que celle de Vlad Tepes.



■ *Van Helsing (Anthony Hopkins), un ennemi juré plein de compassion* ■



■ *Mina (Winona Ryder), la victime consentante de Dracula* ■

Est-il exact que votre *Dracula* a bien failli devenir une sorte de téléfilm de prestige pour un réseau câblé ?

Oui. Tous les ans, depuis plus de dix ans, j'essayais de vendre le projet **Dracula** à un studio, à un producteur différent. Personne n'en voulait. Et comme personne ne lit à Hollywood, je ne suis pas parvenu à convaincre les exécutifs des grandes compagnies à mettre le nez dans le livre de Bram Stoker. Finalement, je suis parvenu à intéresser Michael Apted et Robert O'Connor. Concernant la nécessité de tourner un **Dracula** fidèle au roman, ils étaient sur la même longeur d'onde que moi. Mais ils ne sont parvenus à rassembler que 3,5 millions de dollars. Heureusement, les cadres de cette chaîne se sont aperçus qu'il était impossible de mettre en images le manuscrit avec une enveloppe aussi légère. Ils n'ont pas vu d'inconvénients à ce que nous récupérions les droits pendant un certain laps de temps, de manière à débusquer un nouveau financement. A la dernière minute, le scénario est tombé entre les mains de Winona Ryder. Elle cherchait à abandonner les rôles d'adolescentes, elle voulait incarner une vraie femme. Elle a aimé le script, l'a soumis à Francis Coppola, car tout deux s'étaient promis de travailler ensemble. En effet, Winona Ryder comptait au départ parmi les interprètes du **Parrain 3**. Mais, à la suite des incessantes modifications de casting, elle s'est éclipsée. Néanmoins, elle et Francis Coppola sont restés bons amis. Pour lui faire plaisir, Francis a donc lu le scénario. Aussitôt après, il lui a demandé si le poste de réalisateur était déjà pris. Voilà comment et pourquoi je n'ai pas rédigé de téléfilm et que **Dracula** s'est transformé en une espèce de grand show, plein de sexe et de sang, un spectacle à la **Autant en Emporte le Vent**.

L'étrange association Francis Coppola/ Dracula ne vous a pas quelque peu choqué au départ ?

Lorsqu'on me demandait qui je souhaitais à la mise en scène, je répondais David Lean. J'ai toujours perçu **Dracula** comme une grande saga romantique, une fresque épique, sombre et gothique. Quand j'ai commencé à discuter du projet avec Francis Coppola, je me suis aperçu de l'influence qu'excerçaient sur moi des films comme **Apocalypse Now** et **Le Parrain**. Dès lors, sa participation est devenu capitale. Mais des gens continuaient à me demander si c'était une blague. Personne n'était au courant de l'intérêt que Francis Coppola portait au mythe de Dracula avant même de lire mon script ; il adore le roman de Bram Stoker. En fait, Francis Coppola a fait très tôt connaissance avec les vampires. Tout jeune, lorsqu'il était encore moniteur dans une colonie de vacances, il lisait des passages du bouquin pour effrayer les gamins !

En arrivant sur le projet, Francis Coppola n'a-t-il pas tout chamboulé, contrarié vos objectifs ?

Bien au contraire ! Etant lui aussi scénariste, Francis Coppola connaît les souffrances qu'entraîne l'écriture. Il a d'abord demandé à des comédiens de cabaret d'interpréter le script initial. Nous sommes ainsi parvenus à une véritable représentation théâtrale du scénario, avec des effets sonores comme à la radio. Nous l'avons montrée à un vrai public, nous avons observé et étudié les réactions des gens. Nous avons filmé cette pièce pour modifier le scénario, réparer ce qui n'allait pas. Ce sont ensuite des décorateurs et des chorégraphes qui ont vu le spectacle pour le commenter, le critiquer. Nous avons dû revoir le scénario une cinquantaine de fois. Francis Coppola s'est alors attelé à un story-board filmé, à partir de photos, de dessins, et accompagné de bruitages, de texte lu à haute voix. Evidemment, le résultat, tourné en vidéo, a servi ensuite de base à une nouvelle étape dans l'élaboration de **Dracula**. Il existe ainsi plein de mini-films, de mini-**Dracula** théâtraux, en bande dessinée sonore. Les répétitions avec les comédiens ont duré trois semaines. Une expérience merveilleuse qui contribua à enrichir l'histoire. Les répétitions étaient également filmées. Tout ceci a facilité considérablement mon travail. Je n'avais plus à me trouver seul dans une pièce, devant ma machine à écrire. Francis Coppola ne voulait surtout pas commencer le tournage sans un scénario achevé. Il tenait à ce que le film soit prêt, découpé, chaque angle de caméra décidé, avant même de mettre le pied sur le plateau. Durant le tournage, je n'ai eu qu'à retoucher deux ou trois scènes. Ce n'est rien comparé aux dizaines de séquences que j'ai dû revoir sur le plateau de **Hook** !

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■



■ *Peau parcheminée, cheveux blancs, ongles longs : un look inédit pour le Prince des Ténèbres* ■

HARD TARGET



Une douzaine de chasseurs armés jusqu'aux dents, un ancien légionnaire à la philosophie de samouraï, des vagabonds servant de gibiers, une jeune femme à la recherche de son père disparu... Et Jean-Claude Van Damme, la cible qui ne reste jamais longtemps dans la ligne de mire des tueurs ! Une histoire simple, une histoire violente, une histoire aux couleurs de la Nouvelle Orléans, une histoire mise en image par John Woo, celui par qui le cinéma d'action américain devrait connaître un nouvel âge d'or...



Un nouveau look pour Van Damme : cheveux longs, barbe de trois jours, long manteau. On est loin du kickboxer tout lisse.



a Nouvelle Orléans, fleuron quelque peu décrépit de la Louisiane. Une ville que les cinéastes aiment. Pour son côté pittoresque, son singulier mélange d'architectures française, espagnole et anglaise, le tout à la mayonnaise coloniale. Le carrefour des cultures crée donc une cité en marge aux Etats-Unis, immédiatement identifiable, une cité loin de l'anonymat des faubourgs oppressants de Los Angeles, Chicago ou New York, souvent interchangeables. Tourner à la Nouvelle Orléans, c'est garantir une ambiance différente, une atmosphère typique du Sud, une sorte de croisement entre l'esprit terroir d'un Sud conservateur (là, le Ku Klux Klan compte le gros de ses troupes) et le bruit, la fureur d'une ville en effervescence constante.

A l'écart de Bourbon Street, la petite artère du French Quarter, se tourne dans une douce frénésie **Hard Target**. A moins d'une vilaine faute professionnelle, **Hard Target** sera LE film d'action de 1993. Fin 1993, après le passage de **Nowhere to Run**, l'autre Van Damme de l'année. Pourquoi cette attente fébrile, cette impatience ? Simplement parce que là, Van Damme ne tourne pas pour un tâcheron, un simple employé à la solde d'un producteur. Jean-Claude Van Damme se met au service de John Woo, l'autorité suprême en matière de cinéma d'action, le meilleur dans sa catégorie, le plus virtuose, l'un des plus intelligents, celui qui raconte les plus belles histoires, celui qui marie le mieux dans un seul élan lyrisme, romantisme et déflagrations de flingues. Un prince quoi, convoité, demandé, supplié par les grands studios hollywoodiens. Joel Silver, le producteur des **Arme Fatale** et de **Predator**, ne cesse de lui proposer des scripts, la *Twentieth Century Fox* lui soumet **Die Hard 3**, mais John Woo refuse en bloc toutes ces propositions un rien éventées. On lui demande même de mettre en images le remake de **The Killer**, le film qui l'a amené à Hollywood, avec Richard Gere et Denzel Washington. Refus évidemment. Rapide, Van Damme est le premier à avoir emporté le morceau. "*Comme tous ceux qui s'intéressent au cinéma asiatique, je suis un fan de John Woo. En compagnie de James Jacks, le producteur, et du scénariste, je suis allé à Hong Kong à sa rencontre pour lui présenter le script de* **Hard Target**. *Il a adoré. Nous tenions vivement l'avoir avec nous,*



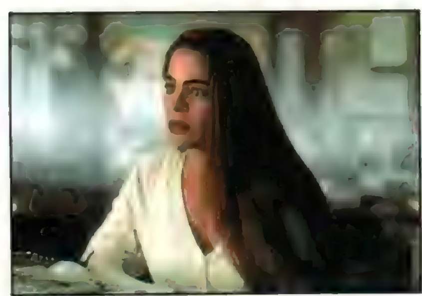
Une façon inédite de forcer la main !

mais nous n'étions pas les seuls. Warner, Fox, Tri-Star... *Tous les grands studios l'ont approché. En vain. Entre nous est née une relation très forte. Et John Woo n'entretient que peu de points communs avec les autres réalisateurs de films d'action. Il donne du style à la violence, délivre un message, offre une symbolique, installe quelque chose d'unique entre les personnages, y compris entre le héros et les salauds*". Van Damme ne tarit pas d'éloge sur le cinéaste, le meilleur avec qui il a travaillé jusqu'à présent, celui qui devrait lui permettre de supplanter un Steven Seagal en pleine ascension au box-office. Une véritable aubaine et une possibilité de changer de peau, d'incarner un héros qui n'est ni un kickboxer, ni un flic, ni un pseudo-androïde-zombie.

Le héros de **Hard Target** est Chance Boudreaux, "*un Cajun, un Américain d'origine française donc. Il est solitaire, calme, silencieux, un peu à l'image des personnages de John Woo et de Alain Delon dans* ***Le Samouraï****. Chance parle peu ; il agit. Il se place à la limite extrême de la clochardisation, mais il s'avère trop fier, trop orgueilleux, trop fort pour y plonger. Il n'a pas un sou en poche, mais sa richesse est intérieure. Le hasard veut qu'il croise le chemin de Natasha Binder et qu'il la protège d'une poignée de malfrats désireux de la détrousser dans le Quartier Français de la Nouvelle Orléans. Il n'a pas d'autre choix que de devenir une espèce de détective privé à son service*". En fait, ne trouvant pas de travail, Chance Boudreaux, pour faire bouillir la marmite et éviter de tomber dans le caniveau, accepte la proposition de Natasha Binder : retrouver son père disparu, une mission que la police est incapable de mener à bien. "*C'est vrai qu'il existe des gens qui proposent aux sans-abri telle ou telle somme d'argent pour accomplir ceci ou cela, quelque chose qui les mènera à leur perte. Ces miséreux désespèrent au point de renoncer à la vie ; ils pensent avoir ainsi la chance de repartir à zéro, ailleurs. Cette situation à la base de* ***Hard Target*** *me rappelle l'enfer que j'ai connu en arrivant pour la première fois à Hollywood. Je ne connaissais rien de cette jungle, des producteurs véreux. Je les écoutais et je croyais tout ce qu'ils me disaient*" poursuit Van Damme. Chance Boudreaux : un rôle aux racines autobiographiques. Logique donc que le comédien le prenne très à cœur, qu'il mette dans le personnage une sincérité, une émotivité qu'on ne lui connaissait guère. Mais Chance Boudreaux ne verse pas pour autant dans le lacrymal ; ses poings et son coup de pied font un maximum de dégâts. Investigation faisante, il se heurte à une bande de criminels endurcis menés par Emile Fouchon, un ancien mercenaire recyclé dans le délit de droit commun. La horde sauvage prend aussitôt l'apprenti détective en chasse à travers une variété de décors propre à la Nouvelle Orléans. Des marécages du Bayou à un entrepôt où s'entassent des attractions géantes pour Mardi Gras, Chance Boudreaux et Natasha Binder échappent d'extrême justesse à une douzaine de tueurs folkloriques...

La Faucheuse : une technique qui n'a aucun secret pour Van Damme.

"*Le scénario de* ***Hard Target*** *m'a été inspiré par un vieux roman, "The Most Dangerous Game" de Richard Connell, lequel a donné à l'écran* ***Les Chasses du Comte Zaroff****. Je voulais transplanter l'histoire dans la société contemporaine pour en multiplier la puissance. Voilà pourquoi j'ai imaginé cette bande de chasseurs qui opèrent dans les endroits les plus malfamés de la planète. Ils s'installent à la Nouvelle Orléans car la ville souffre d'une grève de police. On dénombre 600 meurtres par an ici. C'est vraiment Beyrouth. Avant La Nouvelle Orléans, ces prédateurs étaient au Carnaval de Rio, en Yougoslavie, en Roumanie... Ils vont là où règne le chaos, le désordre. Ils peuvent ainsi, en toute liberté, se livrer à leur sport favori : la chasse à l'homme. Pour éviter d'éveiller les soupçons, ils prennent pour cible des clochards, des vagabonds. Le père de Natasha Binder est de ceux-là*" explique le scénariste Chuck Pfarrer, un solide gaillard. Rédacteur des scripts de **Darkman** et de **Navy Seals, Les Meilleurs** (qu'il déteste cordialement), Chuck Pfarrer, un ancien des commandos de Marines, connaît le patelin pour l'avoir longtemps fréquenté. "*Je suis originaire de Biloxi, Mississippi, une petite ville de beaufs. Autrefois, je venais assez souvent à la Nouvelle Orléans, mais c'est en me documentant pour le film que je l'ai réellement découverte. J'ai suivi des policiers en patrouille. Avec eux, j'ai beaucoup appris sur l'incroyable sauvagerie de la ville, sur cette violence encore plus envahissante que celle qui sévit à Los Angeles, sur la corruption galopante. Très bon pour* ***Hard Target*** *tout ça. Cela permet de montrer un médecin légiste soudoyé qui annonce qu'une balle dans la tête est une cause naturelle de décès*". La jungle en quelque sorte. Comme le quartier où se mettent en boîte les séquences finales du film, 1600 Annunciation. Des maisons basses en bois, délabrées pour la plupart, des commerces qui ont fermé, des fenêtres calfeutrées... Pas vraiment sécurisant le patelin ; les agressions y sont régulières, les passants rares, les flics absents. De quoi mettre en condition. Mais c'est l'euphorie, non la trouille, qui est de mise sur le plateau. Chuck Pfarrer, notamment, n'en revient toujours pas de voir son manuscrit dans les mains de John Woo. "*Les gens d'Universal m'ont d'abord installé dans une salle de projection. Ils m'ont dit : "Regarde attentivement ce film et*



Natasha Binder (Yancy Butkler), une beauté fatale qui entraînera malgré elle Chance Boudreaux dans une infernale chasse à l'homme.

■■■





Un exercice en trois temps : le décollage (forcé), le vol (plané) et l'atterrissage (douloureux) !

▪▪▪

dis-nous si son metteur en scène conviendrait pour ***Hard Target****". Et j'ai visionné* ***The Killer****. Je suis sorti abasourdi. Aussitôt, j'ai couru dans le bureau du big boss pour lui hurler ma joie à l'idée de voir ce cinéaste prendre en main mon scénario. Peu après, je suis parti à sa rencontre, à Hong Kong. Une fois la participitation de John Woo assurée, j'ai revu l'histoire pour qu'elle cadre à son style, à ses normes. Il fallait adapter* ***Hard Target*** *à John Woo et non l'inverse. C'est ainsi que nous avons retravaillé ensemble toutes les séquences d'action. Elles ont pris davantage d'ampleur, de démesure. Dans la version précédente du script, on n'avait que deux chasseurs et quelques chiens. Tout a été multiplié par dix sans que le concept du film change vraiment. Parce que* ***Hard Target*** *porte la signature de John Woo, tout devait être développé à la puissance 10 : les fusillades, les cascades, les bagarres... Une expérience incroyable. De plus, John Woo est un type génial. D'habitude, les réalisateurs ne supportent pas de voir le scénariste traîner sur le plateau. Je pense que c'est le peu de confiance en eux-mêmes et dans le résultat qui les fait réagir ainsi. Au contraire, John Woo m'a encouragé à venir. Ma présence ne constituait pas une menace pour lui*".

Pas de menace non plus pour Jean-Claude Van Damme d'ailleurs, particulièrement confiant dans l'histoire et dans le personnage, un héros un tantinet plus complexe, plus attachant que d'habitude. "*Chance Boudreaux accepte difficilement d'aider Natasha Binder. Il le fera contre les 200 dollars qui lui permettront de rembourser ce qu'il doit à son syndicat. Ainsi, il pourra de nouveau travailler comme docker. Ce n'est pas un comportement très chevaleresque. L'accent de Van Damme compte beaucoup dans* ***Hard Target****, même s'il est de moins en moins accentué pour des oreilles non américaines. Mais pour nous autres Américains, ça marche beaucoup moins. Faire du héros un Cajun de Louisiane résoud ce petit problème*" continue Chuck Pfarrer. Mais, bien sûr, Van Damme ne passe pas son temps à causer. Quand il ne cause pas, il flingue et il frappe comme jamais il n'a flingué ou frappé à l'écran. Exemple probant : sa première scène, celle où il vient au secours de Natasha Binder malmenée par quatre brutes épaisses. La première fait un beau vol plané sur le capot de la voiture de la jeune femme, la deuxième heurte de plein fouet un parcmètre, la troisième passe à travers une baie vitrée sous la pression d'un coup de pied... Au ralenti s'il vous plait. Des images qui portent indéniablement la griffe John Woo. Impossible de les confondre une seule seconde avec les bastons de **Kickboxer** ou de **Double Impact**.



Chance Boudreaux (Van Damme), un Cajun sans le sou dans le décor pittoresque mais miteux de la Nouvelle Orléans.

Hard Target, c'est d'un tout autre niveau. Du grand cinéma qui s'exprime dans l'action millimétrée au dixième de seconde près. Une seconde de film compte 24 images. John Woo enregistre la moindre de ces images. "*Cet homme a une table de montage dans la tête. Son découpage sort de l'ordinaire. Il ne suit pas la logique des écoles classiques de cinéma. Il a tout appris sur le tas, dans l'improvisation des tournages à Hong Kong. C'est le même topo avec les comédiens. Si un acteur rentre dans le monde de John Woo, il vivra quelque chose de formidable. John Woo parle peu, mais tout ce qu'il dit a un sens, une réelle valeur ; il s'exprime par le regard. Il faut donc être très sensible, très réceptif pour le comprendre*" appuie un Van Damme admiratif de la technique purement instinctive du cinéaste. La vedette fait confiance au réalisateur de manière inconditionnelle. Contre toute attente, les deux hommes s'entendent comme larrons en foire. "*Comme John Woo, j'aime dîner tard le soir, et ça facilite nos réunions de travail. Nous nous asseyons autour d'une bonne table, nous parlons beaucoup, nous échangeons des idées. J'apprécie les siennes, lui les miennes. On était fait pour travailler ensemble*". Van Damme s'emporte car le metteur en scène chinois ne cesse de





le pousser plus loin. Plus loin question jeu, plus loin dans les séquences d'action. "*Généralement, on me demande de tirer au pistolet ou d'envoyer des coups de latte. Jamais les deux à la fois. John Woo, quant à lui, me fait courir, donner des coups de pied et tirer, la totale dans un seul et unique plan. Et puis, il n'est pas de ces réalisateurs qui font un maximum de prises pour se préserver au montage. John Woo sait exactement ce qu'il veut*". Il en veut toujours plus. Dans une phénoménale séquence, Van Damme, mitraillé par l'un des sbires de Emile Fouchon, évite les impacts de balles, rebondit sur une voiture, l'arme au poing, tire, liquide l'adversaire à moto. Normalement la scène, telle que l'aurait conçue un cinéaste américain, devrait stopper là. Elle continue pourtant. La moto glisse sur le bitume dans un magnifique effet de caméra subjective. Elle s'encastre sous un véhicule garé. Van Damme et Yancy Butler, sa partenaire, enfourchent l'engin sous un feu nourri. Tenant le guidon, Van Damme ne peut riposter. Sa passagère prend alors les commandes pour lui donner la possibilité de dégaîner. Van Damme dégomme une voiture et la moto finit sa course en percutant de face un méchant. C'est un exemple des capacités de John Woo. La scène se trouve encore enrichie par les projectiles traversant la portière d'une voiture, blessant mortellement une femme flic, par le plan superbe du héros tenant la mourante et de son flingue lui glissant dans la main...

Sur le plateau, au milieu d'une ruche bourdonnante, John Woo reste d'un calme olympien. Que les décors sautent, que les pétoires crachent le plomb, il ne bronche pas. La force tranquille en quelque sorte. Et, pourtant, devant l'ampleur du tournage, trois mois, et les difficultés, il y aurait de quoi tourner en bourrique, ou tremper dans l'hystérie. John Woo donne l'exemple à toute l'équipe ; il ne manifeste pas d'impatience, ni de signe visible de nervosité sinon le passage répété mille fois par jour de la main gauche dans les cheveux. C'est à peine s'il murmure "*du temps, il me faudrait davantage de temps...*". Mais les délais sont incompressibles. "*John Woo n'a pas les mêmes largesses au niveau du calendrier qu'à Hong Kong, mais il est heureux d'avoir plus de jouets avec lesquels s'amuser. Il s'adapte*" témoigne le coproducteur Robert Tappert. Il module son style, sachant parfaitement que ce que l'on accepte d'un film chinois n'est pas forcément admissible dans une production américaine. "*La censure pourrait sévèrement frapper un **Hard Target** trop violent. Ici, **The Killer** et **Hard Boiled** écoperaient d'une interdiction aux moins de 18 ans et **A Bullet in the Head** serait complètement bloqué. Mais le style John Woo peut être importé à Hollywood en moins extrémiste. Pas question de réaliser une séquence d'action de cinquante minutes comme le bouquet final de **Hard Boiled**. Les Américains ne comprendraient pas*" poursuit Tappert. N'empêche que **Hard Target** ne lésine pas sur les moments forts, que quelques images sont d'une violence secouante. Voyez le plus fidèle des lieutenants d'Emile Fouchon griller la cervelle à un type au volant de sa voiture. John Woo, placide, filme le plan depuis le pare-brise arrière. Diantrement efficace. Sur le tournage, tous vouent à John Woo une admiration sans limite, car tous ont vu **The Killer** et **Hard Boiled**, deux thrillers à rendre verts de jalousie les maîtres américains du genre. D'où la nécessité de se mettre à niveau, de prouver au réalisateur qu'une équipe américaine peut elle aussi exhaucer ses vœux. Le satisfaire à 100 % non, mais se plier en quatre pour approcher au plus près la perfection atteinte dans **The Killer** et **Hard Boiled**, oui. "*Ces deux films nous infligent une sacré claque, à nous autres Américains qui pensont être les meilleurs dans ce domaine. J'ai été à Hong Kong et les types vont vraiment très loin, parfois au mépris du danger. La façon dont John Woo filme les fusillades et les cascades m'impressionne. Il s'agit de pure chorégraphie. Je pense qu'on pourrait systématiquement ajouter un accompagnement musical sur ces scènes. John Woo le fait d'ailleurs. Rien n'est statique chez lui. Il se passe toujours quelque chose dans le champ de la caméra. Dans une séquence d'explosion, un type brûle à l'arrière-plan tandis qu'un autre se plante à moto et qu'un troisième fait feu. J'apprends vraiment beaucoup avec John Woo*" explique, enthousiaste, le responsable des cascades, Billy Burton. Toute l'équipe

■■■



John Woo avec Jean-Claude Van Damme : des directives précises...

interview LANCE HENRIKSEN

Julian Sands demandait un cachet trop élevé, Malcom MacDowell tournait en Afrique... C'est donc en roue de secours que Lance Henriksen se greffe au générique de *Hard Target*. Mais celui qui fut l'androïde Bishop de *Aliens* et l'extraordinaire vampire-desesperados d'*Aux Frontières de l'Aube* s'emballe illico pour le projet, le cinéaste, et son rôle...



Emile Fouchon (Lance Henriksen), un prédateur à l'éthique impitoyable. Un vrai grand méchant...

Qui est Emile Fouchon, le méchant que vous incarnez dans *Hard Target* ?

Un vrai vilain qui s'associe avec Van Cleaf, un Sud-Africain, un mercenaire. Ensemble, on monte une affaire de chasse à l'homme, un petit commerce rentable. Van Cleaf et Fouchon se sont connus dans la Légion Etrangère. Ils ont ensuite combattu au Mozambique, en Angola, au Congo... Mais les conflits devenant plus rares, ils se sont reportés sur un commerce d'un genre nouveau. Ces deux hommes sont très intimes car ils partagent la même conception de la vie et de la mort. Pour les besoins de **Hard Target**, on m'a tiré les oreilles vers l'arrière pour que je ressemble à un doberman. J'utilise également un pistolet à un seul coup ; Fouchon peut abattre sa proie avec une seule balle, cela le motive davantage. Il y a de bons et mauvais chasseurs dans **Hard Target** ; mon personnage est un grand chasseur. Il préfère voir une proie l'emporter plutôt que d'assister un chasseur peu doué. Sa philosophie est celle d'un samouraï. Ainsi, il considère la Terre comme un endroit pourri, c'est pourquoi il adopte de tels préceptes.

Emile Fouchon n'est donc pas un vilain classique. Il fascine autant qu'il effraie, à l'image de certains reptiles...

Dans **Hard Target**, il y a une séquence où j'explique à une future victime la façon dont sont enterrés les chasseurs valeureux en Afrique. Devant la sépulture, sa famille le pleure pendant des heures. Il sera à jamais respecté. Je dis ensuite à ce type que cela aurait pu être son cas s'il n'avait pas été un tel connard gémissant. Je le descends. Cette scène n'était pas dans le scénario, mais je me suis tellement immergé dans l'histoire, je suis à ce point rentré dans la peau de Fouchon, que cette métaphore est née spontanément. **Hard Target** est un film important pour moi, peut-être le plus important. Sur le plateau, j'ai pas mal improvisé. John Woo m'a donné la permission d'achever un type en flammes à la suite d'une explosion, parce qu'on agit ainsi sur les champs de bataille. Un autre est mordu par un serpent. Plutôt que de le voir agoniser sous l'effet du venin, je lui tords le cou. Ce n'était pas dans le script original, ce sont simplement des impulsions. L'improvisation, c'est la vie.

Vous vous glissez étroitement dans la peau de votre personnage. En sortez-vous facilement la journée de travail finie ?

Ce sera très très dur d'abandonner Fouchon. Il me faut environ un mois pour me débarrasser totalement de l'influence d'un rôle. En cas de tournage en extérieurs, j'aime rentrer en voiture, pour avoir le temps de prendre du recul. Mais, pendant une semaine, je ressemble à une loque ; je ne peux même pas répondre au téléphone. Je suis naze, un peu comme un plongeur après une longue décompression.

Vous prenez votre pied à jouer les méchants ?

Si Fouchon était le héros de **Hard Target**, je l'interpréterais de la même façon. Pour lui, la chasse à l'homme est un business. Il est le méchant dans le sens où son activité s'écarte des codes moraux. Sa moralité est pervertie, comme celle de beaucoup de personnages, y compris ceux qu'on appelle les "bons". Pour John Woo, les personnes sont toutes les mêmes, gentilles ou mauvaises. Elles ne font que réagir aux situations. Personne n'est en permanence vicieux, à moins d'être psychotique ou enragé. Je ne suis pas près d'accepter n'importe quel rôle de salaud. Lorsque je lis un scénario, le héros m'ennuie souvent. Autant être le vilain.

Vous semblez vous entendre merveilleusement bien avec John Woo. Comment expliquez-vous cette immédiate complicité ?

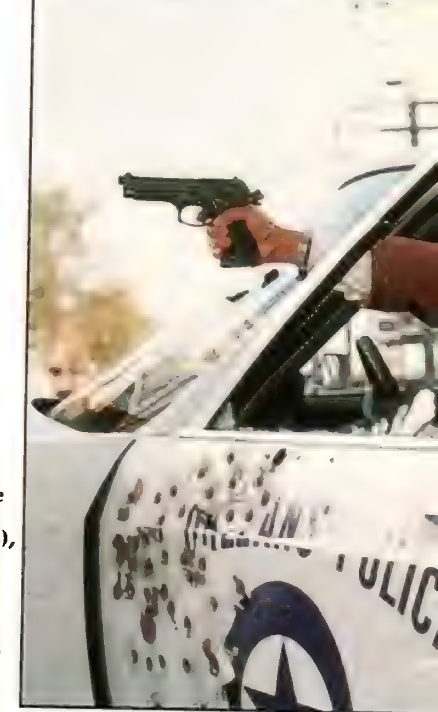
En lui, j'ai trouvé un esprit jumeau au mien. Il me dirige comme jamais aucun cinéaste ne l'a fait jusqu'à présent. Alors que sur mon film précédent, **Jennifer 8**, je devais suivre le texte à la ligne près, je peux improviser à ma guise sur **Hard Target**. Ici, je me sens libre, comme si j'étais à poil, courant sur une plage ensoleillée. Une merveilleuse impression. John Woo est également un vrai gentleman, un homme d'une gentillesse incroyable. Nous avons en commun une même expérience de la vie. Tout deux, nous avons vécu dans la rue et nous nous en sommes sortis ; ça crée des liens. L'autre jour, John m'a demandé de me passer de doublure pour une scène où mon manteau brûle. Je l'ai fait, pour lui, tout en sachant que ça pouvait mal tourner. Les cascadeurs me réconfortaient, me conseillaient. Je tremblais comme une feuille morte, mais, paradoxalement, je n'avais pas peur. Vraiment, **Hard Target** est un film très important pour moi.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

■■■

partage son sentiment sur John Woo, lequel répond à l'admiration par "*J'apprends beaucoup avec eux*". On ne saurait faire preuve de davantage d'humilité. "*Je ne veux pas devenir le roi d'Hollywood, mais simplement un bon metteur en scène*". Une (vraie) modestie phénoménale à la mesure de son comportement sur le plateau. Il y aurait pourtant de quoi péter les plombs devant l'âpreté de la tâche.

Dans l'immense entrepôt d'Annunciation s'entassent sirène, dragon, tête de gorgone, char de carnaval, l'ensemble en carton bouilli autour d'une armature métallique. Un décor dantesque dans lequel débouleront les méchants pour se débarrasser une fois pour toute de Chance Boudreaux. Les impacts de balles et autres explosions doivent tout réduire en miettes, trouer de partout les grosses têtes de Mardi Gras. Y compris l'énorme pélican hissé par un treuil depuis lequel Van Damme canarde de sa Winchester les agresseurs. Le pauvre volatile, emblème officiel de la Louisiane, recevra sa part de plomb dans l'aile. A peine la doublure de Van Damme aura-t-elle bondi au sol que le palmipède doit voler en éclats. Se produit alors l'accident. Une poignée de secondes avant que la caméra se mette en marche, que John Woo crie "moteur", le pélican explose de sa propre initiative. Boum ! L'assistant réalisateur, le dernier à dégager le cadre, est sonné. Bourdonnements d'oreilles, quelques égratignures... Plus de peur que de mal. Une visite chez le toubib et, quelques heures plus tard, il réintègre le plateau. Pendant ce temps, des artificiers lardent à nouveau le pélican de charges explosives sur un tempo accéléré ; il faut rattraper le temps perdu. Et faire gaffe, car l'humidité de l'entrepôt aggravée par les pluies torrentielles de la matinée peuvent, à tout moment, provoquer un autre court-circuit. Après les prises de vues éprouvantes dans le bayou où chaleur, moustiques, alligators et gadoue compliquent la progression des opérations, la scène dite du Mardi Gras exige de la patience, des efforts, une attention rare. Et des consignes de sécurité draconiennes : extincteurs à portée de main, casques protecteurs avec visière de plastique transparent, protège-oreilles "*On a parfois plus l'impression de se trouver sur un champ de bataille que sur un plateau de cinéma*" ironise le chef

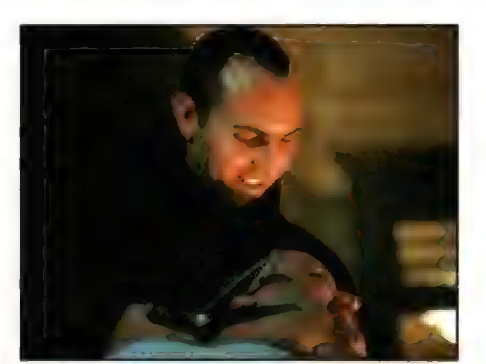


Carmine (Kasi Lemmons), une femme flic, la seule à ne pas faire grève.

Chance Boudreaux et Carmine : le premier prend la défense de la seconde, mortellement atteinte.

opérateur, Russell Carpenter, un professionnel de la caméra rudement éprouvé par la technique John Woo. "*Les deux premières semaines de tournage ont été très dures. Il fallait que je m'adapte. John demandait des mouvements de caméra tellement lents et complexes ! Il tourne parfois avec six ou sept caméras, mais chacune a un but précis. Le timing est d'une minutie délirante. Chaque explosion doit être précisément minutée*





Van Cleave (Arnold Vosloo), un ancien mercenaire qui ne recule devant aucune méthode d'intimidation.

pour atteindre son potentiel maximum, de même que les zooms, les travellings. Techniquement, travailler avec John Woo est un défi permanent. Contrairement aux cinéastes américains, il ne regroupe pas toutes les caméras autour de lui, il les éparpille partout dans le décor, au plafond, au sol, sur une ballustrade... Evidemment, il était important que je m'arrange pour qu'elles n'apparaissent pas dans le cadre".

La technique John Woo, si originale, si performante à l'écran, repose pour beaucoup sur les rails de travelling, si longs parfois qu'on pense à une ligne de chemin de fer abandonné au milieu de nulle-part. D'ailleurs, le travelling, sur le plateau de **Hard Target**, se voit affublé du quolibet "le Woo Woo Train", "woo woo" étant le sifflement des vieilles locomotives à vapeur ! John Woo en sourit de contentement. Quand parlent les flingues, il jubile ouvertement. "*Boum, boum... J'aime ça*". Robert "Rock" Galotti, lui aussi, aime ça : il occupe le poste d'armurier sur **Hard Target**. Alors que les artificiers menés par Dale Martin placent les explosifs dans le décor, Rock Galotti entraîne certains comédiens au maniement des armes, à vider un chargeur sur un adversaire placé à moins d'un mètre. "*En ce qui concerne les flingues, John Woo désire bien plus de bang bang que les réalisateurs américains. Plus le flash du coup de feu est visible, plus il est content. Il veut toujours en rajouter. La première scène tournée ne lui plaisait d'ailleurs pas : trop sobre. J'ai multiplié par deux le nombre des déflagrations. Je vous assure que ça pète ! John Woo aime les armes. Il tient à les regarder de près. Il m'interroge toujours sur les nouveaux joujoux que j'ai pour lui*". Le cinéaste ne cache pas son intérêt pour les pistolets, fusils et mitraillettes, amenés par caisses entières sur le plateau. "*Certaines mitraillettes sont interdites à la vente aux Etats-Unis. Nous avons donc, en permanence, un policier vigilant surveillant notre stock. Je ne veux pas contribuer à l'armement des délinquants du quartier. Ils le sont suffisamment comme ça*". Les premiers feux d'artifice orchestrés par John Woo aux Etats-Unis valent ces risques mineurs. "*C'est sûr : il va devenir le meilleur réalisateur de films d'action du pays. Enfin, s'il désire y rester*" ajoute Robert Tappert. Oui, John Woo désire s'établir aux Etats-Unis. "*Van Damme l'apprécie beaucoup. Il va vouloir tourner un autre film avec lui*". Il le veut même déjà, ce deuxième film réalisé par John Woo, mais avant, il y aura pour le cinéaste ce thriller écrit par Quentin Tarentino (**Reservoir Dogs**), un polar partagé entre New York et Hong Kong. Le tout Hollywood doit actuellement comploter dans l'ombre pour être du voyage.

■ **Marc TOULLEC** ■

(Photos : **Melissa Moseley**)



Jake Lo (Brandon Lee), rescapé de la place Tien En Men et nouvelle bête noire de la pègre

DRAGON JUNIOR

Rapid Fire

Plaies, bosses, fractures, impacts de balles... Dans *Rapid Fire*, on ne mégote pas sur les cadavres. Ici, pas question de mourir paisiblement dans son lit, de clamser d'une mauvaise grippe ou d'un bacille mal intentionné. Trafiquants de drogue contre flics à la poigne d'acier : un affrontement éprouvé auquel l'influence du polar made in Hong Kong donne un surplus d'adrénaline. Et Brandon Lee, le fils du Petit Dragon, caracole en tête de ce film estampillé "guns & dynamite"...



■ *Une Image issue du thriller made in Hong Kong* ■

Steven Seagal et Van Damme ont balisé la voie, ne reste plus qu'à leur abondante descendance d'occuper le terrain. Chaque grand studio hollywood essaie ainsi d'imposer son poulain. *Warner* possède Steven Seagal, Van Damme répond à des sollicitations de partout, *Paramount* s'est ramassé avec Jeff Speakman, Stallone se cherche chez *Carolco*... Et Arnold, impérial, trône au dessus de la mêlée, au point de se faire plaisir par quelques escapades du côté de la comédie. *20th Century Fox*, quant à elle, mise tout sur Brandon Lee, prétendant à la succession de son père. Le mot est magique, auréolé d'une légende à l'échelon de la planète, le fiston vif, violent, sec, pas très charismatique comme papa. La comparaison s'impose d'elle-même dès les premières images : Brandon Lee peut-il reprendre le flambeau paternel ? En a-t-il d'ailleurs l'intention ? Et l'étoffe ? Et les aptitudes physiques ? Et ce sens inné du mouvement gracieux, chrorégraphié dans les affrontements ? Même si la notoriété du père défunt l'amène naturellement à fréquenter le film d'arts martiaux, Brandon Lee n'apprécie pas trop qu'on le traite à la manière d'un clone, d'un fils parvenu. Du fils de Bruce quoi. Morphologiquement, il ne lui ressemble d'ailleurs pas du tout. Mais le nom demeure. Lee : une syllabe mythique.

Après avoir partagé avec Dolph Lundgren l'échec total de **Dans Les Griffes du Dragon Rouge**, Brandon Lee retente sa chance à Hollywood. Le producteur prend ses précautions. D'abord, il est hors de question que Lee interprète un américain comme dans son précédent film. Il est donc Jake Lo, un étudiant chinois rescapé du massacre de la place Tien En Men, réfugié aux Etats-Unis, et hanté par l'image d'un père qu'il n'a pu sauver de la mort lors de cette brève révolte contre le pouvoir communiste. Crédible. La production, pour mettre toutes les chances de son côté, engage également Dwight Little, un réalisateur mineur mais capable. Capable de suivre Steven Seagal dans sa croisade contre un baron de la drogue adepte du vaudou. Le **Désigné pour Mourir** en question ayant raisonnablement cartonné au box-office, et le cinéaste n'ayant pas trop de scrupules à récidiver, l'affaire est dans le sac. Bien emballée, carrée. Illico, moins d'un quart d'heure après le début, Jake se retrouve témoin de l'assassinat d'un malfrat par un autre malfrat, l'infâme Antonio Serrano, mafioso intelligent et mangeur de spaghettis. Le jeune homme, pas vraiment coopérafif au début, doit se résoudre à témoigner devant les tribunaux. Des hommes du FBI se chargent de sa sécurité. Ou plutôt de son silence éternel car ce sont tous des ripoux, des tueurs à la solde du milieu. Dans sa fuite, Jake rencontre un autre flic, Mace Ryan, un tenace, un pugnace, un dur qui ne vit que pour envoyer Serrano derrière les barreaux. Mais au-delà de Serrano, un autre truand tire les ficelles, Kinman Tau, un des seigneurs du Triangle d'Or, redoutable combattant, trafiquant machiavélique... Devenu flic un peu malgré lui, Jake, désormais allié de Mace Ryan, engage contre les dealers une véritable bataille rangée.

La baston, c'est la raison même d'exister de **Rapid Fire** ; ça se bat non-stop, ça flingue à tout va. Impossible de dresser un bilan exhaustif : le nombre des cadavres fluctue d'une vision attentive à une autre plus distrète. Qui est le principal instigateur de cette hécatombe ? Dwight Little et Brandon Lee ont vu, revu, décortiqué tous les récents thrillers de Hong Kong mêlant habilement arts martiaux et gunfights. **Rapid Fire** se plie en douze pour en restituer l'incroyable énergie, la violence savamment orchestrée, extrême, débordante. Et aussi les cascades voyant les protagonistes partir dans des sauts à briser tout le mobilier. Les belligérants tirent les uns sur les autres un révolver dans chaque main, à bout portant, vident leur chargeur, bondissent, retombent sur le sol, brisent du contreplaqué au ralenti...

La vraisemblance ? Peu importe. Seul le spectacle compte. Evidemment, Dwight Little n'est pas John Woo, le ténor du thriller made in Hong Kong, mais il a compris la leçon au terme de l'étude minutieuse d'un paquet de films chinois, à commencer par le très destroy **Héritier de la Violence**. Avec Brandon Lee justement. Il peut ainsi tirer **Rapid Fire** de l'ornière des films d'action américains routiniers, laborieux, calqués sur les séries télé. D'un village de trafiquants de drogue dans le Triangle d'Or aux rails du métro de Chicago en passant par un restaurant italien et une buanderie industrielle, Dwight Little varie aussi les décors. Une chose ne varie pourtant pas dans **Rapid Fire** : les clichés liés aux personnages. Ce sont tous des stéréotypes ambulants. Le Chinois perfide, suave et sadique, le mafioso tiré à quatre épingles, mangeur de pasta et protégé par des sbires patibulaires, le flic incorruptible sacrifiant tout pour arriver au but, les agents du FBI ripoux, la femme flic toute mignonne et téméraire... On ne coupe donc pas aux archétypes. Mais ils font aussi partie intégrante de ce jeu de massacre, de ce bonheur constant à flinguer, à démolir, à fracturer bras et jambes, à dessouder les vertèbres cervicales. **Rapid Fire** n'est probablement pas un grand film, mais il vaut mille fois mieux qu'un **Arme Fatale 3** par exemple.

■ Marc TOULLEC ■

BRANDON LEE

Né des amours de Bruce Lee et d'une Américaine d'origine suédoise, Brandon Lee entend bien se forger un prénom. Pas question de pantoufler dans les lauriers de papa, pas question de l'imiter ou de pleurnicher un lourd héritage... Non, le fils Lee se destine à une tout autre carrière.

■ *Brandon Lee à l'entraînement, histoire de s'échauffer avant la baston* ■

Quel comportement adoptez-vous vis-à-vis de votre père ? Il ne doit pas être aisé de porter le nom d'un véritable mythe...

J'avais six ans lorsque mon père est mort. Evidemment, j'aimerais marcher sur ses traces, mais cela ne signifie pas non plus que je dois reproduire tout ce qu'il a fait, essayer de tourner le même genre de film, essayer de retrouver le même impact auprès du public. Je ne désire nullement jouer les duplicata ; sans doute par peur du ridicule. Attention, ce n'est pas pour autant de l'irrespect. Je suis tout simplement une autre personne, quelqu'un de différent. Mais en termes de carrière, je serais bien sûr heureux d'accéder à la même notoriété que mon père. Plusieurs choses nous distinguent. D'abord, il était un artiste martial avant d'être un comédien ; c'est d'ailleurs lui qui le disait. Cela n'a rien de méprisant vis-à-vis de ses qualités d'acteur, mais il basait tout son jeu sur les arts martiaux. Je pense être à l'opposé : un comédien tout d'abord et, seulement en deuxième position, un combattant. Je souhaite ardemment combiner le mieux possible arts dramatique et martial, pouvoir apporter quelque chose de neuf au genre. J'espère aussi amener au cinéma américain cette manière de chorégraphier les combats propre au cinéma de Hong Kong, particulièrement dans les films de Jackie Chan. J'ai énormément de respect pour lui.



■ *Muscles bandés et pétoire fumante : du* ***Rapid Fire*** *tout craché* ■

Des producteurs malins ne vous auraient pas offert de reprendre le rôle de votre père dans une quelconque biographie ?

Récemment, on m'a demandé d'incarner Bruce Lee dans **Dragon : A Life of Bruce Lee**, mais j'ai refusé. J'étais mal à l'aise devant cette offre un peu malsaine selon moi. Je ne me voyais vraiment pas jouer le rôle de mon propre père. Cette proposition était un peu morbide. C'est régulièrement que l'on me propose biographies et documentaires. J'ai un peu la trouille de dire oui, de m'engager là-dedans. Vous pourriez remplir un hangar avec tous les films, livres et revues consacrés à la vie de mon père, à sa légende. Peut-être que plus tard dans ma carrière, lorsque j'aurais une image qui m'est propre et une réputation forte, je lui rendrais hommage. Pour le moment, j'ai 28 ans, et du temps devant moi.

A Hong Kong, vous avez tourné un film qui utilisait pour sa promotion l'image de votre père, *L'Héritier de la Violence*...



Je n'ai tourné que ce film à Hong Kong, mon premier film. Une drôle d'expérience et un travail qui n'a vraiment rien à voir avec ce qui se fait aux Etats-Unis. Sur le plateau de **L'Héritier de la Violence**, l'anarchie était de règle. Le tournage se déroulait au jour le jour, à l'aveuglette. Le matin, le réalisateur arrivait sur le plateau sans n'avoir rien préparé. L'improvisation guidait tout le travail, y compris celui des comédiens souvent parallèlement engagés sur d'autres films. C'était vraiment bordélique. De même, la sécurité des cascadeurs et acteurs n'était pas une préoccupation majeure comme aux Etats-Unis. Ce qui fait que des accidents survenaient régulièrement. Je suis surpris que **L'Héritier de la Violence** ne soit pas aussi mauvais que son tournage fut éprouvant. Après ce film, j'ai figuré dans une production allemande, **Laser Mission**, un truc épouvantable dont je ne suis pas très fier. Je préfère oublier.

Après quoi, il y a eu *Dans les Griffes du Dragon Rouge* dont votre partenaire, Dolph Lundgren, ne dit pas grand bien...

Dolph Lundgren n'aime pas le film ? Je ne comprends pas pourquoi, ce fut une expérience enrichissante pour moi. Dolph, un type décidément très gentil, et moi nous sommes très bien entendus. J'aime bien **Dans les Griffes du Dragon Rouge** car il renverse les règles. Ce n'est pas moi, mais Dolph Lundgren le grand spécialiste de culture orientale, japonaise. Mon personnage ne rêve que d'une affectation à Malibu. Travailler en tant que flic à Little Tokyo ne lui plait guère. Il aurait préféré un quartier plus branché, plein de boîtes de nuit. Mon personnage n'a décidément rien en commun avec les héros asiatiques classiques. Dans **Dans les Griffes du Dragon Rouge**, le Chinois, c'est Dolph Lundgren !

Par contre, dans *Rapid Fire*, le Chinois, c'est bien vous !

Rapid Fire est une chance pour moi. J'aurais pu tourner dans de petites productions fauchées, mais heureusement, le producteur Robert Lawrence a vu **L'Héritier de la Violence**. Il a aimé le film, constaté mon potentiel. Ensemble, nous avons rassemblé des idées pour bâtir une histoire. La *20th Century Fox* s'est rapidement porté acquéreur du projet. Il est vrai que mon nom nous a facilement ouvert les portes. **Rapid Fire** est donc un film spécialement écrit pour moi. J'ai pu y introduire des éléments biographiques à peine déguisés, comme le regret de ne pas avoir davantage connu mon père. Dwight Little a, lui aussi, beaucoup apporté au film. Au départ, il craignait que mon anglais soit douteux. Il avait donc quelques réserves, mais dès qu'il a su que j'avais passé ma jeunesse à Pacific Palissades, en Californie, tout a changé ! Dwight Little ne connaît rien aux arts martiaux, mais sait parfaitement leur conférer un rythme, une efficacité. Contrairement à beaucoup de réalisateurs de Hong Kong, Dwight Little arrive tous les matins sur le plateau avec un plan de travail très précis ; il ne laisse guère de place à l'improvisation. En ce qui concerne les combats, j'ai balisé le terrain en compagnie de Jeff Imada. Il avait quinze ans et moi dix lorsque nous nous sommes connus à l'Académie des Arts Martiaux de Marina Del Ray. Nous avons accordé une grande place à la logique dans les séquences de combat de **Rapid Fire**. Pas question de montrer des mafiosi faisant du kung fu comme on le voit souvent au cinéma ! Pour plus de crédibilité, j'ai effectué moi-même la plupart des cascades. Une préparation minutieuse et un story-board évitent les pépins. Mais, selon moi, les combats ne doivent surtout pas être bidouillés au montage. A force de couper ici et là, on finit par ne plus savoir qui frappe qui. C'est pourquoi, dans **Rapid Fire**, les séquences d'action renvoient aux films de Hong Kong de ces dernières années, les films de John Woo par exemple. Les scènes d'action y sont réellement novatrices ; le cinéma américain devrait en tirer profit, s'en inspirer pour ne pas sombrer dans la routine.



■ *Une virtuosité technique digne de papa* ■

La routine, c'est pourtant, et souvent, le lot des films d'arts martiaux...

Malheureusement. Les producteurs, souvent les spectateurs même, ont des idées très arrêtées sur le cinéma d'arts martiaux. Voilà pourquoi il possède aujourd'hui une image très peu enviable due à vingt ans de mauvais films. Les histoires sont souvent les mêmes, les personnages rudimentaires... L'imagination fait cruellement défaut au genre. Mais, en fait, les arts martiaux ont un potentiel énorme pour qui ne veut pas les enfermer dans un carcan, dans la médiocrité. On peut raconter des tas d'histoires avec les arts martiaux, même des histoires d'amour. C'est stupide de toujours faire du héros un surhomme invulnérable, invincible, qui décime des centaines d'adversaires et accomplit des exploits complètement délirants. Jake, mon personnage dans **Rapid Fire**, n'est pas Van Damme ou Arnold Schwarzenegger. D'ailleurs, je ne suis pas un culturiste. Le public n'aurait pas compris. Gonflette et arts martiaux n'ont rien à voir l'un avec l'autre. Toutefois, je souhaite de ne pas devenir un spécialiste cinématographique du kung fu, je ne veux pas de cette étiquette. Pour le moment, je me lance dans cette carrière surtout grâce à un nom. Mais, dès que j'aurai fait mes preuves, j'espère bien changer de registre, montrer que je suis aussi un comédien.

Vous savez vraiment vous battre ?

Vous voulez que je vous fasse une démonstration ?!!!

■ Propos recueillis et traduits par **Marc TOULLEC** ■

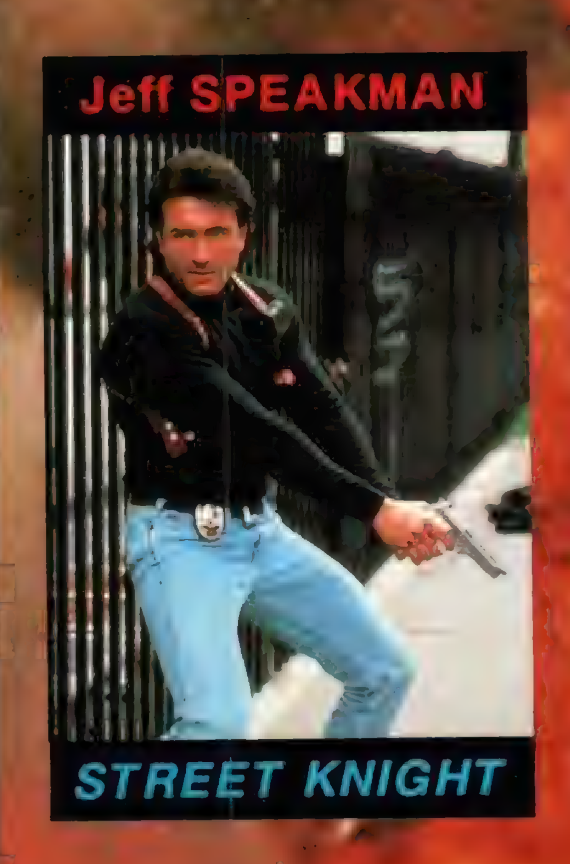


■ *Moto, cuir, jean : le karatéka nouveau est arrivé* ■

Des Homme

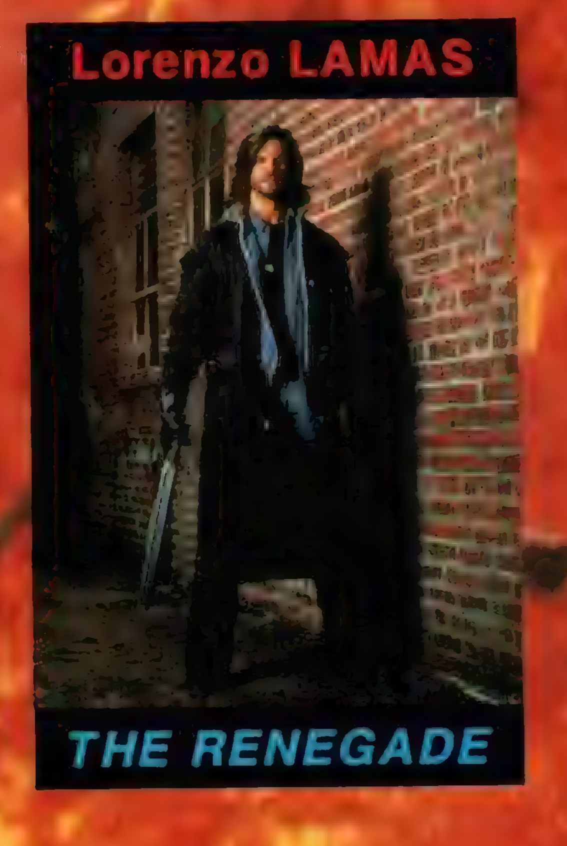
Ils cognent, ils tirent, ils défendent la veuve, l'orphelin et les opprimés, ils sauvent leur pays d'une menace terroriste, ils (se) font justice... Le cinéma n'existerait pas sans ces Zorro, ces justiciers passés maîtres dans l'exercice des arts martiaux et du maniement du flingue. Patriotes, menés par un esprit boy-scout, bombant le torse, bandant les biceps, interdits de trépas au terme de l'aventure, convoités par les femmes, les hommes d'action assument leur fonction et leur contrat à 100 %...

Jeff SPEAKMAN



STREET KNIGHT

Lorenzo LAMAS



THE RENEGADE

s d'Action


Steven SEAGAL
PIEGE EN HAUTE MER


Dolph LUNDGREN
JOSHUA TREE


Sasha MITCHELL
KICKBOXER 3









1 - Jake Barrett (Jeff Speakman) : la position du flic sur la défensive.

2 - Une petite bagarre de rue pour s'échauffer...

3 - Barrett sur le terrain : un cadavre parmi tant d'autres...

4 - Jake Barrett et ses clés à molette. Mieux que le nunchaku ?

Des Hommes d'Action



Adepte du kenpo dans L'Arme Parfaite, Jeff Speakman, taillé comme un personnage de bande dessinée, choisit pour son deuxième film de battre le fer tant qu'il est chaud. Entre le marteau et l'enclume, il s'interpose dans une violente guerre des gangs...

■ Recalé de **Kickboxer**, Jeff Speakman prend sa revanche sur Van Damme dans **L'Arme Parfaite**, un petit thriller très conventionnel dont le script pille à peu près tout ce qui s'est fait dans le genre depuis ses origines. Les spécialistes saluent les qualités martiales et sportives de Speakman, jugent son jeu très convenable et affirment que son avenir est assuré. **Street Knight** va-t-il le hisser plus haut sur le podium bien surpeuplé des ténors de la castagne ? Au vu du tournage chaotique du film, de la décision de la production à retourner des scènes capitales totalement ratées au premier essai, **Street Knight** limite les chances de Jeff Speakman de grignoter des parts de marché à ses concurrents. Sympathique, intelligent, mais de mentalité très boy-scout, érudit en matière de philosophie orientale, diplômé de psychologie, grand amateur d'art plastique et d'esthétique en général, Jeff Speakman mise pourtant beaucoup dans ce thriller made in *Cannon*, la boîte qui, sous l'impulsion de son ancien boss, le mogul mégalomane Menahem Golan, a lancé Van Damme, Michael Dudikoff, et fait reluire le blason de Chuck Norris. *"Lorsqu'on vous pose des objectifs clairement définis et qu'on s'y tient dans l'intégrité et la discipline, rien ne peut vous arrêter. Je désire incarner des personnages d'honneur, dignes. Je ne crois pas aux héros sombres, intérieurement torturés, à la violence répondant simplement à la violence, même si l'application de celle-ci, uniquement en dernier recours, est parfois nécessaire. Il faut se défendre, défendre les siens, son honneur et ses principes"* dixit un Jeff Speakman quelque peu candide dans ses déclarations. Ce nouveau personnage, Jake Barett, lui présente sur un plateau un héros comme il les aime...

■ Suite à une bavure dans les rues de Los Angeles, le flic Jake Barett se retire du business. Il travaille désormais dans le cambouis d'un garage situé dans une zone peu sûre de la mégalopole. Un job peinard. Mais pendant que Jake remplace les bielles et répare les carburateurs, la guerre des gangs sévit à quelques kilomètres de là. Les Latin Lords et les Blades étaient pourtant à deux doigts de décréter la paix lors d'une réunion pacifique, mais une bande organisée dirigée par ce cinglé de Franklin ouvre le feu sur les négociateurs. La police, qui ne voit évidemment pas plus loin que le bout de son nez, incrimine immédiatement les Latin Lords, coupables tout désignés vu que les victimes sont des Blades. En fait, un témoin gênant, l'adolescent Carlos Sanchez, connaît le visage des assassins. De peur, le gosse se terre. Alors que tout le quartier menace de s'embraser, la jolie sœur du fuyard, Rebecca, apprend que Jake Barrett est un ancien flic. Elle lui demande de l'aider, mais le mécano refuse dans un premier temps. La tension croissant et Rebecca se faisant de plus en plus pressante, Jake revient sur sa décision. Il renoue avec un vieux pote toujours flic, se documente sur les gangs rivaux de cette partie de Los Angeles, rencontre Blades et Latin Lords... Mais Franklin, un policier ripoux bardé de décorations, flaire les ennuis : Jake Barett devient un gêneur. Il faut naturellement le mettre entre quatre planches, mais la cible se rebiffe, abat quelques tueurs venus le refroidir, empêche les criminels de faire main basse sur une cargaison de diamants...



■ *Jake Barrett, un ex-flic devenu mécano, ressort sa pétoire pour mettre de l'ordre dans la guerre des gangs* ■

■ *"Je voulais une histoire urbaine, celle d'un homme qui revient dans le quartier de son enfance pour s'apercevoir que tout s'est modifié de façon dramatique.* ***Street Knight*** *conte l'histoire d'un flic tombé en disgrâce et qui doit tout faire pour revenir, pour se prouver à lui-même qu'il vaut encore quelque chose. Il se retrouve à travers les gamins qu'il rencontre dans la rue"* explique Mark DiSalle, un monsieur habitué du cinéma d'arts martiaux. Il a plus ou moins dirigé Van Damme dans le premier **Kickboxer**, vaguement produit **Bloodsport**, **Coups pour Coups**, et c'est lui qui s'en est allé vendre **L'Arme Parfaite** à *Universal* convaincu par l'argument choc *"J'ai fait Van Damme, je peux faire Jeff Speakman"*. Les résultats assez médiocres du film lui ont valu un séjour écourté dans le grand studio. Véritable girouette tentant sa chance un peu partout, Mark DiSalle entraîne aujourd'hui le Belge Emmanuel Kerwin (importé aux Etats-Unis par Menahem Golan) pour les besoins du polar **Forced Agression**. *"****Street Knight*** *fait moins appel aux arts martiaux et aux sentiments que* ***L'Arme Parfaite****. Le héros est seul contre tous. Il doit se surpasser pour vaincre. Nous avons ici une situation réaliste complètement inédite à l'écran"* continue DiSalle, ne doutant de rien. En fait de situation inédite, **Street Knight** n'invente ni le fil à couper le beurre ni le flingue à punir les méchants.

■ Mark DiSalle se contente de produire **Street Knight** et laisse le soin à Albert Magnoli de mettre en scène. Albert Magnoli, le mercenaire convoqué par Sylvester Stallone pour pallier à la défection de Andrei Konchalovski sur le tournage de **Tango & Cash**. *"Il a donné au film davantage de punch. J'aime également le style qu'il a donné à* ***Purple Rain****. C'est exactement le visuel, le look que je recherchais pour* ***Street Knight****"*. Les mauvaises langues bien renseignées diront simplement que Prince porte la responsabilité entière de **Purple Rain** et que le metteur en scène obéissait servilement aux doléances autoritaires de la rock-star. *"J'ai tout d'abord analysé le scénario et l'environnement dans lequel se déroule l'histoire. Tout* ***Street Knight*** *est rempli de surfaces dures, de murs froids, de lumières travaillées de façon à créer une atmosphère aussi réaliste, crédible que possible"*. En matière de réalisme, Albert Magnoli est servi. En plein tournage dans les quartiers les plus chauds de Los Angeles, il échappe de peu aux fameuses émeutes de avril dernier. Deux jours après le déménagement de l'équipe sur un nouveau plateau, l'endroit subit la fureur des gangs. Implanté à l'autre bout de Los Angeles, le staff du film doit néanmoins cesser le travail pendant 48 heures. Prudentes, les autorités de la ville ne renouvellent pas immédiatement le permis de tourner. Albert Magnoli et Mark DiSalle se rabattent aussitôt sur des intérieurs en studio. *"Lorsque les émeutes se sont déclenchées, nous avons vu à la télévision certaines des situations mises en scène dans* ***Street Knight****. C'était vraiment étrange, troublant de voir à quel point nous approchions la vérité"* termine le réalisateur. Plus malin, il aurait, à l'image de ce goupil de Roger Corman, envoyé une équipe-kamikaze filmer l'embrasement de la Cité des Anges pour, au stade du montage, intégrer ces images spectaculaires, forcément crédibles, au reste du film. Jeff Speakman, redresseur de torts castagnant au beau milieu des émeutes, cela n'aurait pas manqué de piquant.

■ **Cyrille GIRAUD** ■









1 - Look de "biker" pour Lorenzo Lamas dans ***Final Round*** *: bandeau, rasage douteux... Il n'en faut pas plus.*

*2 - Tyler Verdicchio : la proie fatale dans un jeu mortel à usage très privé (****Final Round****).*

*3 - Reno Raines séjourne brièvement derrière les barreaux (****The Renegade****).*

*4 - Reno Raines : il n'a besoin de personne en Harley Davidson (****The Renegade****).*

Lorenzo LAMAS dans *Final Round* & *Renegade*

Entre soap-opera niaiseux et kickboxing conventionnel, Lorenzo Lamas cherche à se placer. Contrairement à beaucoup de ses confrères, il ose dévoiler la face cachée de l'héroïsme. Ce qui ne l'empêche pas, dans **Final Round** et *The Renegade*, de vendre chèrement sa peau...

Fils de la très glamoureuse Arlene Dahl et du latin lover Fernando Lamas, Lorenzo Lamas est la tête pensante, le cérébral du film de kickboxing. Soucieux de sortir du troupeau des bêtes qui cognent dur lorsqu'on leur marche sur les pieds, il joue autant l'épaisseur psychologique que la brutalité. Dans **Kickfighter/Night of the Warrior**, il refuse jusqu'au bout de remonter sur le ring sous la pression d'un gangster. Dans **Final Impact**, il dévoile le côté sombre du champion sur le déclin : alcoolo, irascible, mauvais coucheur. Et gérant d'un night club ! Il accepte de former un jeune kickboxer, rend l'âme dans un combat clandestin sordide... Mais toute la carrière de Lorenzo Lamas, une super-star pour la communauté hispanique aux Etats-Unis, ne verse pas dans le même défaitisme. Après une apparition dans **Grease** et un emploi de bellâtre gominé et dansant dans **Body Rock**, il se place dans la mouvance de **Rambo** avec la série des **Snake-Eater**, trois films qui content les aventures d'un policier, ancien d'un corps d'élite des Marines, dont les parents ont été assassinés. La trilogie faisant un malheur en vidéo chez l'Oncle Sam, Lorenzo Lamas s'oriente vers le film d'action de série B consommable. Dans **The Killing Street**, il part pour Beyrouth où il incarne le frère (presque) jumeau d'un Michael Paré qui viendra le tirer des griffes de dangereux terroristes, arabes bien sûr. Dans **Le Maître d'Arme/The Swordsman**, il figure la réincarnation d'Alexandre le Grand, un flic très valeureux dans les combats à l'épée. Bosseur, Lorenzo Lamas tourne beaucoup. Parallèlement à **Final Round** et à la série télé ***The Renegade***, il prévoit pour 1993 **C.I.A. Code Name : Alexia** (un rôle d'agent de la CIA) et **Bounty Tracker** (un personnage de chasseur de prime aux trousses de l'assassin de son frère). Sportif accompli, ceinture noire de karaté, spécialiste du Tae Kwon Do, passionné de moto, coureur automobile, porte-parole international de la Fédération Américaine de volley-ball (rien que ça), le comédien participe même étroitement à une vidéo pseudo-documentaire conseillant le brave citoyen sur sa propre sécurité, **Self Defense Workout**. Cette marchandise douteuse part évidemment comme des petits pains au pays de la vente libre des armes à feu.

Lorenzo Lamas se montre très satisfait de **Final Round**, une réalisation George Erschbamer, un bon pote : les trois **Snake-Eater**, deux autres séries B (**Drugs Buster, His Law**)... Le comédien et le metteur en scène s'entendent à merveille. Lorenzo Lamas aime travailler en famille. Impossible de le séparer de son épouse, la très belle et très grande Kathleen Kinmont qui partage la tête d'affiche dans tous ses films depuis leur mariage. Elle est évidemment de la fête dans **Final Round**, un mixte entre **Running Man** et les arts martiaux tels que les pratiquent les kickboxers. L'intrigue se situe dans un futur vague. Dans cette société délabrée, le tout puissant Delgado organise Le Jeu, un divertissement d'un genre spécial. Il capture quelques robustes gaillards, les jette dans un complexe industriel en ruines où une ligne à haute tension empêche toute évasion. Là, les prisonniers servent de gibier à un détachement de tueurs professionnels. Capturés, Tylor Verdicchio (Lorenzo Lamas), sa conquête toute chaude, Jordan (Kathleen Kinmont), et Trevon, un ancien joueur de football américain, sont les candidats involontaires du Jeu retransmis auprès d'une clientèle très spécialisée par des caméras de télévision. Les règles sont d'une simplicité enfantine : sauver sa peau. Cela consiste à éviter cinq chasseurs, cinq psychopathes parfaitement équipés et dotés de casques portant des caméras relayées par satellite. Comme de coutume, le gibier finit par vaincre le chasseur...

Un rien de **Predator**, un désir de recréer un environnement à la **Terminator 2/Black Rain** (!), ces Jeux sans Frontière pour nantis avertis donnent évidemment à Lorenzo Lamas la possibilité de pratiquer ses chers arts martiaux. Maqués à une science-fiction de récupération (entendez par là, l'usage de terrains vagues et d'immeubles tombant en morceaux), ceux-ci cherchent un nouveau souffle, un autre terrain que le très employé ring. Pour satisfaire les amateurs qui ont le coup d'œil attentif et critique, Lorenzo Lamas demande à une pointure, Ian Jacklin (le cinquième meilleur kickboxer au monde) de lui infliger une petite correction. Quelques plaies plus tard, il prend bien sûr une saignante revanche.

"Un chasseur de primes sur une Harley Davidson". Lorenzo Lamas situe ainsi Reno Raines, son personnage dans la série télé ***The Renegade***. Objectif : créer un western contemporain ! Reno Raines est ainsi le cow-boy motorisé, redresseur de torts de service. Flic à Las Vegas, il tombe pour être injustement accusé de l'assassinat du meurtrier de son père. Afin d'éviter les menottes, il met les voiles, bondit sur la *Harley* de papa et s'en va jouer les justiciers bannis. Il fonde une équipe de fidèles (dont Kathleen Kinmont), laquelle intervient dans chaque épisode de ***The Renegade***. *"Avec Reno Raines, j'interprète enfin le genre de personnage dont je rêve depuis toujours, un personnage qui me sort du monde clos de **Falcon Crest**"*. Dans ce soap-opera, Lorenza Lamas n'a, en effet, qu'à faire preuve d'une sophistication artificielle, d'un côté suave peu mémorable. Son rôle, Lance Cumson, l'enferme de plus dans des intérieurs bourgeois d'où il ne peut s'évader. Douloureux et frustrant pour un comédien qui aspire à du mouvement, à du sport, à des poussées d'adrénaline. *"Je possède désormais la maturité nécessaire à **The Renegade**, une série qui me confère une responsabilité que je n'ai encore jamais eue. **The Renegade** me satisfait aussi dans la mesure où je peux exploiter toutes mes connaissances concernant les arts martiaux, des disciplines que je pratique depuis treize ans maintenant"*. Western, moto, faux-coupable, justicier, arts martiaux... ***The Renegade*** constitue une aubaine pour Lorenzo Lamas, la chance de quitter le créneau kickboxing, de composer des héros moins spécifiques, des héros dans la grande tradition du cinéma américain.

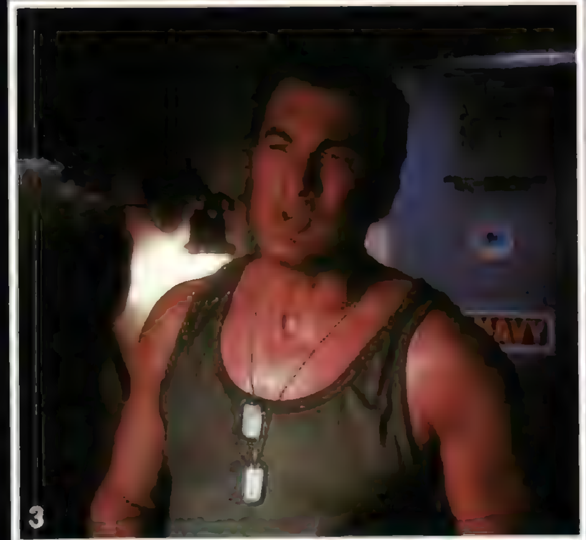


*Tyler Verdicchio (Lorenzo Lamas) contre Trevor (Clarck Johnson) : un tour de ring pour faire connaissance (**Final Round**)*

Emmanuel ITIER









1 - Casey Riback (Steven Seagal) forcé de remprendre du service, mais ses réflexes ne sont pas émoussés.

2 - Deux armes au poing : le désir d'en donner plus.

3 - Impassible, monolithique, Steven Seagal ou le sauveur providentiel de la démocratie.

4 - Ryback, médaillé, en tenue de cérémonie. L'uniforme sied bien à Steven Seagal.

Des Hommes d'Action

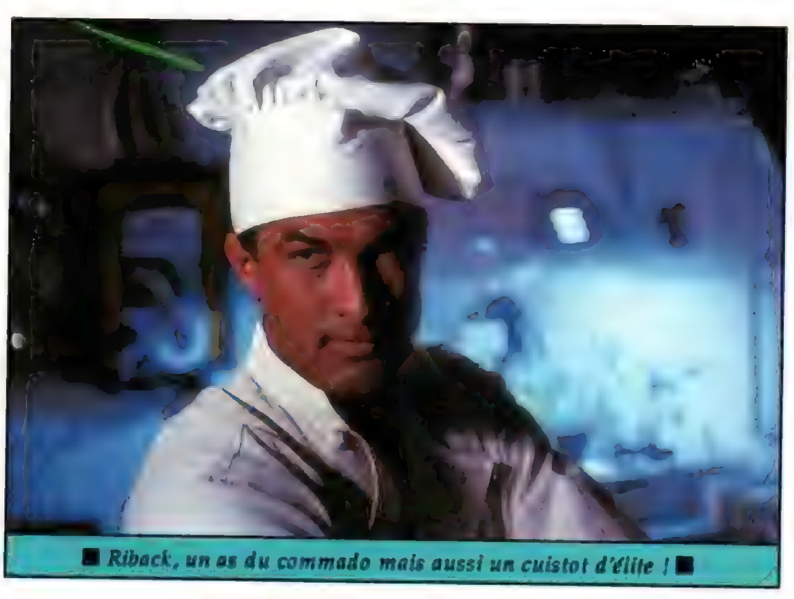


Flic sevré au bitume et à l'asphalte jusqu'à présent, Steven Seagal change d'air. Loup de mer et cuistot, il joue à cache-cache dans un immense navire de guerre avec une cohorte de mercenaires super équipés. L'enjeu : quelques charges nucléaires et une bonne place au box-office...

■ Steven Seagal jubile. De vedette, il passe au rang de star avec le succès américain de **Piège en Haute Mer (Under Siege)**, le film qui l'installe pas loin d'Arnold Schwarzenegger et qui lui permet de semer pour un bail le père Van Damme. Un film gagnant donc, ce **Piège en Haute Mer**. Et une production qui renoue avec les frasques dévastatrices d'un **Piège de Cristal**. Mais ici, la version est maritime. C'est simple ; on se croirait dans un produit Joel Silver, destructeur, violent, où l'on ne mégote jamais sur les effets pyrotechniques et les cadavres. Combien de macchabées au compteur ? Les relevés en dénombrent entre 90 et 100 dans **Piège en Haute Mer**. Estimable. Et tous, ou presque, sont à mettre à l'actif de Steven Seagal !

■ Après avoir nettoyé les rues des mégalopoles américaines de la racaille qui y prospérait dans **Nico, Echec et Mort, Désigné pour Mourir** et **Justice Sauvage** (vrai film facho, mais euphorisant), Steven Seagal inhale les embruns du grand bleu et les vapeurs de ses fourneaux. Oui, le grand Steven mitonne les repas de l'équipage de l'USS Missouri, un bâtiment de guerre de la Navy. En fin de parcours, cet impressionnant rafiot fait route vers son ultime destination, le port où il sera désarmé pour être remorqué vers un cimetière de bateaux. Mais, pour l'heure, 2400 personnes s'y activent encore. Parmi eux donc, Casey Ryback (Steven Seagal), cuistot du bord. Excepté le Commandant Adams, tous ignorent son véritable passé. Taciturne, Ryback comptait il y a longtemps parmi les meilleurs éléments des commandos de Marines. Maintes fois décoré pour sa bravoure, il crapahute, au Vietnam, au Moyen-Orient et à Panama. Lassé de la guerre et de violence, Ryback s'est aujourd'hui réfugié dans une cuisine, espérant couler une paisible existence jusqu'à la retraite. Mais le hasard veut que celui-ci reprenne les armes, renoue avec les hauts faits guerriers d'autrefois. En fait, une escouade de mercenaires menée par deux ex-militaires, William Strannix (Tommy Lee Jones) et Krill (Gary Busey), envahit l'USS Missouri. Leur mission : détourner l'arsenal nucléaire du navire. Tout aurait dû se dérouler sans pépin, mais c'était sans compter sur la présence de Ryback.

■ *"Casy Ryback est très différent de tous les personnages que j'ai interprétés jusqu'à présent. Il se moque éperdument de son apparence, de son look. Il n'a aucun goût, aucun style. Lorsque le Président des Etats-Unis visite l'USS Missouri, il ne revêt même pas un uniforme. Toute sa vie d'adulte, Ryback l'a passée dans la Marine. Dans les opérations de commando, il était le meilleur. Au fil des missions, il a vu et fait des choses qu'il préfère oublier. Seul le Capitaine du cuirassé connaît son passé. C'est d'ailleurs cet officier qui lui permet de trouver un emploi calme en attendant la retraite. Le Commandant Adams est également le seul homme que Ryback respecte encore dans la Marine".* Steven Seagal prend très à cœur ce rôle, en rupture avec les flics dont il a fait jusqu'ici son pain quotidien. Dans **Piège en Haute Mer**, le comédien prend du recul par rapport à son image de dur en coiffant la même toque que Paul Bocuse. Mais cela ne dure pas longtemps. Selon le vieil adage, "Ne réveillez pas un fauve qui dort", Ryback renoue avec le bon vieux temps en une fraction de seconde. Et là, Steven Seagal surpasse cette même image, décanille les vilains façon Rambo dans les rizières. A l'image du bricoleur McGyver, Ryback détourne assez astucieusement une batterie de casseroles de son usage classique pour la bidouiller en piège mortel !


■ Riback, un as du commando mais aussi un cuistot d'élite ! ■

■ *"Cette histoire fonctionne comme une partie d'échec. On dispose d'une aire bien délimitée où vous placez les pièces. Si vous en bougez une, l'adversaire n'a pas d'autre choix que de vous imiter. Pour cette raison,* ***Piège en Haute Mer*** *s'impose à la fois comme une lutte mentale, physique et spirituelle entre un homme secret mais extrêmement efficace et deux criminels très intelligents"* continue le comédien. **Piège en Haute Mer** tient là une de ses grandes qualités : l'affrontement jubilatoire entre le méchant numéro 1 et le héros en tablier. Un bon salaud faisant souvent un bon film, le réalisateur Andy Davis (qui avait déjà dirigé Seagal dans **Nico**), entre deux scènes explosives et bruyantes, veille ainsi à ce que le combat ne dérape pas dans la caricature et les artifices habituels. *"La relation entre Strannix et Ryback m'a réellement motivé. Les deux hommes composent en fait les deux facettes de la même personnalité. Parallèlement, ils constatent que leur existence entière a été contrôlée, manipulée par d'autres, par un pouvoir bien plus puissant qu'eux. Contrairement à son adversaire, Ryback respecte néanmoins son pays. Strannix en est conscient, il lui dit d'ailleurs : "Toi, tu as la foi. Ce n'est pas mon cas".*

■ A ce méchant brillant au point de vue intellectuel, il fallait un interprète à la hauteur, un comédien rodé à tous les registres. C'est Tommy Lee Jones, que l'on a récemment vu suave, comploteur, les cheveux blonds et bouclés dans **JFK**. *"Strannix est un monstre engendré par ses employeurs, l'armée et les services secrets. A travers le monde, il se porte coupable d'actes atroces. Son alibi : la Raison d'Etat ! Il lui faut maintenant payer le prix de ses agissements".* Comme pour reculer l'heure du châtiment, se sachant perdu, Strannix envoie des essains de mercenaires dans la ligne de mire de Ryback, lequel, aussi invulnérable qu'un Stallone au sommet de sa gloire, traverse paisiblement les rideaux de balles. Un certain Krill le seconde dans l'assaut contre l'USS Missoury. Un autre malfaisant de gros calibre qu'incarne Gary Busey, déjà trafiquant de drogue sadique, amateur de gégène dans **L'Arme Fatale**. *"Krill ressemble étrangement à ces types qui rentrent dans un bureau de poste, abattent une vingtaine de personnes uniquement parce que le train train de leur carrière professionnelle les ennuie"* ironise le comédien. Il tue donc le temps et ses contemporains.

■ Deux bons méchants, un héros invincible et restant de marbre au milieu des impacts de balles, beaucoup, mais vraiment beaucoup de morts, un navire de guerre comme champ de bataille, des vagues, du plomb, du patriotisme, un rôle féminin pour la forme et les formes... **Piège en Haute Mer** se résume à ça. A une sorte de **Piège de Cristal** sur les eaux, mené à une cadence d'enfer, dans un décor bourré de ressources. Désormais, **Die Hard 3**, prévu sur un paquebot, se voit contraint de modifier son plan de navigation.

■ **Cyrille GIRAUD** ■









1 - Wellman Santee (Dolph Lundgren), un héros du Far West en provenance de Suède.

2 - Santee dérouillé par une tigresse black, ou comment malmener une montagne de muscles.

3 - Une image classique du road-movie : le barrage des voitures de police.

4 - Santee mis à terre lors d'une arrestation musclée.

5 - Love story torride entre Santee et Rita Marek (Kristian Alfonso), une femme flic prise au piège.

Des Hommes d'Action



Dolph Lundgren, comme certains personnages de la Bible, retourne régulièrement faire pénitence dans le désert. Le sable et la poussière plein les Rangers, il a déjà connu ça dans **Le Scorpion Rouge** et **Universal Soldier**... Mais ce même sable, cette même poussière ont un passé glorieux, le western, sur lequel **Joshua Tree** compte beaucoup pour jouer la différence...

■ Si **Universal Soldier** n'apporte rien à la gloire de Jean-Claude Van Damme, Dolph Lundgren, lui, en sort grandi. Grandi d'avoir incarné un vilain comme il les affectionne, pas bavard, monolithique, mâchant quelques mots lourds de menace et arborant un faciès de granit. Non, le grand Dolph, un mec très doux, très gentil au demeurant, ne récidive pas dans **Joshua Tree**. Il est aujourd'hui le héros, le bon, celui qui redresse les torts et sauve la veuve, puis l'orphelin. Il est Wellman Santee, un ancien pilote automobile passé du mauvais côté de la barrière. Un sale coup du destin. Aujourd'hui, Santee convoie des voitures volées à travers le désert. C'est d'ailleurs là, durant un casse, qu'il se heurte, avec son complice, à un flic. Le flic meurt, le complice aussi. Et Santee porte le chapeau. Il est écroué dans une prison de sécurité maximale. Au terme de quelques mois à l'ombre, il s'évade, déboule dans un dîner très coquet, vole une voiture et prend en otage sa conductrice, Rita Marek, une jeune femme en passe de devenir shérif. Santee ne pouvait pas plus mal tomber, surtout que le Lieutenant Severance lance à ses trousses un bataillon de flics. Severance est un dur à cuir, un accro de la vieille école. Et un ripoux qui a intérêt à dégager le fugitif de la circulation. Malgré un sacré déploiement de force, Santee parvient à gagner Los Angeles. Devant le comité d'accueil monté par un "ami", il détale aussi sec, réintègre le désert. Tandis que sa prisonnière multiplie les tentatives d'évasion, l'étau se resserre inexorablement. Ce sont maintenant des hélicoptères qui le pourchassent. Mais la tension entre Santee et Marek s'étiole progressivement ; la femme-flic connaît le passé, connaît la vérité, la culpabilité de Severance et les raisons de ses efforts pour retrouver son partenaire de galère. Désormais, Santee et Rita font cause commune alors que l'heure de l'ultime affrontement approche...

■ A première vue, cette histoire de chasse à l'homme bien poussiéreuse ne casse pas trois pattes à un canard. Mais c'est fait exprès, en hommage comme on dit, pour retrouver le secret d'un cinéma d'action oublié, un peu périmé. "*Joshua Tree contient tous les ingrédients que je recherchais, un scénario qui se tient, des personnages forts qui évoluent au fil de l'action, et aussi des réminiscences des classiques du western que j'admire tant, ainsi que des traces des road-movies des années 70 comme* ***Le Guet-Apens*** *et* ***Electra Glide in Blue***". **Electra Glide in Blue** ou lorsqu'un motard de la police s'identifie à un justicier du far west ; **Le Guet-Apens** ou le polar selon Peckinpah à son zénith... "*Bien sûr, j'ai immédiatement contacté le producteur de* ***Joshua Tree*** *pour lui faire part de mon enthousiasme. A ma grande surprise, il m'a appris que ce manuscrit ne m'était au-*



■ *Santee, carabine sur l'épaule, et l'arbre de Joshua, élément indispensable à tout western qui se respecte* ■

cunement destiné, qu'il m'avait été envoyé par erreur". N'empêche que Vic Armstrong décroche le morceau et, vu son passé cinématographique, y parvient sans trop de problème. De **La Fille de Ryan** en 1970 à **Terminator 2** en passant par **Superman**, **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**, **Total Recall** et quelques **James Bond**, Armstrong possède l'une des plus éloquentes filmographies de responsable de cascades. Il est l'un des rares de sa spécialité à avoir franchi le cap, à être devenu metteur en scène à part entière. Souhaitons lui une carrière autrement plus honorable que celle de Hal Needham, arrangeur laborieux des carambolages mous de la série **Cannonbal** notamment.

■ Vic Armstrong a des ambitions autres que celles d'un mauvais froisseur de tôle. Ce qu'il envisage : toiletter le film d'action américain en mettant l'accent sur ses vertus antédiluviennes. "*Tout* ***Joshua Tree*** *s'apparente à une espèce de conte opposant des bons à des sales types. Cela implique aussi de super-voitures complètement exotiques et des poursuites automobiles sophistiquées*". Vic Armstrong semble certain de son coup, certain que son film va redonner un coup de fouet à un cinéma de divertissement pantouflard. "*Le public en a plus qu'assez de toujours payer pour les mêmes scènes d'action. Il exige non seulement une histoire excitante, mais également une façon originale de la raconter.* ***Joshua Tree*** *combine tous ces éléments, ainsi que des personnages de femmes qui ne sont pas des clichés, des victimes toute désignées*" rajoute la productrice Illana Diamant. En bref, **Joshua Tree** compte énormément sur ses grosses bagnoles et leurs dérapages pour se sortir du lot. Et, au même titre, sur son décor principal : le désert.

■ Un désert au curriculum-vitae impressionnant. Là, dans ce morceau de Californie, la poussière et la rocaille ont bien plus de gueule qu'ailleurs. "*Dès que nous sommes sortis de nos véhicules, nous avons aussitôt anticipé sur les séquences à venir. Lorsque j'ai appris que tant de chefs-d'œuvre y avaient été tournés, j'ai immédiatement compris*" explique Vic Armstrong. Des westerns bondissants et amidonnés avec Hopalong Cassidy et Gene Autry, **La Charge de la Brigade Légère**, **Gunga Din**, **La Grande Evasion** avec Bogart, **Nevada Smith** et d'autres ont visité le patelin. De quoi donner confiance à un cinéaste dilettante, même si celui-ci s'est fait la main sur quelques épisodes de la série ***Young Indiana Jones***. Pour mieux humer encore le parfum du vieux cinoche américain, Vic Armstrong plante ses caméras, pour une cascade parmi les plus secouantes du film, dans une gare minuscule réduite à sa plus simple expression : des rails à perte de vue et une baraque. C'est pourtant là que le manchot Spencer Tracy débarque en 1955 dans **Un Homme est Passé**. Encore de quoi insuffler un sentiment mêlé de fierté et de respect à toute l'équipe de **Joshua Tree**.

■ Si beaucoup sont fiers d'avoir balancé depuis des parapets des bolides dans le vide, Dolph Lundgren n'a pas démérité. Non seulement il accomplit lui-même la plupart des cascades "*pour ne pas tromper l'audience avec des doublures*", mais, de surcroît, il apprend à piloter des engins pas possibles pour se hisser à la hauteur de son personnage et ceci sous les directives d'as du volant. Rebelote : le géant scandinave s'identifie totalement au bon vieux héros de westerns traqué par un shérif ripoux à la solde d'un propriétaire terrien véreux. Pour lui, les grosses voitures dérapant sur la caillasse brûlante du désert du Nevada ne sont que des substituts aux canassons d'autrefois. De plus, le comédien porte nonchalamment la winchester sur l'épaule, posture mythique adoptée par plus d'un John Wayne, d'un Gary Cooper. "*Santee est un rebelle dans la tradition, un anti-héros qui hésite longtemps entre justice et illégalité pour finalement pencher du côté de la loi. Comme son principal protagoniste,* ***Joshua Tree*** *revient aux valeurs essentielles du cinéma américain. Il apporte un courant d'air frais à des luttes tournant inlassablement autour de terroristes, de politiciens véreux et de trafiquants de drogue*" plaide le grand Dolph. La nouveauté par le classicisme. En ces temps de retour au western, les racines mêmes du cinéma hollywoodien, le calcul des producteurs de **Joshua Tree** n'est pas une opération du hasard. Le titre du film porte déjà en lui toute une mythologie ; les "arbres de Joshua" étant cette espèce d'intermédiaire entre le cactus et l'arbre s'épanouissant là où fleurissent desesperados et justiciers étoilés, le film de Vic Armstrong trouve, par un accessoire aussi indispensable que le colt 45 rouillé et le stetson troué, un joli trait d'union entre le vieux et le recyclage du vieux. Reste à savoir si les quatre roues ont le souffle aussi long que les quatre pattes...

■ **Marc TOULLEC** ■

1

2



3



4



5



1 - David Sloan (Sasha Mitchell) contre Eric Martinez : le clou du film.

2 - Quand le kickoxing ne suffit plus pour venir à bout des vilains, David Sloan sort les pétoires.

3 - Une image antédiluvienne du genre : le drapeau américain, la foule, le ring, le coup de tatane...

4 - David Sloan et son fidèle professeur, le Chinois Xian (Dennis Chan).

5 - Quand un kickboxer interroge un maquereau...

Des Hommes d'Action



Sasha Mitchell assure fidèlement la succession de Van Damme. Kickboxer opportuniste, mais comédien valable, l'héritier du Belge moralise les coups de tatane et de poing. Ce sont les gosses des favelas qui bénéficient de ses faveurs et les maquereaux qui trinquent...

Dans le petit monde des kickboxers, des ténors de la savate, Sasha Mitchell occupe une place à part. Ses confrères du ring ne l'aiment guère. Ils l'accusent de forfaiture, de s'être attribué des mérites qu'il ne possède pas, à savoir la capacité de se battre vraiment, sans chiqué, sans vilaine coupe au montage. Vrai. Sasha Mitchell, beau gosse et ex-mannequin, n'est pas une bête de ring. Personne de ses détracteurs ne l'a vu fréquenter les hauts lieux des arts martiaux de Californie. Comme Sasha Mitchell claironne dans ses interviews que *"le kickboxing est un art, la technique venant en second"*, les fervents de la discipline montrent les dents, eux qui ont morflé pour, justement, acquérir une technique infaillible. Au-delà des querelles de vestiaires, Sasha Mitchell est un bon acteur, charismatique, musclé juste ce qu'il faut pour ne pas faire consommateur d'amphétamines. Avec sa bouille d'enfant de bonne famille, il est aussi l'interprète idéal, le jeune premier sur mesure pour soap-opera. Sa filmographie inclut ***Dallas***. Et, juste après le bouclage de **Kickboxer 3**, il récidive auprès de Patrick "Bobby" Duffy dans ***Step by Step***, un sitcom qui plairait aux belles-mères. Mais Sasha Mitchell, néanmoins sportif et connaissant la boxe pour l'avoir pratiquée dès l'adolescence, réussit à faire oublier Van Damme en reprenant la tête d'affiche de **Kickboxer 2**, suite meilleure que l'original, plus stylisée. Personne ne se plaignant de la disparition du Belge au générique vu les qualités et le charisme de son remplaçant, on demande à celui-ci de reprendre du service. Sasha ne râle pas d'avoir signé un contrat pour quelques séquelles ; les films de kickboxing, il aime ça, il en tournerait bien toute sa vie !

Naturellement, Sasha Mitchell retrouve son personnage, David Sloan, pour les besoins d'un très demandé **Kickboxer 3**. Cette fois-ci, en compagnie de son mentor et ami Xian, un Asiatique très sage, il se rend à Rio de Janeiro au moment du Carnaval en vue de participer à une œuvre de charité. Aussitôt arrivés, ils font la connaissance de Costa, un gamin des rues, et de sa superbe sœur, Lora. Tout marche au poil pour David ; il dégomme amicalement un premier adversaire, avant de se frotter au brutal Eric Martinez, champion du Brésil de kickboxing. L'Américain sort victorieux du combat, mais de justesse. Cela n'empêche nullement le manager du vaincu de l'inviter dans son club, un endroit torride où David croise le regard d'une danseuse folklorique. La fille est irrésistible, mais les intentions de l'hôte, Lane, pas claires du tout... Sous couvert de sa boîte et de son gymnase, celui-ci dirige une organisation criminelle spécialisée dans le marché sexuel. Il fournit notamment des mineurs à des clients vicelards, de gros porcs adipeux et libidineux. Des types charmants quoi. Et l'affreux Lane a des vues sur Lora. Aussitôt désirée, elle est kidnappée par les sbires du malfrat.


David Sloan (Sasha Mitchell) : le muscle avantageux et tatoué

Alertés par le jeune Costa, David et Xian informent la police de la disparition. Evidemment, les flics expriment ouvertement leur impuissance car des milliers de femmes se volatilisent tous les jours. Déterminés, les deux hommes mènent eux-mêmes l'enquête ; ils filent tout droit dans les bordels de Rio, ce qui n'est pour plaire à leurs gérants, lesquels délèguent quelques malabars pour les dissuader de poursuivre leur petite investigation. David en profite pour s'échauffer, se dérouiller les muscles, fracturer quelques mâchoires et bras. Efficace quand il ne le faut pas, la police les coffre et c'est l'infâme Lane qui les en sort. Fier de cette bonne action, le salopard propose aux libérés un marché : la victoire assurée d'Eric Martinez contre une jolie somme. Refus catégorique. Illico, David et Xian reprennent l'enquête, nantis cette fois-ci d'une bonne piste, le maquereau Branco. Ce dernier ne se précipite évidemment pas dans les bras du kickboxer. Après avoir décanillé quelques uns de ses hommes à l'aide d'un pistolet semi-automatique plus radical que les coups de latte qui lui sont plus coutumiers, David retrouve le proxénète dans un endroit incongru, l'opéra. Branco passe à table et balance Lane. Avant que le justicier ne rapplique, il a cependant le temps de planquer Lora. Résultat : David bénéficie du statut peu enviable de prisonnier. Désormais, il ne peut refuser un combat contre cette enflure de Martinez, surtout que l'enjeu se nomme Lora. Mais Lane, rusé, impose à l'Américain un entraînement à essoufler un spartiate. Nager des journées entières, courir sous une température caniculaire... David Sloan finit cette "mise en forme" dans un état lamentable, plus que naze. C'est désormais une épave qui ne tiendra jamais un round face à son adversaire. Miraculeusement, Xian intervient. Grâce à une préparation de son cru à base de plantes médicinales, le petit Chinois retape son protégé en quelques jours. Le jour du combat, David inflige une sévère correction à Martinez, lequel n'a pourtant pas lésiné sur les coups bas. Lane, quant à lui, a perdu jusqu'à sa chemise dans les paris, mais détient toujours Lora, ainsi qu'une foule d'autres jeunes femmes. David accepte de lui restituer ses gains contre une libération des otages, mais Lane est décidément trop vicieux...

Le scénario de **Kickboxer 3** ne révolutionne évidemment pas l'histoire du cinéma. Mais, dans le domaine du kickboxing où il n'est question que de vengeance du frère mort ou de revanche, cette séquelle détonne agréablement. D'abord, les héros ne passent pas leur temps à se friter sur un ring devant un public galvanisé. Une qualité en soi. Non, **Kickboxer 3**, sans prétention aucune, abat un temps les œillères du genre ; il s'intéresse au sort des gamins des favelas, à ces immondes trafiquants négociant leurs corps. Leur marché : les lupanars et des cliniques où des pseudo-toubibs leur prélèvent quelques organes vitaux. Kickboxing ou pas, le film de Rick King a le mérite de débusquer des "affaires" généralement passées sous silence. Les arts martiaux n'étant pas une vitrine adéquate, le réalisateur choisit d'orienter son film vers le polar. Dans **Kickboxer 3**, il y a au moins autant de bagarres à mains nues que d'échanges de coups de feu. De la violence équilibrée. Ce choix est à porter à l'actif du metteur en scène, Rick King, un inconnu dans la série B depuis 1977. Voici deux ans, celui-ci se distingue du troupeau des faiseurs bovins par une petite production sans le sou mais bigrement intéressante, **Prayer of the Roller Boys**. Là, un gang organisé de nazillons en rollers et longs manteaux blancs complotait en vue de soumettre une Amérique ravagée à un pouvoir musclé, xénophobe et raciste. Une modeste mais efficace métaphore. Cela s'appelle du détournement de genre. Rick King récidive dans **Kickboxer 3**. Sous son commandement, Sasha Mitchell trahit les règles du kickboxing pur et dur. Pour la bonne cause.

Cyrille GIRAUD

EN RÉSUMÉ

SIDNEY LUMET

réalisateur d'**Une Etrangère Parmi nous**



■ *Sidney Lumet (à gauche) conseille son héroïne Melanie Griffith* ■

Serpico, Le Prince de New York, Contre-Enquête... Rien ne réussit mieux à Sidney Lumet que le polar à thèse. Sorti de son domaine de prédilection, le cinéaste connaît de sérieux ratés (**Family Business**). **Une Etrangère Parmi nous** le renvoie ainsi à ses premières amours, un terrain d'investigation qu'il ne cesse d'explorer...

des hommes d'honneur



■ *Jack Nicholson & Tom Cruise* ■

Sévères les bizutages, le Code Rouge, chez les Marines stationnés à Guantanamo Bay à Cuba. Sur ordre officieux du Commandement de la base, deux recrues obéissantes baillonnent un de leurs camarades, dont les notes médiocres ne donnent guère d'espoir d'avenir dans ce corps d'armée à la discipline spartiate et au décervelage aujourd'hui légendaire. Le bizuté meurt des suites de ce châtiment musclé. Une enquête s'ensuit, mais, loi du silence et coudes serrés obligent, les deux inculpés ne pipent mot ; ils prennent sur eux, seulement sur eux, la responsabilité de l'accident. Résignés, conscients de la peine qu'ils encourent, Louden et Dawson, les accusés, ne reviennent pas sur les ordres venus d'en haut, du Colonel Jessep (Jack Nicholson), un officier bardé de médailles, méprisant les "planqués" de la Navy et s'imposant, à qui veut bien l'entendre, comme mur infranchissable entre l'Amérique et ses ennemis... C'est justement lui que les lieutenants Kaffee (Tom Cruise) et Galoway (Demi Moore) visent à déboulonner de son piédestal...
Le réalisateur de **Stand by Me, Quand Harry Rencontre Sally** et **Misery** a en main un sujet en or : une remise en cause d'un certain état d'esprit régnant dans l'armée, les conspirations larvées, les vieux de la vieille infligeant à leur troupe une discipline d'un autre âge... Sous couvert de protection du monde libre contre des forces étrangères mal intentionnées, le Colonel Jessep exclut du rang les éléments faibles, forge sa troupe à coups de Code Rouge, les conditionne à une obéissance aveugle, inconditionnelle. La démonstration est terrifiante, surtout lorsque tous les Marines, ou presque, admettent parfaitement le bourrage de crâne, les sanctions cruelles. Mais Rob Reiner se garde de condamner ouvertement la Grande Muette yankee : son plaidoyer vise uniquement Jessep, officier supérieur immédiatement perçu comme dangereux, psychopathe sur les bords, arrogant, dangereux. Le choix de Jack Nicholson n'est ainsi pas innocent, le comédien étant à ce point marqué par son image que la responsabilité individuelle de son personnage préserve l'intégrité du corps des Marines. Un autre comédien (plus neutre, plus malléable, genre Robert Redford) aurait radicalement modifié les données et le plaidoyer de l'accusation. Prudent Rob Reiner, et très américain. Sa conclusion : "*Des hommes comme Jessep nous sont nécessaires dans le contexte politique actuel. Nous avons besoin d'être défendus par eux, mais nous devons les contrôler. C'est la morale de notre histoire, et elle me semble clairement énoncée dans le film...*". Message bien reçu. Et tout se termine par des saluts réglementaires !
Sorti de l'ambiguïté de la démarche de Rob Reiner, **Des Hommes d'Honneur** possède les qualités propres au grand film de procès, à savoir un crescendo dramatique bien agencé, des coups de théâtre, des plaidoyers bien balancés, des interrogatoires sous serment, une procédure complexe... Le réalisateur nous épargnant l'idylle Demi Moore/Tom Cruise, Jack Nicholson étant impressionnant de présence et de sobriété, **Des Hommes d'Honneur** assure une forme nettement plus solide que le fond.

■ **Marc TOULLEC** ■

Columbia/ Tri-Star présente Tom Cruise - Demi Moore - Jack Nicholson dans une production **Columbia Pictures/ Castle Rock Entertainment** *DES HOMMES D'HONNEUR (A FEW GOOD MEN* - USA - 1992) avec Kevin Bacon - Kevin Pollak - James Marshall - J.T. Walsh - Cuba Gooding, Jr. - Kiefer Sutherland **photographie de** Robert Richardson **musique de** Marc Shaiman **produit par** David Brown - Rob Reiner - Andrew Scheinman **scénario de** Aaron Sorkin d'après sa pièce **réalisé par** Rob Reiner

16 décembre 1992 **2 h 18**

Peut-on dire que votre film est une version féminine et juive de *Witness* ?

Je ne sais pas, je n'ai pas vu Witness...

N'avez-vous pas peur que votre portrait de la communauté Hassidique (les Juifs orthodoxes d'origine européenne) ne soit perçu comme une vision trop favorable ou, pire, comme une caricature ?

J'ai essayé de dresser le portrait le plus juste possible de cette communauté. La vie qu'ils mènent à New York est très proche de ce que vous voyez dans le film. Mais le véritable sujet d'**Une Etrangère Parmi nous** est l'évolution du personnage imprégnée d'une culture qui n'est pas la sienne, et comment cette femme va être touchée par les valeurs morales des Hassidiques et l'attitude que ceux-ci adoptent face aux événements de la vie.

Avez-vous reçu une collaboration des Hassidiques pendant la production ?

Aucune. Ils se foutent complètement du cinéma. Pour la plupart, ils n'ont même pas la télé. J'ai rencontré des Hassidiques avant de faire le film, mais c'est tout. Le beau-père de notre scénariste est rabbin, il nous a servi de conseiller technique. Rien d'ailleurs n'a été tourné chez les Hassidiques. On a tout soigneusement reconstitué dans un quartier du Queens qui ressemble beaucoup à l'endroit où ils vivent dans Brooklyn. Par contre, la séquence de la 47ème rue, la rue des joailliers de New York, a vraiment été tournée là-bas pendant une journée, sans doute la journée de tournage la plus éprouvante de toute ma vie.

Vous aimez tourner à New York ?

New york est une ville où l'échange culturel est intense, où l'interactivité créatrice est importante. De plus, le cinéma n'a pas à New York l'importance démesurée qu'il peut avoir à Los Angeles. C'est un gros avantage, il y a beaucoup moins de pression. Par contre, pour se déplacer, c'est l'enfer. Parfois, on reste bloqué deux heures dans des embouteillages et deux heures sur un tournage, ça coûte très cher. C'est aussi une ville où le stress des citadins est palpable. La population y est identique à celle de toutes les autres grandes métropoles, usée, à bout de nerf. J'en souffre aussi. Au début de ma carrière, j'étais plein d'espoir et d'enthousiasme. Je n'ai plus tout cela aujourd'hui. C'est triste. Et mon travail devient plus difficile...

Pensez-vous que le film puisse rapprocher les communautés juive et non-juive ?

Ce film existe et montre une façon de vivre différente, que peu de gens connaissent. Je ne sais pas si le public d'aujourd'hui est curieux de connaître ce mode de vie. Quand j'étais gosse, j'apprenais beaucoup des films que je voyais. Je tire mon code de l'honneur des **Sept Samouraïs**, par exemple. Je crois que le cinéma peut-être vecteur de culture. Mais aujourd'hui, le monde tend à l'isolationnisme et l'antisémitisme refait surface, les profanations de cimetières et de synagogues en sont les premiers signes. Je suis juif, même si je respecte très peu ma religion. Mais plus je ressens cet antisémitisme, plus j'ai envie d'affirmer mon judaïsme et de dire que le partage des cultures est une chose merveilleuse. C'est pour cela que j'ai fait **Une Etrangère Parmi nous**. Si jamais ce film peut créer un rapprochement, ne serait-ce qu'entre deux personnes, j'en serai heureux et fier.

■ Propos recueillis à Cannes lors de la conférence de presse par **Didier ALLOUCH** ■



■ *Emilio Estevez & Charlie Sheen* ■

men at work

Men at Work attend depuis deux ans sa sortie en France. Et on comprend la patience des programmateurs au vu du film, un polar qui tourne à la gaudriole dès que le comédien-interprète doute du sérieux et de l'originalité de son scénario et de la conviction de l'interprétation, la sienne notamment. Pourtant, le point de départ possède une touche insolite, propice à une histoire inhabituelle. Carl Taylor (Charlie Sheen) et James StJames (Emilio Estevez), éboueurs cossards dans une petite ville du sud de la Californie, découvrent un cadavre dans un fût. C'est le corps du conseiller municipal, liquidé par un industriel pollueur. De peur de porter le chapeau, les compères planquent le macchabée...
Des flics municipaux circulant en bicyclette, des tueurs idiots, un méchant recourant à tous les tics de l'emploi... Voilà pour la galerie des protoganistes menés par les éboueurs jouant au bowling à l'aide de poubelles, buvant beaucoup de bières et rêvant d'ouvrir une boutique d'accessoires de surf. Q.I. : médiocre. Il va sans dire que l'humour est à l'avenant. Façon **Etroite Surveillance** (interprété par Emilio Estevez justement), les professionnels de l'ordure se font une petite guéguerre à base de blagues corsées dont l'explosion d'une baudruche remplie de merde est le point d'orgue. Visiblement, l'humour épais, plus que le thriller, est un truc cher à Emilio Estevez. Son plaisir numéro 1 : envoyer du plomb dans les fesses des malfaisants ! Très drôle. Et arrive le dénouement, une poursuite pseudo-burlesque, cartoonesque, mené à grand renfort de bruitages "désopilants" et de coups de pied au cul avant un bain forcé dans une mare de produits toxiques. Du bout en bout, **Men at Work**, c'est vraiment du n'importe quoi, un patchwork de rires épais, de situations pseudo-parodiques. Bouquet final : deux flics ligotés, sur un manège pour enfants, l'un contre l'autre dans une position équivoque. Evidemment, ils sont en caleçons et un chien vient leur pisser dessus. Les nostalgiques de **La Toubib du Régiment** et de **La Prof du Bahut** devraient se pâmer d'aise !

■ Marc TOULLEC ■

Les Films Number One présente Emilio Estevez & Charlie Sheen dans une production **Epic Prods/Euphoria/Sarlui/Diamant** *MEN AT WORK* (USA - 1989) avec Leslie Hope - Keith David - Dean Cameron - John Getz **photographie de** Tim Suhrstedt **musique de** Stewart Copeland **produit par** Cassian Elwes **écrit et réalisé par** Emilio Estevez

16 décembre 1992 — **1 h 39**

une étrangère parmi nous



■ *Melanie Griffith & Eric Thal* ■

A la conférence de presse cannoise, Sidney Lumet a déclaré ne jamais avoir vu **Witness**. Il aurait dû. Cela lui aurait sans doute évité de foirer **Une Etrangère Parmi nous** qui n'est, ni plus, ni moins, qu'une version du film de Peter Weir dans laquelle on aurait substitué l'univers des Hassidiques new-yorkais à celui des Amish. Melanie Griffith est Emilie Eden, une flic à la forte personnalité d'origine Irlandaise qui, pour résoudre un meurtre commis dans la communauté Hassidique, est obligée d'y pénétrer et de se faire passer pour un membre de celle-ci. Cette expérience lui permettra de changer et de prendre enfin conscience des autres. Et, par la même occasion, de démasquer l'assassin...
Si, donc, Sidney Lumet s'était donné la peine de jeter un œil à **Witness**, il se serait aperçu que c'est un film qui joue sur plusieurs niveaux : histoire policière, description d'une communauté marginale, réflexion sur la différence, love story, etc... Rien à voir avec la linéarité lassante d'**Une Etrangère Parmi nous**. En voulant éviter de mettre l'accent sur l'un des aspects de l'histoire, Sidney Lumet les passe tous sous silence. Son polar ne prend pas, sa description de la communauté traditionnaliste juive ne dépasse pas le folklore, l'évolution supposée d'Emily Eden est peu crédible et la love story reste à l'état d'anedocte. Lumet est un grand humaniste : **Daniel**, **Un Après-Midi de Chien** et ses autres films l'attestent. Il passe pourtant ici à côté d'un sujet d'envergure, n'atteint aucun de ses objectifs, toutes les bonnes idées restant à l'état d'intentions. Mais Lumet, c'est du un sur deux. Avant de réaliser le formidable **Contre-Enquête**, il s'était compromis dans l'épouvantable **Family Business**, précédé de l'excellent **A Bout de Course**, lui-même mis en scène après le ridicule **Lendemain du Crime**. On attend donc le prochain tout en restant persuadé que Sidney Lumet reste parmi l'élite des réalisateurs de notre temps.

■ **Didier ALLOUCH** ■

Pan Européenne/Polygram présentent Melanie Griffith - Eric Thal dans une production **Propaganda Films** *UNE ETRANGERE PARMI NOUS (A STRANGER AMONG US* - USA - 1992) avec Mia Sara - John Pankow - Tracey Pollan - Jamey Sheridan **photographie de** Andrzej Bartkowiak **musique de** Jerry Bock **scénario de** Robert J. Avrech **produit par** Steve Golin - Sigurjon Sighvatsson - Howard Rosenman **réalisé par** Sidney Lumet

6 janvier 1993 — **1 h 51**



CHRISTOPHER WALKEN

à l'affiche dans **Le Grand Pardon 2**

Voyage au Bout de l'Enfer, Dead Zone, King of New York, Batman le Défi... Christopher Walken est le comédien-kamikaze des rôles difficiles, ceux qui ne supportent pas la médiocrité. En peu de mots, il lève quelques centimètres de voile sur sa personnalité...

Vous interprétez souvent les méchants, les personnages ambigus... C'est un choix personnel ?

Non... J'ai récemment demandé à un journaliste pourquoi on me confiait presque toujours le rôle du vilain de service. Il m'a répondu : "Parce que vous le faites vraiment bien". Si on est considéré comme valable dans un emploi, on vous proposera encore et toujours le même emploi. C'est pragmatique mais tout à fait réel à Hollywood. On en revient ainsi à parler d'argent. Monter un film coûte cher et les producteurs désirent prendre le moins de risques possibles, notamment sur le choix des comédiens. Alors, lorsque quelqu'un bénéficie d'une solide réputation de bon méchant, il la garde longtemps, toute sa carrière parfois...



■ *Kevin Costner* ■

bodyguard

Kevin Costner est l'une des stars américaines les plus puissantes et donc, les plus libres. Mais, la liberté a un prix à Hollywood : la popularité. Costner est obligé de rester le chouchou du public ricain pour pouvoir continuer à faire des films comme **Danse avec les Loups**, pour financer un énorme documentaire de plusieurs heures sur les tribus indiennes, etc... En résumé, pour continuer à faire ce qu'il veut, il faut que ses films marchent. C'est donc pourquoi il doit figurer sur l'affiche de produits sans risque, et forcément insipides, tel **Bodyguard**.
Costner est Frank Farmer, le meilleur de tous les gardes du corps privés. Il est engagé par l'agent de Rachel Marrun, une chanteuse à la mode qui reçoit des menaces de plus en plus inquiétantes : lettres anonymes, poupées explosives, visite de sa maison par un inconnu qui se masturbe sur le lit... Au départ, la collaboration entre la chanteuse et son protecteur ne s'annonce pas sous les meilleurs auspices. Bien entendu, des liens affectifs vont naître entre eux, ils vont coucher ensemble (c'est ce qu'on appelle de la protection rapprochée !), se séparer, il va lui sauver la vie, elle va gagner un Oscar et ils vont se retrouver. La routine, quoi !
Kevin Costner déclare à qui veut bien l'entendre qu'il est heureux d'avoir joué dans **Bodyguard**. Il nous fera difficilement croire qu'il se sent vraiment à l'aise dans ce rôle de garde du corps bouffi et balourd. Que ça le rend joyeux de servir un scénario (pourtant signé Lawrence Kasdan) qui a besoin d'une somme effarante d'invraisemblances pour faire avancer un récit sans aucune surprise. Qu'il sautait tous les matins au plafond à l'idée de se retrouver devant la pauvre Whitney Houston, qui chante sans doute très bien, mais qui joue comme une saucisse. **Bodyguard** est une mécanique bien huilée, un film d'action convenu mais solide, que l'on oublie dès le générique final. Alors, quand Kevin Costner déclare (à la télé !) qu'il est très fier de **Bodyguard**, on se dit qu'il est bien meilleur acteur que vendeur de soupe...

■ **Didier ALLOUCH** ■

Warner Bros présente Kevin Costner & Whitney Houston dans une **production** TIG/Kasdan Films ***BODYGUARD*** (***THE BODYGUARD*** - USA - 1992) avec Gary Kemp - Bill Cobbs - Ralph Waite - Michele Lamar Richards **photographie de** Andrew Dunn **musique de** Alan Silvestri **scénario de** Lawrence Kasdan **produit par** Lawrence Kasdan - Jim Wilson - Kevin Costner **réalisé par** Mick Jackson

9 décembre 1992 — **2 h 09**

Vous passez allègrement des petits aux gros budgets, de Abel Ferrara à Tim Burton...

Figurer dans d'imposantes productions paie bien. Cela me permet de me consacrer ensuite à des films au budget plus modeste ou au théâtre. Le théâtre n'offre pas de gros cachet. Je travaille pour la scène et je ne risque pas d'y faire fortune, croyez-moi. De plus, le théâtre américain est sans doute le plus mal rémunéré au monde car il ne bénéficie pas de subventions de l'Etat. Un comédien de théâtre, pour s'en sortir, doit impérativement faire de la télé, des spots publicitaires. Broadway est, évidemment, une exception, mais seulement un dixième des acteurs y ont accès. Le budget d'un film compte peu pour moi ; il n'influe jamais sur mon travail. L'argent investi sert seulement à mieux raconter une histoire, à améliorer la technique. Sur le James Bond que j'ai tourné, **Dangereusement Vôtre**, on disposait d'immenses plateaux. Sur **King of New York**, pas besoin de tout cet arsenal ; il suffisait de descendre dans la rue avec une caméra, quelques comédiens, pour faire le film.

Le théâtre semble vous satisfaire davantage que le cinéma...

C'est plus excitant car, lorsque vous entrez sur scène, personne ne peut vous arrêter, même pas le metteur en scène, jusqu'à la fin de la pièce. Le public est face à vous, vous le sentez réagir, frémir. Le théâtre constitue une forme d'art bien plus excitante que le cinéma. Sur un tournage, vous passez votre temps à attendre. Une fois le film fini, vous devez encore patienter quelques mois avant de le voir définitivement bouclé, et, du coup, découvrir votre performance.

Si vous deviez réaliser un film, à quoi ressemblerait-il ?

Il serait très simple, une histoire avec quelques personnages, une histoire très différente de la plupart des films que j'ai faits. J'embaucherais un excellent directeur de la photographie qui s'y connaît un maximum en matière de lumière et de composition de l'image. Je prendrais également d'excellents comédiens ; ceux-là n'ont pas besoin d'être dirigés. Ainsi, je n'aurais qu'à dire "action" de temps en temps...



■ *Une association impossible : Roger Hanin & Christopher Walken dans Le Grand Pardon 2* ■

Et "cut" ?

En tant que comédien, je n'aime entendre ni "action" ni "cut". J'ai rencontré des cinéastes qui n'utilisent jamais ces termes ; ils laissent les acteurs décider. C'est plus sage. Tous les bons comédiens n'ont pas besoin que le réalisateur hurle "action" pour rentrer dans la peau de leur personnage. Il arrive à Marcello Mastroianni de piquer des roupillons sur les plateaux. Pourtant, il compte parmi les meilleurs du monde dans sa spécialité.

■ Propos recueillis par **Bérénice BALTA** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

the crying game



■ *Miranda Richardson* ■

Revoir un bon film d'un cinéaste qu'on aime bien mais que l'on croyait perdu, c'est un peu comme retrouver un vieux copain que l'on pensait ne plus jamais revoir. Depuis **Mona Lisa**, Neil Jordan n'avait plus rien fait de bon. Il s'était égaré dans deux super-productions crétines, **High Spirit** et **Nous ne Sommes pas des Anges**, où avaient disparu à la fois son style et sa liberté de ton. Deux ingrédients plus que présents dans son dernier film, **The Crying Game**, qui a tout du retour aux sources.
L'histoire débute en Irlande. Dans un superbe scope, avec pour fond sonore "When a man loves a woman" de Percy Sledge, le film s'ouvre sur un très lent panoramique sur une fête foraine. C'est là que des membres de l'IRA kidnappent le pauvre Jody, un soldat britannique que le groupuscule espère échanger contre un des leurs. Une amitié se crée entre Jody et Fergus, l'un des geoliers. Jody lui fait promettre d'aller voir Dil, sa petite amie, s'il doit être exécuté, et de lui dire que ses dernières pensées auront été pour elle. Personne ne veut échanger Jody et, quand vient l'heure de l'éxécution, c'est Fergus qui est chargé de la sale besogne. Les choses tournent alors de façon imprévisible. Le commando de l'IRA est attaqué, Jody meurt dans l'assaut. Seul Fergus s'en sort. Il se cache alors à Londres et décide de tenir sa promesse. C'était sans compter sur le fait qu'il pourrait tomber amoureux de Dil...
Il n'est pas question ici de jugement hâtif et convenu sur l'IRA et le problème irlandais. Ce qui intéresse Jordan, ce sont les personnages qui composent le scénario plutôt que le scénario lui-même. D'ailleurs, celui-ci part un peu dans tous les sens. La richesse scénaristique de **Crying Game** est à la fois sa grande qualité et son défaut majeur. Vous révéler les directions que prend Jordan serait gâcher votre plaisir de spectateur. Disons juste qu'il va vous surprendre comme vous l'avez rarement été au cinéma. Vous émouvoir aussi parce que son histoire est profondément humaine. Ses personnages sont les victimes d'événements qui les dépassent. Leurs réactions paraissent naturelles, leurs peurs, leurs désirs et leur doutes légitimes. Ils sont attachants, justes, humains. Et même si c'est parfois maladroit, Jordan porte sur eux un regard tellement affectueux que vous ne pouvez vous empêcher de compatir à leur destinée...

■ **Didier ALLOUCH** ■

Bac Films présente Stephen Rea - Jaye Davidson dans une production **Palace Pictures/Channel Four** *THE CRYING GAME* (Grande-Bretagne - 1992) avec Forrest Whitaker - Miranda Richardson - Adrian Dunbar - Breffini McKenna **photographie de** Ian Wilson **musique de** Anne Duddley **produit par** Stephen Wooley & Nik Powell **écrit et réalisé par** Neil Jordan

20 janvier 1993 **1 h 52**

jeux d'adultes



■ *Kevin Kline, Kevin Spacey & Mary Elisabeth Mastrantonio* ■

Il fut un temps où le thriller était un genre à part dans le cinéma américain. Aujourd'hui rentrés dans le rang, devenus le symbole d'un style sclérosé qui se mord doucement la queue, les thrillers pullulent sur nos écrans comme les cafards dans nos cuisines. Plus grave, ils deviennent de dangereux vecteurs d'un puritanisme malsain. Dernier exemple en date, **Jeux d'adultes**, dont le titre sent bon le thriller érotique à la **Basic Instinct**. Raté ! C'est en fait un pamphlet hyper-moralisateur contre l'adultère avec une seule séquence de cul hyper-soft ! Richard et Priscilla Parker vivent heureux dans leur belle résidence de banlieue. Jusqu'à ce que le couple Otis ne vienne s'installer dans la maison d'à côté. Au départ, c'est la grande amitié entre les voisins. Ils s'invitent les uns chez les autres, les deux hommes courent ensemble tous les matins, les deux couples passent des week-ends dans l'une des nombreuses résidences de Eddy Otis. Les Otis sont les plus riches. Eddy est un démerdart qui fascine à la fois Richard et Priscilla. Richard est également attiré par Kay, la superbe femme d'Eddy. Comme Eddy en pince pour Priscilla, il propose à Richard un marché : "Tu veux te taper ma femme ? Ok, mais moi je me tape la tienne". Richard, révolté, refuse dans un premier temps. Mais, son désir pour Kay ne cesse de grandir, et il révise sa position. Un changement d'avis qui va lui coûter très, très cher. Parce que, depuis **Liaison Fatale**, on ne commet plus l'adultère impunément dans le cinéma américain, Richard y laissera sa famille, sa réputation, tous ses biens, et sera la victime d'une machination diabolique.
Alan J. Pakula reste dans la lignée de son dernier film, **Présumé Innocent**. Héros victime qui subit les événements sans réagir avant de se retrouver dos au mur, effets de scénario grotesques et peu crédibles, moralisme énervant, notamment dans la séquence d'adultère où les éclairages rouges et crépitants symbolisent bêtement un enfer de carnaval... Le propos du film a vraiment de quoi faire peur. A la fin, (ceux qui veulent garder le suspense s'arrêtent ici) le couple Parker, réunifié et disculpé, s'installe dans une nouvelle maison au milieu d'une immense prairie, sans une seule habitation à des lieues à la ronde. Bref, pour vivre heureux, vivons cachés et replions-nous sur nous-même. Encourageant, non ?

■ **Didier ALLOUCH** ■

Gaumont/Buena Vista International présentent Kevin Kline & Mary-Elizabeth Mastrantonio dans une production **Hollywood Pictures** *JEUX D'ADULTES (CONSENTING ADULTS* - USA - 1992) avec Kevin Spacey - Rebecca Miller - Forrest Whitaker - E.G. Marshall **photographie de** Stephen Goldblatt **musique de** Michael Small **scénario de** Matthew Chapman **produit par** Alan J. Pakula & David Permut **réalisé par** Alan J. Pakula

27 janvier 1993 **1 h 40**



■ *Willem Dafoe* ■

sables mortels

Bonjour le tape-à-l'œil roublard ! De la mise en scène aérienne au casting croustillant, en passant par une photo filtrée et des flashs aveuglants de violence, **Sables Mortels** compense dans l'épate les carences d'un scénario moins malin qu'il ne voudrait le faire croire. Du temps de **Sens Unique**, Roger Donaldson avait avec succès négligé le visuel pour s'occuper du rythme. De fait, les aventures du vrai-faux Américain Kevin Costner ne faisaient pas de cadeau au spectateur lymphatique : un assoupissement, et en avant le largage !

Pas de danger avec **Sables Mortels**, car ici, c'est le public qui souffle les retournements de situation au scénariste !
Complètement dépassé par la situation plutôt désastreuse, Willem Dafoe refuse de jouer, et tout juste cligne-t-il de l'œil lorsqu'il s'agit de simuler la séduction. Mais à part ça, Dafoe est Ray, un shérif peinard qui butte sur un cadavre et une malette contenant 500 millions de dollars. Soudain obsédé (ça ne s'explique pas) par l'identité du refroidi, Ray embarque la modique somme pour mener son enquête en solo et remonter jusqu'à l'assassin (des fibres textiles trouvées sur une liasse de billets ? Mais c'est la moquette hideuse du motel du coin, bien sûr !). Deux agents du FBI, également sur l'affaire, rattrapent l'intrépide et le contraignent à travailler sous leur ordre. Ray se retrouve alors au cœur d'un mic-mac impossible en compagnie du suspect Lennox (Mickey Rourke), un trafiquant d'armes qui dandine du cul et mouline du flingue, et d'une riche héritière en quête de sincérité (Mary Elizabeth Mastrantonio). Bientôt, **Sables Mortels** confrontera carrément FBI et CIA, dénoncera l'économie de guerre, remettra presque en cause la politique mondiale. Mais avant, heureusement, le shérif aura, sous la douche, tâté les tétons de l'héritière. On l'a échappé belle !
En dire plus serait se lancer dans un interminable descriptif de fausses surprises et de vrais couacs d'acteurs, peu aidés à leur décharge par un script jouant les Mandrake avec les personnages : "Vous voyez, là, les deux amies flingueuses de Lennox ? Hop, vous les voyez plus. Magique !". Magique, peut-être, mais con, c'est sûr !

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

Warner Bros présente Willem Dafoe - Mary Elizabeth Mastrantonio - Mickey Rourke dans une production **Morgan Creek** ***SABLES MORTELS (WHITE SANDS*** - USA - 1992) avec Samuel L. Jackson - M. Emmet Walsh - James Rebhorn - Maura Tierney **photographie de** Peter Menzies, Jr **musique de** Patrick O'Hearn **scénario de** Daniel Pyne **produit par** William Sackheim & Scott Rudin **réalisé par** Roger Donaldson

25 novembre 1992 **1 h 41**



■ *Robert Redford* ■

les experts

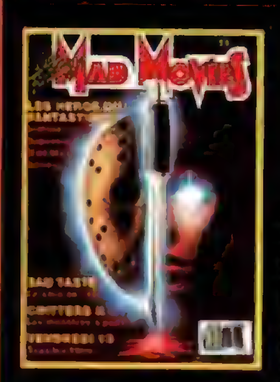
Dans le marasme scénaristique actuel où les histoires se répètent à l'infini avec une absence d'originalité presque totale, **Les Experts** fait plaisir à voir. Le second film de Phil Alden Robinson (après **Jusqu'au Bout du Rêve**) marque le grand retour du cinéma d'espionnage sur nos écrans. Mis un peu en veilleuse depuis quelques temps au profit des thrillers psychologiques, ce genre refait donc surface grâce à un film qui allie piraterie électronique et espionnite aiguë.
Dans les années 70, deux étudiants contestataires, Charlie Cosmo et et Martin Bishop, se servent de leurs dons informatiques pour pénétrer et pirater tous les ordinateurs des organismes gouvernementaux. Cette blague de potache tourne au drame quand le FBI, qui n'apprécie que moyennement l'humour des deux jeunes gens, retrouve leurs traces et arrête Charlie, Martin ayant échappé par miracle à la descente des fédéraux. Vingt ans plus tard, Martin vit toujours dans la clandestinité. Il a réuni une bande de marginaux tous surdoués dans leur domaine. Avec son équipe, il est embauché par les grandes sociétés ou banques pour pénétrer leur réseau informatique et vérifier ainsi s'il est vraiment inviolable. Un boulot pas très reluisant mais lucratif qui lui permet de rester dans l'ombre. Jusqu'au jour où la police lui propose une mission qu'il ne peut refuser...
Sans artifice ni effet indésirable, Robinson signe un film efficace qui permet à un casting incroyable de s'éclater. Tous les noms prestigieux qui figurent au générique, les Redford, Poitier, Aykroyd et autre Kingsley, ont l'air de s'amuser comme des petits fous, sans exagération ni cabotinage. Ils sont tous parfaits dans leur rôle et servent une histoire carrée, inventive, pleine d'humour et passionnante d'un bout à l'autre.

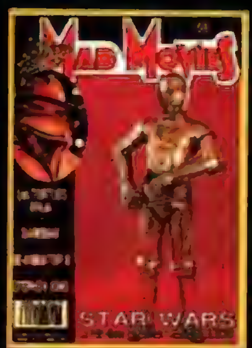
■ **Didier ALLOUCH** ■

UIP présente Robert Redford - Mary McDonnell dans une production **Universal** *LES EXPERTS* (***SNEAKERS*** - USA - 1992) avec Dan Aykroyd - Ben Kingsley - River Phoenix - Sidney Poitier **photographie de** John Linley **musique de** James Horner **scénario de** Walter F. Parkes - Lawrence Lasker & Phil Alden Robinson **produit par** Lawrence Lasker & Walter F. Parkes **réalisé par** Phil Alden Robinson

6 janvier 1993 **2 h 06**

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS







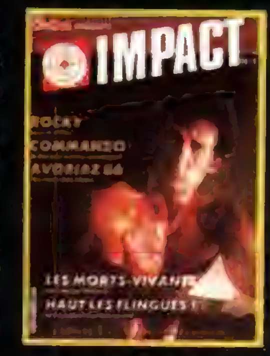


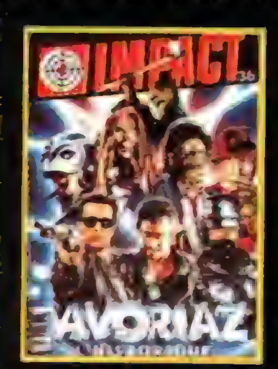
MAD MOVIES

23 La série des Dracula, entretien Tom Savini.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 Dossier "films Préhistoriques", Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV, Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Les Maîtres de l'Univers, Creepshow II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B. U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n° 23 à 49.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser, Clive Barker, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Maniac Cop, Festival du Rex, Dossier "zombies".
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II, Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Chucky, Dossier Carpenter.
59 Batman, La Mouche II, Freddy Krueger, Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Abyss, les héros du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les Super-héros (Hulk, Spiderman...).
62 Spécial effets spéciaux : Star Wars, Star Trek, Willow,etc...
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Bride of Re-Animator.
64 Freddy, Basket Case II, Cabal, Dossier Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninja, Akira.
66 Gremlins II, Highlander II, Maniac Cop 2.
67 Robocop II, Dick Tracy (SPFX), Hardware.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Entretien Clive Barker, Cabal, L'Exorciste, La Suite.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Darkside...
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, Rocketeer, FX 2.
73 Numéro spécial Terminator 2.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, T2 : James Cameron, Freddy VI, Hook.
75 Avoriaz 92, La Famille Addams, Freddy 6.
76 Le Festin Nu, Hook, Star Trek VI.
77 Alien 3, Universal soldier, Batman le Retour.
78 Batman le Retour, Alien 3 (effets spéciaux), La Nuit Déchirée.
79 Dossier "Vampires", Dracula de Coppola, Innocent Blood, etc.
80 Numéro spécial "Stephen King".

IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, Carpenter, Sybil Danning.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of the Dead.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
10 Vamp, Man on Fire, Deauville 87.
11 Kubrick, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Lucio Fulci, Le "hard Gore", J. Chan.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Van Damme : Cyborg, polars.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III, Traci Lords.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, Schwarzenegger, Gibson, Bronson, Lundgren.
20 Indiana Jones, Simetierre, entretien J. Carpenter, Punisher.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24. Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Van Damme, Lundgren, Stallone.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Eff. Spéciaux.
27 Gremlins II, Jean-Claude Van Damme, Jackie Chan.
28 Robocop II, Full Contact, Dick Tracy, Gremlins II.
29 Total Recall (SPFX), Rocky V, Van Damme.
30 Avoriaz 91, les "Rocky", Cabal, cinéma de Hong Kong.
31 Coups pour Coups, Franco Nero, Misery, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2. Spécial "Muscles".
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Van Damme : Double Impact, Barton Fink, Robin des Bois.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Bugsy, Le Dernier Samaritain.
38 L'Arme Fatale 3, entretien Stallone, Batman 2. Arts Martiaux.
39 Universal Soldier, L'Arme fatale 3, Jeux de Guerre.
40 Les trois "Alien", Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable.
41 Van Damme, programme 93, Dossier "flics", Jeux de Guerre.





ZE CRAIGNOS MONSTERS

(par Jean-Pierre Putters)

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. 250F. →

Je commande ZE CRAIGNOS MONSTERS en cochant la case (réglement joint) ☐

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, 24, 25 et 28 : épuisés). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

MAD MOVIES 23 26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41

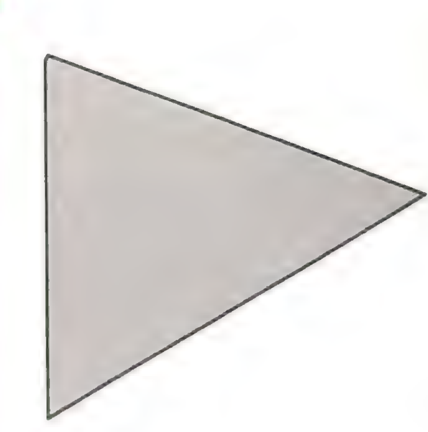
NOM ____________ **PRENOM** ____________

ADRESSE ____________________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.



Des acteurs ? Peter Weller - Gene Hackman - Charlton Heston - Patrick Dempsey - Sam Neil - Mark Harmon - Gregory Hines - Danny Glover - Martin Short - Gary Busey - Bryan Brown

Des réalisateurs ? Fred Schepisi - John Glen - Charles Martin Smith - Nicholas Meyer - Lamont Johnson

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand

run

Pas une minute de métrage n'est perdue dans le bien titré **Run**. Chargé de convoyer une coûteuse voiture, l'étudiant en droit Charlie Farow se risque, à la suite d'une panne, à une partie de poker. Il rafle la mise et provoque la colère d'un joueur irascible. Une chute malencontreuse et celui-ci rend l'âme. Malheureusement pour Charlie, le père du défunt est le mafioso local, régnant totalement sur le patelin, y compris sur la police. Charlie Farow n'a pas le choix : il doit courir pour échapper aux malfrats et aux policiers ripoux. Malgré lui, les cadavres tombent comme des mouches. D'un bowling à une galerie commerciale où sa présence répand un vent de panique en passant par un luna park, le jeune homme ne connaît aucun répit. Si l'on excepte une exposition rapide des faits, **Run** se résume à une heure trente de fuite non-stop, de coups de feu, de poursuites automobiles, de guets-apens. Le réalisateur joue gagnant par l'accumulation de péripéties et sort inévitablement son héros des situations les plus désespérées. La mécanique, parfaitement rodée, fonctionne à merveille. Un grand moment : Charlie, jeté du toit d'un immeuble, s'accroche au pantalon déchiré d'un de ses bourreaux !

Hollywood Pictures Home Vidéo présente *RUN* (USA - 1991) avec Patrick Dempsey - Kelly Preston - Ken Pogue - Alan C. Peterson **réalisé par** Geoff Burrowes



▲ *Patrick Dempsey* ▲

▲ *Jan Michael Vincent* ▲

hangfire

Ce sont encore des anciens du Vietnam qui mènent la danse dans cette série B d'honnête cuvée. Le shérif Slayton, nouvellement promu et jeune marié, prend tous les risques pour libérer des otages, dont sa femme, prisonniers d'une bande de forçats en cavale. Tandis que la Garde Nationale, commandée par un officier fantôche se prenant pour le Général McArthur, se plante lamentablement, Slayton et un géant black infiltrent les rangs des détenus en fuite...

Pas de surprise dans ce petit film d'action où ça canarde beaucoup. Le héros liquide un maximum de méchants, le méchant en chef menace sa psy d'épouse des derniers outrages, la police cafouille... Au passage, le réalisateur écorche des militaires sous-doués, stratégiquement incapables et dirigés par un Lieutenant Colonel frimeur, paternaliste et foncièrement con. Un bonheur pour les objecteurs de conscience.

Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo présente *HANGFIRE* (USA - 1990) avec Brad Davis - Ken Foree - Kim Delaney - Lee De Broux - Jan Michael Vincent - George Kennedy - Yaphet Kotto **réalisé par** Peter Maris



▲ *Shannon Tweed* ▲

last call

Dans la mouvance de **Basic Instinct**, voici un petit thriller érotique qui ne fera pas grimper l'érectomètre très haut. Sur fond d'opérations immobilières douteuses destinées à escroquer de riches investisseurs, **Last Call** aligne les séquences chaudes prudemment cochonnes. Pas une foufoune à l'horizon, censure américaine oblige. Jag Mundhra, un spécialiste du genre (voir **Private Eyes** avec Tanya Roberts), se partage donc entre l'intrigue purement policière (les manipulations du promoteur véreux Jason Lawrence) et les parties de jambes en l'air des protagonistes. C'est ainsi que la playmate Shannon Tweed se déshabille dès que l'occasion se présente. Si la dame est très belle, l'imagination du scénariste ne la transporte pas au Nirvana. Elle joue à deux reprises les strip-teaseuses dans un night-club, fornique dans un lit, sur une chaise pivotante, sur un toit les seins écrasés contre une verrière... De facture tout de même assez honorable, **Last Call** est l'exemple type du divertissement aussitôt vu aussitôt oublié.

Film Office présente *LAST CALL* (USA - 1991) avec William Katt - Shannon Tweed - Joseph Campanella - Stella Stevens **réalisé par** Jag Mundhra



▲ *Mikhail Baryshnikov & Gene Hackman* ▲

patriots

Une curieuse association dans le cadre du film d'espionnage post-Guerre Froide. Dans le camp occidental : Sam Boyd (Gene Hackman), un vieux de la vieille recyclé dans l'espionnage industriel et contraint de reprendre du service. Côté russe : Piotr Grushenko (Mikhail Baryshnikov), taupe emprisonnée six années durant. Les deux hommes font équipe pour escorter à Berlin une mallette contenant deux millions de dollars. L'excursion tourne mal ; les compères déjouent une entourloupe et fuient devant la coalition CIA/KGB...
Plus à l'aise dans la science-fiction (**C'Etait Demain**, **Star Trek 6**), Nicholas Meyer se tire pas trop mal de cette aventure ubuesque à l'intrigue opaque. Narquois, il souligne l'absurdité des guéguerres que se livrent les services secrets américains et russes, ennemis d'hier et alliés aujourd'hui. Du métro berlinois, idéal pour un clin d'œil au **Troisième Homme**, au sommet de la Tour Eiffel, **Patriots** ironise sur les clichés du genre. Un vendeur d'armes arabe pleurant sur la rareté des conflits dans le monde et un vieux nazi vivant de la confection de faux papiers constituent quelques unes des figures pittoresques de cet agréable divertissement plus vodka que whisky.

Delta Vidéo présente *PATRIOTS (COMPANY BUSINESS* - USA - 1990) avec Gene Hackman - Mikhail Baryshnikov - Kurtwood Smith **réalisé par** Nicholas Meyer

karaté cop : martial law 2

Nettement supérieur à **La Loi des Arts Martiaux**, son modèle, **Karaté Cop** reprend toutes les composantes des **Sens du Devoir**, une série de polars originaires de Hong Kong. Toutes les composantes y compris la blonde Cynthia Rothrock, ici interprète de Billie Blake, une femme-flic rudement douée pour les arts martiaux. Associée à son ex-partenaire Tony Birelli, elle démantèle un réseau de trafiquants de drogue où trempent quelques flics. Pour infiltrer le gang, Billie se fait engager comme barmaid dans un débit de boisson, dans les combles duquel le méchant organise des combats de kickboxing. Pas de grand bouleversement à signaler dans cette série B plutôt bien troussée. Les affrontements sont nombreux, les méchants bien patibulaires, Billy Drago répète son numéro habituel de ripoux en y injectant une once de psychologie, l'un des flics véreux, Dobbs, ressemble même à Bernard Tapie et le réalisateur se permet quelques coquetteries dans la mise en scène, un travelling sur un comptoir de bar et quelques cadrages biscornus. Pas mal.

Fox Vidéo/Eurogroup présentent *KARATE COP : MARTIAL LAW 2 (MARTIAL LAW 2 : UNDERCOVER* - USA - 1991) avec Cynthia Rothrock - Jeff Wincott - Paul Johansson - Evan Lurie - Sherrie Rose - Billy Drago **réalisé par** Kurt Anderson

à feu et à sang

Un titre ambitieux pour un film qui n'a pourtant pas l'ombre du millième des moyens de mettre Los Angeles à feu et à sang. Tourné en vidéo, ce petit polar fauché expose une situation très simple. Un ancien du Vietnam, usurpateur d'une belle décoration, se lance dans la politique et, se présentant aux Sénatoriales, décide d'éliminer ses anciens hommes afin que ceux-ci ne viennent pas témoigner contre lui. Un à un, il les zigouille. Mais le vilain politicard se heurte à un os, Jesse Palmer, propriétaire musclé d'une salle de gym. Contre des flics ripoux, des tueurs dont un couple de travelos body-buildés, le "viet vet" finit par confondre et dégager l'indélicat du monde des vivants. Les acteurs étant au rabais, le héros affichant en permanence un air de chien battu et se battant avec la nervosité de Casimir, les décors risquant de se renverser sous les chocs, la poursuite automobile se déroulant à une allure d'escargot, le salon du maillot de bain se limitant à six greluches montrant leurs seins dans un dix mètres carrés, la banalité étant le lot commun du moindre feuillet de dialogue, **A Feu et à Sang** n'est pas vraiment un film que l'on peut chaudement recommander.

UGC présente *A FEU ET A SANG (QUIET FIRE* - USA - 1990) avec Lawrence-Hilton Jacobs - Robert Z'Dar - Nadia Marie - Karen Black **réalisé par** Lawrence Hilton-Jacobs



▲ *Charlton Heston* ▲

sauvetage impossible

Non, ce n'est pas un film catastrophe dans la tradition, malgré la présence de Charlton Heston (**747 en Péril, Alerte à la Bombe**) dans le rôle du commandant du DC 10. Dans ce téléfilm de prestige, l'accent est mis sur la chronologie d'un crash, sur l'intervention et l'efficacité des secours. Pas question de présenter les passagers selon les critères du genre. Inspiré de faits réels, l'atterrisage manqué d'un appareil bondé le 19 juillet 1989 sur le petit aéroport de Sioux, **Sauvetage Impossible** évacue totalement la fiction pour un travail proche du documentaire. En contradiction avec la relative neutralité de la mise en scène, l'accident et l'après-crash secouent par leur concision, cet aspect reportage. Peu de chichi mélodramatique, de complaisance spectaculaire. Le caractère éducatif de **Sauvetage Impossible** nuit seulement dans un dénouement un tantinet trop paternaliste, avec salut réglementaire et tout le bastringue.

Fox Vidéo présente *SAUVETAGE IMPOSSIBLE (A THOUSAND HEROES* - USA - 1991) avec James Coburn - Richard Thomas - Charlton Heston **réalisé par** Lamont Johnson

meurtres en eau douce

Sacrément misogyne le réalisateur Bill Condon (**Les Ombres du Passé** dans cette rubrique). Dans ce téléfilm pour le câble, il brosse, de manière pour le moins caustique, trois portraits de femme. La première est une secrétaire juridique vénale et dont les charmes facilitent la carrière. La deuxième est une richissime mégère frustrée, vulgaire et ronflante. La dernière, la pire, s'impose en bourgeoise calculatrice et cochonne. Une véritable déclaration de guerre au M.L.F. Dans ce nid de vipères, un peu sur le modèle de Don Johnson dans **Hot Spot**, déambule Charlie Deegan, avocat magouilleur sans clientèle, coureur de jupons et passant le plus clair de son temps sur un terrain de golf. Sa femme, la mégère, lui permet de subvenir largement à ses besoins. Mais Charlie Deegan, pour parfaire son flirt avec sa secrétaire, désire hériter de sa tendre et chère. Pour palper l'oseille, l'avocat monte un plan machiavélique, noie sa femme, donne à sa maîtresse l'apparence de la défunte... Mais le stratagème ne fournit pas vraiment les résultats escomptés.
Humour noir, ironie mordante, seconds rôles pittoresques et amoralité sont les ingrédients principaux de cette pochade macabre, désinvolte et naviguant au rythme de la chanson du générique, l'entêtant "Kiss me" de Louis Armstrong.

CIC Vidéo présente *MEURTRES EN EAU DOUCE (DEAD IN THE WATER* - USA - 1991) avec Bryan Brown - Veronica Cartwright - Teri Hatcher - Seymour Cassel **réalisé par** Bill Condon

▼ *Brian Brown & Anne de Salvo* ▼





▲ Willie Nelson ▲

vengeance mexicaine

Drôle de western qui marque le début de carrière aux Etats-Unis de l'Australien Fred Schepisi (**Roxanne, La Maison Russie**). Produit et interprété par cette légende vivante de la country music qu'est Willie Nelson, **Vengeance Mexicaine** présente une situation inhabituelle dans le genre. Un bandit (Barbarosa) subit les assauts réguliers d'une famille dont il aura commis l'erreur d'épouser l'une des filles. Le patriarche se charge de galvaniser ses enfants et petits-enfants depuis leur plus jeune âge afin que ceux-ci finissent par haïr celui qui bafoua l'honneur du clan. Imperturbable, Barbarosa liquide les kamikazes. Il adopte aussi un jeune paysan mal dégrossi, pataud, mais qui finira par devenir un excellent disciple...
Ce western qui, visuellement, devait être magnifique, subit ici le recadrage désastreux du pan & scan. Son intérêt plastique en pâtit à 90 %. Reste à observer ces personnages menés par des destins absurdes, captifs de codes. A se régaler de la performance de Willie Nelson dans le rôle du pistolero aux oreilles coupées, rusé, ironique et infaillible au pistolet. Picaresque, cruel, **Vengeance Mexicaine** est un bon film malheureusement tué par une lamentable intervention extérieure.

Film Office présente *VENGEANCE MEXICAINE (BARBAROSA* - USA - 1982) avec Willie Nelson - Gary Busey - Isabel Vega - Gilberet Roland - Danny de la Paz **réalisé par** Fred Schepisi

l'ombre d'un doute

Un classique d'Hitchcock remaké pour la télévision américaine par la réalisatrice Karen Arthur. Hautement respectueuse du Maître, celle-ci n'apporte pas grand chose à l'histoire originale, la fuite de Charlie Newton, le tueur de veuves, chez sa sœur dans une petite ville. Dans ce doux foyer, il retrouve sa nièce Emma, aussi amoureuse et passionnée au départ qu'elle sera hostile et perfide lorsqu'elle apprendra, par l'intermédiaire d'un agent du FBI, les forfaits du bel Oncle Charlie.
Lisse, sans la moindre surprise, agaçant à cause de la miévrerie de certains protagonistes, servile vis-à-vis de l'œuvre originale et surtout dépourvu de la moindre ambiguïté sur la culpabilité de Charlie Newton, **L'Ombre d'un Doute**, en fait d'ombre, est surtout celle du film d'Alfred Hitchcock. Tiré à quatre épingles, se voulant à la fois séduisant et menaçant, Mark Harmon remplace peu avantageusement Joseph Cotten. La gomina et les cols de chemise amidonnés ne sont pas forcément les garants d'un suspense digne de ce nom.

CIC Vidéo présente *L'OMBRE D'UN DOUTE (SHADOW OF A DOUBT* - USA - 1991) avec Mark Harmon - Diane Ladd - Margaret Welsh - Tippi Hedren **réalisé par** Karen Arthur



fever

Un buddy-movie d'un genre nouveau. Dans ce domaine, les scénaristes essaient toutes les combinaisons. Pourquoi ne pas associer un ancien tôlard sortant tout juste de cabane et son rival, un mari très posé, très propre sur lui ? C'est chose faite dans **Fever**. L'ancien détenu : Ray Wellman, condammé pour braquages. Le citoyen paisible : Elliott Mandel. Pour l'amour d'une femme kidnappée par d'infâmes malfrats, les deux hommes opposés au départ se liguent et affrontent la pègre...
Du bon boulot. Images peaufinées, rythme soutenu, quelques violences pour épicer le plat... Mais l'intérêt de **Fever** réside surtout dans la psychologie des principaux protagonistes. Dans celle de Ray Wellman, le truand qui évite de replonger et qui accepte sans mal que son ancienne compagne le repousse. Et celle de Elliott Mandel qui se découvre des dispositions pour la vengeance sanglante. Le duo, uni pour une unique épreuve, fonctionne bien et contourne astucieusement les clichés du genre. Il mène **Fever** à un joli dénouement après la libération obligatoire de l'otage et l'élimination des ravisseurs.

New Tone présente *FEVER* (USA - 1991) avec Armand Assante - Sam Neil - Marcia Gay Harden - Joe Spano - Gregg Henry **réalisé par** Larry Elikann



▲ Sam Neil ▲



▲ Matthias Hues ▲

kickboxer cop

Cette production Roger Corman reprend très exactement le thème de **Body-Guard** : menacé par un tueur psychopathe, une rock-star reçoit la protection d'un garde du corps. Celui-ci, un ancien flic, est un expert en arts martiaux. Idem pour le dingue, traumatisé par les parties de jambes en l'air de maman, et qui s'attaque à tout ce qui bouge. **Kickboxer Cop**, malgré un budget pingre propre à toutes les productions Roger Corman, s'en tire plutôt bien. A ce titre, la première scène où le fou démolit méthodiquement quatre hommes avant d'aller rejoindre une pute dans la chambre d'à côté s'avère assez réjouissante. En matière de sadisme, le réalisateur se permet quelques coquetteries essentiellement dues à la présence de l'impressionnant Matthias Hues, véritable montagne de muscles. Pour créditer son film auprès des amateurs éclairés, le réalisateur mobilise une tripotée de combattants bardés de titres ronflants et que Don "The Dragon" Wilson envoie négligemment au tapis lors du "climax". Comme désormais dans le cinéma américain, les gunfights s'inspirent ouvertement des polars made in Hong Kong.



▲ Don Wilson ▲

UGC Vidéo présente *KICKBOXER COP (BLACKBELT* - USA - 1991) avec Don "The Dragon" Wilson - Matthias Hues **réalisé par** Charles Philip Moore

danger public

Il s'agit du remake hollywoodien de notre **Chèvre** nationale avec Gérard Depardieu et Pierre Richard, respectivement remplacés par Danny Glover et Martin Short. Avantageusement remplacés ? Pas réellement dans la mesure où les comédiens, comme le réalisateur et les scénaristes, répètent le film de Francis Véber. L'enquêteur Raymond Campanella et le gaffeur Eugène Proctor partent donc au Mexique à la recherche de Valérie, la fille d'un riche industriel. De bourdes en catastrophes, le duo retrouve la trace de la disparue. D'une arrière-salle de bar louche à la jungle, Eugene Proctor n'arrête pas de se cogner la tête. Un temps seulement, il file sa poisse légendaire à son infortuné comparse. Conçu selon les canons du buddy-movie par les scénaristes de **Jumeaux** et d'**Un Flic à la Maternelle** (de bien piètres références), **Danger Public** peut néanmoins plaire aux quelques spectateurs n'ayant pas encore vu l'original qui, cocorico, se place à mille coudées de cette copie de confection honnête, mais sans entrain et enthousiasme véritables.



▲ *Martin Short & Danny Glover* ▲

CIC Vidéo présente ***DANGER PUBLIC*** (***PURE LUCK*** - USA - 1991) avec Danny Glover - Martin Short - Sam Wanamaker - Scott Wilson **réalisé par** Nadia Tass



▲ *Peter Weller & Robert Hays* ▲

fifty fifty

Il était une fois deux mercenaires, Jake Wyer et Sam French, oeuvrant pour la CIA dans le but de renverser la République de Tengara aux mains d'un dictateur sanguinaire. Appâtés par le gain, les baroudeurs, antagonistes un court instant, forment donc la résistance dans un coin de jungle avant de passer à l'offensive et de rétablir la démocratie. Classique. Mais Charles Martin Smith sait réveiller l'intérêt pour cette histoire de mercenaires pas si vénaux que ça, et qui finiront par prendre parti pour une juste cause après s'être mis au service d'employeurs douteux. Malgré la gravité du sujet, la décontraction est à l'ordre du jour. Peter Weller et Robert Hays se la jouent cool, y compris lorsqu'ils sont à deux doigts d'être exécutés. Une pointe de gravité tout de même lorsque la passonaria de service se sacrifie au nom de son idéal. Evidemment, malgré l'humour et le ton badin, **Fifty Fifty** n'évite pas les travers du cinéma guerrier, à savoir que seule une intervention américaine en catimini peut influer efficacement sur le retour à un état de droit. Il faut tout leur apprendre aux rebelles, même à se battre. Dans le genre, l'un des prétendants au pouvoir est un stratège lamentable prenant peur à la vue du moindre reptile.

Delta Vidéo présente ***FIFTY FIFTY*** (USA - 1990) avec Peter Weller - Robert Hays - Charles Martin Smith **réalisé par** Charles Martin Smith

brutal glory

Fort en gueule, violent, issu d'une famille misérable, battu par un père alcoolique, Kid McCoy croise le chemin d'un entraîneur de boxe. Nous sommes dans les années 20. De combat en combat, McCoy devient une légende vivante. Sur deux cents combats, il n'en perdra que six. Mais, durant toute sa carrière, le champion reste marqué par la mort de sa femme, une danseuse classique emportée par la malaria...
Un zeste de **Raging Bull** dans la violence extrême des affrontements sur le ring, un soupçon de **Rocky** dans l'ascension sociale du héros et sa volonté de gravir les échelons... **Brutal Glory** récupère des valeurs sûres. La reconstitution allègre des Années Folles, la personnalité attachante de ce jeune chien fou de Kid McCoy, quelques belles digressions (la course entre le boxeur et un bushman en Afrique du Sud...) assurent néanmoins à **Brutal Glory** une certaine authenticité, une identité propre.

Film Office présente ***BRUTAL GLORY*** (Afrique du Sud - 1989) avec Timothy Brantley - Robert Vaughn - Leah King Pinsent - James Ryan **réalisé par** Koos Roets

little ninjas

Du ninja pour les enfants en bas âge. Réalisé par un pilier de la série Z, Emmett Alston, à qui on doit notamment un **American Ninja** avec Sho Kosugi, cette pantalonnade s'essaie aux gags du dessin animé. A grand renfort de torgnoles, de bruits de ressorts, de gueule dans la gadoue, de rocher en pleine poire, de coups de bambou dans les parties, le cinéaste sollicite fort les zygomatiques. A travers les pérégrinations d'une horde de méchants voulant mettre la main sur la carte d'un trésor appartenant au grand maître de l'Ile de Rotonga, le film aligne donc les gags foireux, pénibles et à prétentions "cartoonesques". Les combats ? De son vivant, Benny Hill aurait fait mieux ; ils sont atrocement réglés, ringards au possible. Ceci dit, au second degré, on peut prendre un certain plaisir aux aventures de ces petites vermines que sont Stevie, Jon et Allan, les "little ninjas", et au fait de voir une brute arriérée croquer à pleines dents dans une pomme de pin !

Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo & Goldvision présentent ***LITTLE NINJAS*** (***LITTLE NINJAS AND THE SACRED TREASURE*** - USA - 1991) avec Douglas Ivan - Steven Nelson - Jonathon Anzaldo - Alan Godshaw **réalisé par** Emmett Alston

canvas

Frank Date, un artiste peintre sans le sou et en quête d'une galerie, tombe sous l'influence d'un criminel particulièrement odieux, Ozzie Decker, trafiquant et receleur de tableaux volés. Ayant urgemment besoin d'une somme importante pour tirer son frère des griffes d'un truand obèse, Frank accepte à contre-cœur la proposition et, en compagnie du gros Nick Skalos, effectue quelques casses... Malgré une mise en scène perçue comme morne, impersonnelle au départ, le suspense se met inexorablement en place, et ne s'oriente pas forcément vers les stéréotypes d'usage. Assez sobre, bien ficelé, **Canvas** bénéficie évidemment de la présence de Gary Busey. Dans le rôle du malfrat au sourire carnassier, au rictus trop abondant, au regard d'oiseau de proie, il vole la vedette à ses partenaires. Mais, en grec nostalgique de sa petite île, amateur de musique du pays, John Rhys-Davies se révèle aussi attachant. L'interprétation est donc l'un des points forts de ce petit polar qui ne prétend surtout pas rivaliser avec tous les casses du siècle dont le cinéma nous a largement abreuvés.

Zénith Productions présente ***CANVAS*** (Canada - 1991) avec Vittorio Rossi - Nick Cavaiola - Gary Busey - John Rhys-Davies **réalisé par** Alain Zaloum

▼ *Gary Busey* ▼





▲ *Gregory Hines* ▲

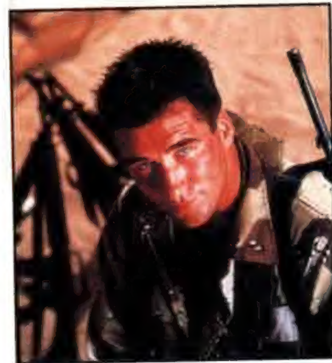
les ombres du passé

Porte-parole du maire de New York, Len Madison part brusquement à la suite d'une lettre anonyme dans un bled perdu du Sud des Etats-Unis. Là, il enquête sur le lynchage, trente ans plus tôt, de son père accusé du viol d'une femme blanche. De fil en aiguille, Len Madison découvre l'innocence du pendu et met à jour la culpabilité de quelques unes des personnalités de la ville.
Un bon téléfilm pour le câble. L'investigation menée par Gregory Hines est surtout prétexte à montrer que le Sud des Etats-Unis demeure tel qu'il a toujours été, profondément réactionnaire, employant les Noirs aux tâches ingrates et entretenant les aspirations du Ku Klux Klan. *"Mais au Nord ce n'est guère mieux"* réplique à un moment le héros lorsqu'on s'excuse d'employer des Noirs comme serveurs dans une party. Discrètement, **Les Ombres du Passé** en dit donc long sur un certain état d'esprit. Message reçu d'autant plus que le suspense sur l'innocence du lynché tient jusqu'au bout. Aussi à l'actif du film : le pardon qu'il accorde au sénateur en campagne électorale et qui comptait autrefois parmi la horde des bourreaux du père de Len Matison.

CIC Vidéo présente *LES OMBRES DU PASSE (WHITE LIE* - USA - 1991) avec Gregory Hines - Annette O'Toole - Bill Nunn - Gregg Henry **réalisé par** Bill Condon

les héros de la bataille du désert

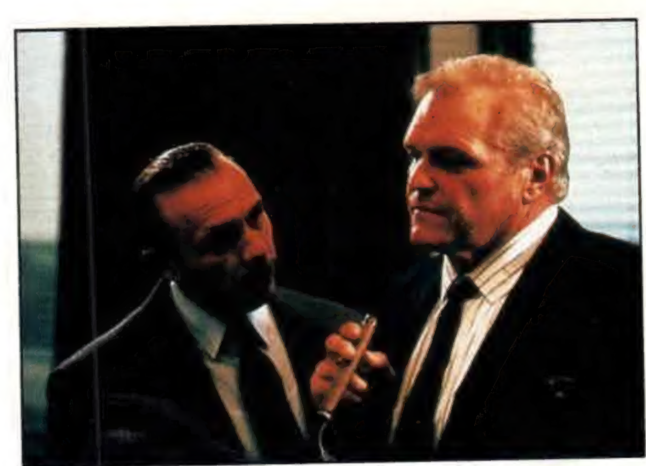
Vue par la télévision américaine, la Guerre du Golfe est une gentille promenade de santé, une balade gâchée par quelques gêneurs armés. Ce téléfilm présente, sous l'angle militaire et intime, un échantillonnage de trufions américains s'en allant libérer le Koweit. Du champ de bataille au témoignage devant les caméras, leurs états d'âme versent dans l'esprit boy scout cher à l'Oncle Sam. Ici, les implications véritables du conflit sont passées sous silence. Le réalisateur se concentre sur une narration chaotique où se croisent bandes d'actualité, protagonistes évoquant leur expérience et reconstitution des faits. Originale, cette façon de raconter une histoire aurait pu donner un document unique, mais le metteur en scène limite son propos en se complaisant dans le patriotisme benêt appuyé par les apparitions édifiantes de Georges Bush. Lui comme Margaret Thatcher, James Baker et Saddam Hussein, sont ainsi les acteurs



▲ *Daniel Baldwin* ▲

involontaires de ces **Héros de la Bataille du Désert** que rachètent parfois des scènes d'assaut d'une rare crédibilité.

Zénith Productions présente *LES HEROS DE LA BATAILLE DU DESERT (THE HEROS OF DESERT STORM* - USA - 1991) avec Daniel Baldwin - Angela Bassett - Tim Russ - Ken Foree **réalisé par** Don Ohlmeyer

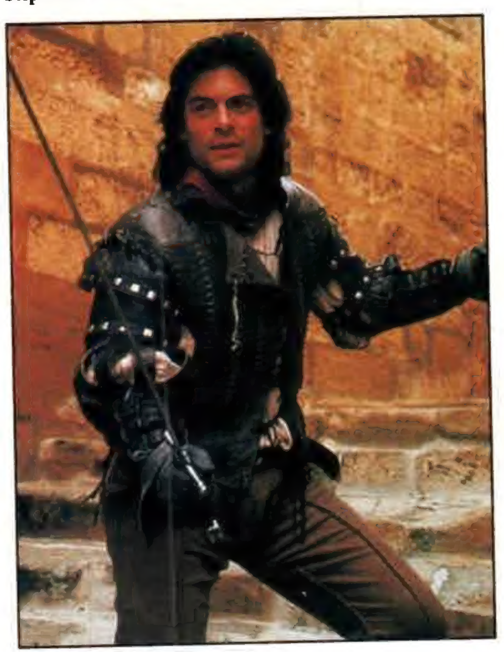


▲ *Hector Elizondo & Brian Dennehy* ▲

le poids de la preuve

Adapté d'un best-seller de Scott Turew, l'auteur de **Présumé Innocent**, **Le Poids de la Preuve**, sur deux heures trente, s'intéresse autant à la vie intime du fameux avocat Sandy Stern après le suicide de sa femme qu'à l'affaire Dixon Hartnell, son beau-frère, homme d'affaires se livrant à différents délits d'initié. Scandale financier, procédure juridique, enquête financière, vice de forme... Toutes les conventions se sont données rendez-vous. Quelques petites audaces, comme l'herpès de la défunte, apportent un plus. Bien sûr, l'investigation révèle des surprises, le présumé coupable n'étant pas la canaille vaniteuse et avide qu'il paraît être (Brian Dennehy toujours parfait). Malgré un petit côté soap-opera pas franchement digeste dans certains rapports entre les personnages et la multiplicité assez surréaliste des adultères et autres coucheries, **Le Poids de la Preuve**, mécanique bien huilée, maintient fort correctement son gentil suspense, même si le dénouement frustre par sa solution de compromis.

Warner Home Vidéo présente *LE POIDS DE LA PREUVE (THE BURDEN OF PROOF* - USA - 1992) avec Hector Elizondo - Brian Dennehy - Mel Harris - Stephanie Powers - Victoria Principal - Adrienne Barbeau **réalisé par** Mike Robe



▲ *George Corraface* ▲

christophe colomb

Le voilà donc, "l'autre", précédé d'une fâcheuse réputation. Ce **Christophe Colomb** est du niveau escompté, c'est-à-dire au niveau de la cale des trois caravelles voguant vers le Nouveau Monde. En comparaison, malgré d'impardonnables carences, le film concurrent de Ridley Scott apparaît comme un chef-d'œuvre. La véracité historique, John Glen et son bataillon de scénaristes s'en moquent. Accessoires, décors, tout semble bidon. Un comble pour une super-production de 40 millions de dollars. Malgré cette enveloppe conséquente, **Christophe Colomb** ne fait pas illusion ; le film paraît même souffrir d'un manque de moyens que le recadrage pan & scan du scope original accentue. Sur le mode des **Pardaillan** et autre **Surcouf** des sixties, sans leur fougue, l'ambitieux film de John Glen (les derniers **James Bond** pré-digérés, **Aigle de Fer 3**) s'apparente donc à un laborieux film d'aventures, terriblement long, dont la mise en scène se réduit aux prises de vues sans initiative du chef opérateur. Le choix des comédiens est tout aussi regrettable : George Corraface sourit en permanence comme un modèle pour pubs, Marlon Brando joue, brièvement, les inquisiteurs comme un cabot de série Z incarnerait un félon, Tom Selleck détonne dans le rôle du Roi Ferdinand... Un naufrage mais, à ce titre, le film mérite d'être vu.

Delta Vidéo présente *CHRISTOPHE COLOMB (CHRISTOPHER COLUMBUS* - Espagne/USA/Grande-Bretagne - 1991) avec George Corraface - Robert Davi - Marlon Brando - Rachel Ward - Tom Selleck **réalisé par** John Glen


Ciné Fantastique
MAD MOVIES
80
MELKI '92
stephen
KING
de l'écrit à l'image
Belgique: 146 FB - Suisse: 6,50 F - RCI: 1520 CFA
Espagne: 550 Pts - Canada: $ 5,75
M 2016 - 80 - 20,00 F - RD